LA VOIE RATIONNELLE

par

MATGIOI

- 1907 -
- édition 1941 -

CHAPITRE I

Laotseu

L'orgueil individuel est la chose qui est, dans toute la race jaune, la plus inconnue, et paraît, aux yeux des Jaunes qui le constatent chez d'autres races, la plus incompréhensible. Le respect des Ancêtres morts à qui l'on se rattache, la solidarité avec les vivants, qui sont tous des parcelles d'un même grand être social, éloignent le Chinois de toute recherche de particularisation. Ainsi le veut l'enseignement traditionnel, auquel nul esprit n'échappe, et dont chacun porte l'empreinte, d'autant plus forte et plus accusée, qu'il a travaillé davantage, et que l'étude de l'héritage intellectuel ancestral l'a fait plus savant. L'orgueil collectif de la race est une fierté louable, mais l'orgueil particulier de l'individu est une ridicule et répréhensible vanité. Aussi, dans la caste philosophique, qui est comme la tête de ce grand corps des lettrés, on s'applique moins à être l'inventeur hardi de nouvelles conceptions que le fils pieux et le gardien incorruptible de la conception primitive et traditionnelle.

Comme nous le verrons plus loin, cette tournure d'esprit, obligatoire comme un rite à tel point qu'un penchant contraire paraîtrait criminel et sacrilège, fait que tous les systèmes philosophiques, de quelque plan de la philosophie générale qu'il puisse être question, sont issus du premier système philosophique qui fut exprimé, c'est-à-dire du *Yiking* de Fohi et de Wenwang, que nous avons étudié et résumé dans la *Voie Métaphysique*[1].

Mais, et auparavant, cette tournure d'esprit fait que tous les grands philosophes, tous les chefs d'école, au lieu de se poser en initiateurs, et de tâcher à se singulariser, se déclarent modestement des « frères cadets » des grands maîtres du passé, et les respectueux continuateurs de leurs enseignements.

Ainsi, au lieu de prétendre apporter une doctrine nouvelle, qui s'installe, en morigénant les anciennes, parmi les turbulences et les négations, ils déclarent apporter une adaptation adéquate à l'époque, et se défendent de la moindre innovation. C'est pourquoi, conformément à l'esprit des plus anciens dogmes, ils apparaissent tous comme des *incarnations intellectuelles successives* d'une même doctrine, laquelle, n'ayant jamais varié depuis le commencement des Temps, est tout simplement et naturellement la Vérité.

[1] Paris, *Éditions Traditionnelles*, 1936.

La modestie d’une telle attitude, une telle absence de prétentions, se transposent dans la vie journalière et dans la fonction sociale des philosophes. En général simples agents d’un État gouvernemental et administratif, en dehors duquel ils ont établi leurs théories et leurs spéculations, ils vivent et meurent tranquillement et simplement, dans un éloignement calculé du bruit, des honneurs et des tragédies ; et leur existence est si paisible, si conforme à la moyenne de l’existence des hommes de leur époque, si dénuée d’éclat et de circonstances spéciales, que leur biographie s’inscrit en dix lignes, et que la gloire, qui immortalise leurs écrits, oublie leur personne.

Mais les quelques disciples rares et volontaires que ces philosophes avec eux entraînèrent, et qui furent d’autant plus ardents et convaincus que nul prosélytisme et nulle mise en scène ne les attirèrent, les quelques disciples qui survivent au Maître ne se contentent point de conserver jalousement une doctrine qui est devenue sacrée, du jour même où disparut celui qui l’enseigna ; ils obéissent, eux aussi, à cette modestie personnelle et à ce respect du passé où toutes les générations jaunes excellent.

Et, par tous les moyens possibles, ils exaltent ce Maître, qui fut modeste et silencieux tant qu’il fut présent, mais qui, dès sa mort, est devenu pour eux le Passé, et le meilleur monument du Passé, puisqu’ils l’entendirent et l’aimèrent. Par leurs soins, il saute brusquement de l’obscurité au pinacle, et sa personne est entourée de la lumière et de la gloire que méritèrent ses idées.

C’est ainsi que, à côté de la biographie exacte et monotone, et immédiatement après, s’élève la légende, éclatante, dorée, merveilleuse, divine, dans la trame étincelante de laquelle les disciples avertis enchâssent, comme autant de perles noires, les *symboles* ou les paraphrases des événements importants de la vie du Maître (importants, bien entendu, au regard de la doctrine philosophique seule, tout le reste de la contingence ayant disparu).

Aucun philosophe, aucun grand esprit de la Race n’échappe à cette coutume, qui est devenue comme une loi ethnique, Laotseu pas plus que les autres. Et c’est pourquoi nous donnons ici sa vie, telle qu’elle est officiellement et réellement inscrite dans la Chronologie de l’Empire, et nous faisons suivre cette biographie, courte et comme indifférente, de la légende que fabriquèrent, autour du Maître disparu, l’imagination et la reconnaissance des générations.

« Laotseu naquit le 14e jour du 7e mois de la 3e année de l’empereur Tingwang, de la dynastie Tcheou, c’est-à-dire pendant la 54e année du 34e cycle[2]. Il était originaire du village de Khio-jin, commune de Laï, district de Khoukien, ou Khouyang, royaume de Tshou[3]. Son nom de souche était Li ; son petit nom, Eul ; son nom honorifique, Peyang ; son nom posthume, Tan. Laotseu, est le surnom que ses disciples lui donnèrent[4]. Il occupa la charge de gardien des archives. Il s’efforça de vivre dans la retraite, et de rester inconnu. Il servit longtemps sous la dynastie

---

[2] Soit 604 av. J.-C.

[3] Correspondant à la province de Koueïfou, vice-royauté de Honan, par 34° de latitude et 0°54’ long. O. de Péking.

[4] Laotseu = le vieux docteur.

Tcheou ; la voyant tomber en décadence, il se démit de sa charge, et se retira à l'extrémité du royaume, au col de Hankouflouan, dont le chef était un certain Inhi[5]. Là, pour l'enseignement de Inhi, il composa un livre sur la Voie et la Vertu, qui comprenait un peu moins de six mille caractères. Après quoi il s'éloigna. On ne sait ni où ni comment il finit ses jours. Laotseu était un sage qui aimait l'obscurité ».

Ainsi parle le *Sseki,* chronologie officielle de l'Empire rédigée par le chef des historiens de l'empereur Wouti, des Han, le célèbre Sse-ma-thiên (104 av. J.-C.).

On ne connaît que cinq générations de la famille de Laotseu. Son fils, nommé Tsong, fut général du vice-roi de Weï ; le fils de Tsong fut Tchou ; le fils de Tchou fut Kong ; le fils de Kong fut Hia, que l'empereur Hiaowenti, des Han, appela à la cour (179 av. J.-C.). Hia eut un fils, Kiaï, qui fut ministre du vice-roi Khiang, de Kiaosi. Après quoi la descendance de Laotseu disparaît des commentaires.

Laotseu avait soixante-dix ans quand il commença son livre sur le *Tao* ; il eut douze disciples, dont la plupart ne furent que des disciples intellectuels, ne le connurent pas directement, et vécurent 100 à 150 années après sa disparition ; le plus célèbre d'entre eux est le philosophe Sichoeï.

L'extrême simplicité de cette biographie ne saurait être dépassée ; elle a été composée trois siècles et demi après la mort présumée de Laotseu. Elle renferme tout ce qu'on connaît d'exact sur la vie du philosophe. Il eût été aussi facile d'entourer sa naissance, sa vie et sa mort de phénomènes extraordinaires, qu'il a été facile de le faire pour le Bouddha, pour Moïse, pour Élie, et pour tant d'autres. Une légende, en effet, s'est établie sur Laotseu ; mais, en Chine même, on est prié de n'y pas croire, et de la considérer seulement comme une somme de symboles un peu trop éclatants. Et la version primitive que nous venons de donner subsiste à côté et au-dessus de la fable, inventée pour les besoins psychologiques que nous avons déterminés plus haut.

Il est tout à fait permis de croire que Laotseu, après avoir passé la porte de Hankou, voyagea en Perse, en Bactriane, et, suivant une renommée locale assez accréditée, termina sa vie en solitaire sur les plateaux thibétains. Mais il n'est pas utile, en admettant que cela soit possible, de tirer au clair cette supposition. Car il faut retenir que le *Tao* et le *Te* (la Voie et la Vertu), seuls livres émanés directement de Laotseu en personne, furent écrits *avant* qu'il quittât l'Empire, et *sans* qu'il l'ait jamais quitté.

Le système philosophique de Laotseu – et c'est là ce qu'il importe de déterminer – ne s'inspire donc ni du Bouddhisme, ni du Lamaïsme, ni même du Christianisme, ainsi que le prétendirent tels zélés missionnaires, et, après eux, l'excellent M. Abel Rémusat, membre de l'Institut. L'enseignement de Laotseu est issu de la seule tradition primordiale, pieusement conservée par les Jaunes, et dont l'expression la plus exacte est le *Yiking*. Telle est la vérité. Nous pouvons à présent nous distraire à la légende.

La légende de Laotseu est l'œuvre d'un certain mythologue, nommé Kohong, qui vécut vers l'an 350 av. J.-C. et fit, sous le titre *Chin-tsien-tchouen*, une histoire

---

[5] Col de Hankou, district de Lingpao : 30°42' lat. et 108°18' long.

des Dieux et des Immortels. Cette histoire est assez semblable aux « vies des Saints » de l'hagiographie chrétienne. Voici un résumé des prodiges dont Kohong entoure l'existence, cachée et obscure, de Laotseu : « La mère de Laotseu devint enceinte par suite de l'émotion qu'elle éprouva en voyant une étoile filante ; c'était du ciel qu'il avait reçu le souffle vital ; d'ailleurs, des sages disent qu'il était né avec le ciel et la terre, et qu'il avait reçu une âme pure émanée du ciel. Sa mère le porta dans son sein pendant soixante-douze années ; en naissant, il avait les cheveux blancs, c'est pourquoi on l'appela Laotseu. Sa mère donc le conçut sans le secours d'un époux, et il sut parler dès l'instant de sa naissance. Il avait le teint blanc et jaune, de beaux sourcils, de longues oreilles, des yeux bien fendus, des dents écartées et des lèvres épaisses. Son front était traversé par une grande raie ; le sommet de sa tête offrait une saillie prononcée ; son nez était soutenu par une double arcade osseuse. Dès le moment de sa naissance, il fut doué de la pénétration divine ; la vie dont le ciel l'anima ne ressemblait pas à celle des hommes ordinaires. Il composa neuf-cent-trente livres pour enseigner à vivre. Il y est traité des neuf ambroisies, des huit pierres merveilleuses, du vin d'or, du suc de jade, des moyens de garder la pureté primitive, de conserver l'unité, de ménager sa force, de purifier son corps, de dissiper les calamités, de dompter les démons, de triompher des maux, de vaincre avec la puissance de la magie, de soumettre à sa volonté les esprits malfaisants. Il écrivit aussi sur les talismans. – Il vécut plus de trois cents ans, et eut à son service, pendant près de deux siècles, un disciple du nom de Siou-Kia, à qui il avait communiqué, comme il le fit plus tard au mandarin Inhi, le secret de l'immortalité ».

Le dithyrambe de Kohong continue longtemps sur ce ton étrange, filandreux, et même très souvent contradictoire. Et il serait tout à fait oiseux de le suivre plus longtemps dans ces historiettes adéquates à l'imagination des foules et à la crédulité des enfants. Malgré certains passages où, à travers la grossièreté du texte et des figures (Cf. l'âge de la « naissance » de Laotseu avec l'époque de la publication du *Tao*, et aussi ce qui est dit du secret de l'immortalité), on aperçoit assez bien quels sont les arcanes métaphysiques et sociaux emblématisés, il n'est pas certain du tout que les amis et les successeurs de Laotseu aient jamais témoigné beaucoup de reconnaissance au maladroit adulateur. Du reste, et comme si la Chine était le pays où, malgré tout, le bon sens et la raison finissent quand même par avoir raison de l'ignorance et de la fatuité humaine, l'excellent Kohong en personne termine son fatras merveilleux par la déclaration suivante : « Des docteurs d'un esprit rétréci[6] veulent faire passer Laotseu pour un être divin et extraordinaire, et engager les générations futures à le suivre ; mais, par cela même, ils les empêchent de croire qu'on puisse acquérir par l'étude le secret de l'immortalité. En effet, si Laotseu est simplement un sage qui avait acquis le Tao, les hommes doivent faire tous leurs efforts pour imiter son exemple ; mais, si l'on dit que c'est un être extraordinaire et doué d'une essence divine, il est impossible de l'imiter ».

Que croirons-nous donc de la personne de Laotseu ? Ce serait peut-être ici le cas d'appliquer au chef de la doctrine taoïste le fameux principe du *Yiking*, qui

---

[6] Et il faut noter que Kohong n'entend pas du tout parler ici de lui-même.

distingue, par des traits si marqués et si nets, la personnalité de l'individualité. Et il serait admissible de prétendre, avec toutes les précautions que, en pareil cas, sait toujours garder la souriante indifférence des lettrés Jaunes, que la « personnalité » qu'incarna Laotseu sur cette terre fut précisément l'une de ces personnalités étranges, surhumaines, que l'on voit apparaître, au cours de l'histoire, exactement aux tournants de la Destinée, lorsqu'il semble que la Création ait besoin d'une aide surnaturelle, et d'une poussée inespérée dans le sens de son évolution ; et, dans ce cas, la thèse taoïste se rencontrerait avec la thèse musulmane, et aussi avec la thèse gnostique des premiers âges du Christianisme[7]. Mais nous ne sommes pas ici dans le domaine du rêve des Asiatiques mineurs, ni de la sentimentalité de l'Occident. Ce qui distingue la tradition des Jaunes de tous les autres systèmes que reçut et que forgea la pensée humaine, c'est son extrême simplicité dans l'absence de toute affabulation mythique, et c'est sa parfaite homogénéité dans l'assemblage de tous ses logicismes. Cette caractéristique, qui met la Tradition des Jaunes hors de pair, ne l'y maintient que si elle est partout conservée. Et ce serait un bizarre contre-sens que de prétendre grandir l'un des meilleurs maîtres, le meilleur maître même de la pensée orientale, en lui appliquant des procédés d'agrandissement dont il n'avait point voulu pour son œuvre et celle de ses Ancêtres. Dépourvu, et complètement dédaigneux de toute espèce de merveilleux – qu'il abandonne ironiquement aux jongleries foraines des *taosse* et des pseudo-docteurs – Laotseu naquit, vécut et mourut comme un homme. Son inébranlable simplicité, son humilité hautaine, l'attachaient impérieusement à la normalité de son destin ; et il aurait eu honte de reporter sur lui le moindre des rayons de la splendeur totale, qui n'appartenait qu'à sa doctrine. Nous ne prétendons pas qu'une telle conduite soit un exemple facile à suivre, ni souvent suivi par la plupart des réformateurs et des sauveurs de l'espèce humaine. Mais il faut laisser au philosophe chinois l'originale franchise de cette attitude, en reconnaissant que, au recul que font les siècles, ce volontaire obscur se revêt d'une beauté plus complète et plus sûre que ceux-là qui forcèrent la crédulité générale, en se parant des oripeaux de la légende et de la divinité.

Laotseu donc sut qu'il était un homme, et ne voulut pas passer pour être autre qu'un homme. Mais il savait aussi quelle est la puissance de transformation, initiatique et supérieure, que produit sur l'homme le labeur intellectuel, dans le désir continu et ardent de la connaissance totale. Il s'efforça vers cette transformation, et il l'atteignit. Quand il reconnut l'atteindre, il disparut. Ainsi il demanda à la science et à sa propre volonté les qualités surhumaines qu'il se refusa à prétendre avoir, dès sa naissance, reçues de la fantaisie de Dieu ou du caprice d'un dieu. Et, pour justifier l'admirable principe ésotérique que, d'un plan à un autre, l'extrême humilité se change en une extrême grandeur, il ne dut qu'à lui-même les dons suprêmes que lui valurent son mérite et sa vertu, au lieu de les prétendre originels et inhérents à une mission particulière. Et nous retrouvons ici la pensée, naïvement encourageante, du bon mythologue Kohong : ce que fit Laotseu, tout homme peut tenter de le faire, le but que Laotseu atteignit est offert à la bonne volonté de tous les hommes. Car, au

[7] Les *Christos*, ou « Hommes faits Dieux » de la Gnose primitive.

lieu de descendre à l'humanité avec des moyens divins, il monta à la divinité par des moyens humains. C'est, de sa vie obscure, un enseignement spécial qu'il faut savoir préciser, et qu'on peut tenter de mettre en pratique.

Nous l'avons dit, et l'histoire officielle le détermine avec sa coutumière sécheresse : quand Laotseu obtint l'état de connaissance, il disparut du milieu de ses semblables, et acheva sa vie dans le silence et la solitude complète d'une retraite ignorée de tous. Il apparaît donc que, dès ce moment-là, il se jugeait inutile dans la foule. Celui-là, en effet, qui a atteint le sommet de la sagesse n'est plus assez un homme, pour pouvoir être profitable aux autres hommes. Et c'est ici que nous devons faire un peu de place au résumé de l'entrevue historique entre Laotseu et Confucius. On y verra que la sagesse moyenne peut s'acquérir par la propagande et l'enseignement, que celui qui la professe acquiert une grande réputation dans le monde et dans les gouvernements, mais que cette expansion de lui-même est un obstacle insurmontable pour sa perfection intérieure et son ascèse définitive ; on y verra au contraire que la sagesse totale ne s'enseigne et ne se diffuse pas, qu'elle ne peut s'acquérir que dans l'isolement et par le travail personnel ; que ses adeptes demeurent volontiers inconnus, et peuvent ainsi utiliser à leur évolution et à l'évolution consécutive de la postérité les ardeurs et le temps qu'ils ne consacrent pas à l'éblouissement des multitudes.

L'entretien de Laotseu et de Confucius est absolument historique : il est relaté, dans des termes partout identiques, par les écrivains de la Chine les plus dignes de foi, de l'époque des deux philosophes, et particulièrement par Sse-ma-thiên, l'historien du Céleste Empire :

« Khongtseu, ayant entendu parler de Laotseu, voulut connaître par lui-même quel était cet homme extraordinaire ; il se rendit auprès de lui, et l'interrogea sur le fond de sa doctrine. Au lieu de lui répondre, Laotseu fit des reproches à Khongtzeu, en lui disant qu'il était trop répandu au dehors ; que la conduite qu'il tenait sentait le faste et la vanité, *et que le grand nombre de ses disciples était plus propre à entretenir l'orgueil dans son cœur qu'à y faire naître l'amour de la sagesse*. Le sage, lui dit-il, aime l'obscurité ; loin d'ambitionner les emplois, il les fuit. Persuadé que, en terminant sa vie, l'homme ne laisse après soi que les bonnes maximes qu'il aura enseignées à ceux qui étaient en état de les retenir et de les pratiquer, il ne se livre pas à tout venant ; il étudie les temps et les circonstances. Celui qui est possesseur d'un trésor le cache avec soin, de peur qu'on ne le lui enlève ; il se garde bien de publier partout qu'il l'a à sa disposition. Celui qui est véritablement vertueux ne fait pas parade de sa vertu ; il n'annonce pas à tout le monde qu'il est sage. Voilà tout ce que j'ai à vous dire ; faites-en votre profit. J'ai, ajouta-t-il, entendu dire que le riche renvoie ses amis avec des présents considérables et que le sage renvoie ceux qui le visitent avec quelques bons conseils. Je ne suis pas riche, mais je me crois sage en toute humilité ».

Cette mercuriale assez sévère, que Khongtseu reçut d'ailleurs avec une patience et une gratitude qui font le plus grand honneur à ses vertus domestiques, indique profondément la réserve presque sauvage et l'austérité dogmatique où Laotseu s'était confiné et dont il ne se départit jamais. Il nous en faut retenir, afin de confondre les chroniqueurs qui ont la naïveté de faire passer pour des adeptes de

Laotseu les médecins, les jongleurs et les pseudo-docteurs qui font de la thaumaturgie le long des chemins de l'Empire, que Laotseu ne désire point avoir beaucoup de disciples, mais seulement quelques amis choisis, et qu'il ne blâme rien tant que le bruyant prosélytisme et la propagande inconsidérée. L'enseignement tel que le veut Laotseu, restreint quant au nombre de ceux à qui on le donne et quant à la portion de la doctrine qui peut être communiquée, présente absolument les caractéristiques de l'enseignement sacré et occulte de l'Inde, du Thibet, de l'Égypte et de tous les centres mystérieux et initiatiques, où se conservaient jalousement les rayons de la Grande Lumière.

La fin de cet homme extraordinaire et glorieux répondit à la solitude et à la dignité de sa vie. Revêtu désormais par sa science, sa volonté, et les heureux résultats de son ascèse personnelle, des plus grands pouvoirs qu'un esprit vêtu d'une âme et engangué d'un corps puisse posséder ici-bas, il reconnut l'inutilité de la pratique égoïste de ces pouvoirs ; et, pour les faire participer, soit à l'intérêt général, par leur action, soit à l'augmentation de l'héritage intellectuel des sages, par leur conservation, il quitta sa patrie naturelle et se retira, ignoré pour tous et perdu pour toujours, dans l'une de ces communautés lointaines du Haut Thibet, qui sont la patrie intellectuelle de ceux qui ont franchi les derniers échelons du savoir. Et là, il commença et acheva une vie véritablement surhumaine, que, précisément il cacha à tous et n'offrit en exemple à personne, parce que cet exemple ne pouvait être d'aucune utilité aux hommes.

Il mourut là-haut, et nul ne connaît sa sépulture, dans ces sanctuaires, où se confondent, en un amas anonyme et indifférent, les poussières humaines qu'habitèrent temporairement les plus sublimes pensées. Ainsi il justifia et poussa jusqu'aux limites extrêmes son logique amour de l'effacement. Et, par un juste et inévitable retour, la doctrine laissée par ce sage, dans un livre aux centons brefs et mystérieux, régit, depuis plus de deux mille ans, tous ceux qui, dans la race jaune, ont une pensée réfléchie ; et c'est cette doctrine qui, au moment des expansions futures, intellectuelles ou matérielles, gouvernera les sociétés de demain vers un but pratique et meilleur, et fera pencher les plateaux de cette balance où, vis-à-vis la nécessité des choses et les lois contingentes du courant des formes, s'accumule l'héritage de la conscience et de la volonté humaines.

Ce que fut la doctrine de Laotseu par rapport aux choses extérieures, quelle destinée subit son enseignement, quelle influence il eut sur les affaires de l'Empire et sur les actes des empereurs, voilà un point sur lequel il serait d'autant meilleur de s'arrêter un instant, qu'on a davantage disserté dessus sans en rien démêler et sans y rien connaître, au moins en Occident. Les savants de race blanche, et particulièrement les missionnaires européens, se sont presque exclusivement occupés des doctrines de Kongtseu, concrètes, faciles à déterminer, et dont les applications continues et pratiques venaient à chaque instant en concurrence avec la propagande chrétienne.

L'enseignement de Laotseu, renfermé par son créateur dans quelques formules générales, confié seulement par Laotseu à deux adeptes, qui, par la suite en firent dix autres, et qui ne renfermait que l'expression la plus exacte possible des vérités traditionnelles et des principes immuables, ne devait avoir qu'une influence cachée, puisque, par sa difficulté même, le nombre de ses adeptes ne pouvait être que tout à

fait restreint. Mais cette influence cachée et lente devait être souveraine et profonde, parce que, négligente des intérêts matériels et immédiats, elle s'adressait à ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme et, en réalité, de moins humain. C'est pourquoi, en ce qui concerne les affaires politiques et l'économie sociale, l'influence de l'école de Laotseu fut rare ; mais, quand elle s'exerça, elle fut énergique et totale.

Par le simple récit de la fameuse entrevue que Laotseu eut avec Kongtseu, on peut voir déjà la différence des esprits des deux philosophes, la divergence, non point de leurs idées primordiales, mais des plans où ils appliquaient leurs idées, et la très incontestable supériorité de Laotseu, à laquelle Kongtseu lui-même rendait un humble et entier hommage. Passant du domaine des idées pures à celui de la pratique, et sortie de l'esprit de créateurs froids et impeccables pour entrer dans l'âme de disciples orgueilleux et passionnés, la mise en œuvre politique et sociale des deux systèmes, dont l'un aurait toujours dû demeurer au-dessus de l'autre, amena bien des troubles et des erreurs, au cours desquels les deux écoles se distinguèrent par l'exagération de leurs qualités foncières, les Confucianistes par leur verbiage et leur pusillanimité (excès de la propagande), et les Taoïstes, par leur énergie et leur intransigeance (excès de l'isolement). Offert à l'opinion, le Confucianisme eut pour premiers prosélytes et apôtres les petits lettrés, diserts fins, éloquents, sûrs d'eux-mêmes et avides de jouer un rôle dans l'État ou, faute de mieux, dans leur village (lettrés correspondant à ce que le XXe siècle appelle, en Occident des « intellectuels »). Ces lettrés, remuants et populaires, répandaient dans tout le peuple des préceptes sages et aimables dont ils devaient tirer un profit personnel.

Réservé à une minorité jalousement triée, le Taoïsme eut pour adeptes les sages prudents, désintéressés, solitaires et sans faconde (que l'Occident appelle, pour les distinguer des intellectuels, des « penseurs »), qui, déterminant, sans les prêcher ni les recommander, des lois supérieures et des idées générales, ne portaient pas ombrage ; ces sages apportèrent leurs convictions parmi les lettrés et mandarins de premier rang, d'où elles s'installèrent sur le trône impérial.

Longtemps les partisans des deux doctrines luttèrent, les Taoïstes oubliant qu'ils n'étaient point faits pour la lutte, les Confucianistes oubliant, malgré l'illustre exemple de Kongtseu en personne, qu'ils étaient faits pour obéir aux Taoïstes, dont ils ne sont qu'une émanation sur un plan de mentalité inférieure. Il en résulta ce qui arrive toujours dans les sociétés assez faibles pour se laisser imposer les intellectuels et les rhéteurs comme maîtres et comme conseillers prédominants, c'est-à-dire une ère de troubles égoïstes et confus dont les petits lettrés seuls devaient tirer de l'avantage.

L'éloquence paradoxale, la rhétorique aimable, le sentimentalisme, et tous autres moyens où se concrétisent l'ambition et l'égoïsme des hommes, en un mot cet intellectualisme instinctif et sans bases, qui plus tard mit fin au génie et à l'existence même de la Grèce, fut heureusement arrêté en Chine, dans sa besogne parcellaire et destructrice. Les empereurs taoïstes du IIe et du IIIe siècle avant l'ère chrétienne ne se déterminèrent peut-être pas par des raisons si hautes : ils virent sans doute, dans les théories confucéennes déviées, le goût, hautement avoué, de partager l'empire en principautés et états feudataires, devant être distribués aux lettrés, au prorata de la science qu'ils auraient affichée et des volumes qu'ils auraient écrits, ils virent sans

doute dans les doctrines taoïstes l'énergique consécration du système libertaire et communiste de la souche et de la famille chinoise, défendus par un principe d'autorité unique, émanant de l'autorité céleste, et concrétisant, sur la terre, les lois générales traditionnelles de l'évolution des cycles.

Guidés par des motifs qui n'étaient évidemment pas les plus nobles, ces souverains n'en agirent pas moins, en dissipant les interprétations erronées et en détruisant les écrits d'allures et d'intentions équivoques, au bénéfice du bonheur de leur race et pour le maintien de la pensée intégrale. Il faut, après cette explication, comprendre comment ils devaient être honnis par leurs éloquents adversaires, et comment la ténacité et la persévérante loquacité des petits lettrés, le long des vingt-deux siècles de l'histoire qui se sont écoulés depuis lors, a réussi à faire passer ces souverains taoïstes pour de simples barbares et pour des ennemis du développement intellectuel de l'humanité. Ils étaient simplement – et il faut leur rendre leur légitime physionomie – les ennemis du morcellement de la Doctrine et de la Puissance, et ils ne tolérèrent, ni que des ennemis touchassent au sceptre, ni que des bavards touchassent à la Connaissance, pour la défigurer, la dépecer, et s'en approprier indûment les dépouilles.

Sachons donc restituer sa véritable figure au souverain Tsinchihoangti, que les faux disciples et les interprètes dévoyés de Kongtseu se sont plu à appeler l'incendiaire des livres, et le proscripteur des lettrés. Cet autocrate taoïste laissa parler ceux qui pensaient, et fit taire ceux qui parlaient sans penser. Ce « chef barbare » avait cependant pris comme premier ministre – et il le conserva jusqu'à sa mort – le célèbre Lisse, docteur et mandarin du plus haut degré. Et, avant de le juger sur les affirmations sans preuves des successeurs de ceux qu'il persécuta, il serait bon de lire par le menu ses fameux édits de proscription et d'incendie.

L'édit de proscription restreint les peines à ceux des lettrés qui fomentent des désordres, et qui tâchent à créer, dans l'intérieur de l'empire, des gouvernements et des états feudataires dont ils seraient les chefs, contre l'agrément, de l'empereur. En réalité, sur plusieurs centaines de milliers de lettrés de tout grade que contenait l'immense empire, il y en eut précisément quatre cent quatre-vingt-sept qui furent exécutés, et ils avaient été pris en pleine rébellion, convaincus eux-mêmes de désordres et de meurtres.

L'édit d'incendie *exceptait* de la rigueur impériale *tous* les livres de la doctrine de Laotseu, *tous* les livres de la Tradition Primordiale, *tous* les livres sacrés et dogmatiques, *tous* les livres qui ne traitaient pas de la politique, et *tous* les livres de Kongtseu lui-même, à l'exception du *Chouking*. Furent brûlés tous les commentaires, tous les pamphlets, toutes les gloses paradoxales, tous les écrits pointilleux, tendancieux et analytiques, qui n'étaient que de simples commérages, et dont la perte ne fut sensible que pour ceux qui les écrivirent. Il en reste d'ailleurs bien assez, et les amateurs de quintessence ont, depuis lors, comblé vingt fois le vide relatif fait, dans cet inutile et indigeste fatras, par l'édit libérateur de Tsinchihoangti. En vérité, pas un penseur ne fut inquiété, pas un texte ne fut perdu. On se débarrassa, un peu énergiquement sans doute – mais, qui donc au monde est parfait ? – de ceux qui, sous couleur de faire de la science et de l'esprit, étaient, dans l'édifice intellectuel et social de la race jaune, des éléments d'altération, de discorde et de dissociation.

Que devint ce Taoïsme, si cruellement soutenu et si énergiquement porté et maintenu au pinacle ? Il demeura virtuellement, pendant deux siècles, la doctrine impériale ; puis les édits de proscription de Tsinchihoangti furent rapportés : cela fut un grand bien, car la liberté d'écrire est presque aussi chère à l'homme que la liberté de penser, et certainement, la faculté de pouvoir écrire avec indépendance et impunité valut à la Chine quelques excellents ouvrages de morale et de politique. Mais les rhéteurs de nouveau apparurent et reprirent leur facile domination ; et, comme si la présence de ces intellectuels impuissants eût dû pousser jusqu'aux dernières dégradations les souverains qui se laissaient aller à une si pernicieuse et affaiblissante influence, leur retour au pouvoir coïncide avec l'entrée aux affaires, tout à fait scandaleuse, des impuissants physiques artificiels ; et, pendant que l'âme chinoise était à la merci des bavards, le gouvernement chinois tomba aux mains des eunuques, et l'introduction concurrente, dans une race qui n'y était pas préparée des sentimentalités du Bouddhisme – dépourvues de tout ce que le Bouddhisme a de supérieur et de merveilleusement propre à l'évolution humaine – précipita à l'abîme le pays et la dynastie. Les sages taoïstes, auxquels s'adjoignirent les véritables philosophes confucéens, outrés d'un tel état de choses, fondèrent les sociétés secrètes, qui subsistent aujourd'hui encore parmi la race jaune (190 de l'ère chrétienne : soulèvement de la souche Tchang), et qui reçurent leur baptême du sang par la mort violente de quatre-vingt mille adeptes de Laotseu.

Ainsi en décidèrent les eunuques, l'empereur que les eunuques inspiraient, et les faux lettrés qui dirigeaient les eunuques. On voit que nous sommes loin des 487 exécutions du terrible Tsinchihoangti. La dynastie ne s'en effondra pas moins sous les efforts réunis des sages et du peuple : les Tsin régnèrent, et le Taoïsme épanouissait sa plus belle fleur, le *Wouweïkiao*, ou « Société du Grand Vide », qui considérait les honneurs et les affections de la terre comme choses vaines et indignes de l'homme immortel, et qui réunit une admirable pléiade de stoïciens.

À partir de cette époque, et après les temps troublés où quatre dynasties parallèles régnèrent sur la Chine dépecée en quatre royaumes, les souverains et leurs conseils comprirent comment les doctrines de Laotseu et celles de Kongtseu, qui sont les complémentaires des premières, devaient être enseignées concurremment. Les hauts mandarins demeurèrent attachés, chacun en leur particulier, au « dogme de la Suprême Raison », et ils firent rendre à Kongtseu et à sa doctrine les honneurs officiels, publics et nombreux, qui convenaient à une science concrète, facile, profitable à tous, populaire et respectable. Et, pendant toute la dynastie Thang, la doctrine et même le culte extérieur de Laotseu (à qui l'empereur Kaotsoung construisit un temple sur la montagne du Bélier) furent la doctrine et le culte des sages et des grands (600 à 905 de l'ère chrétienne).

Cette conception répondait parfaitement au principe universel qui veut que la science intégrale – ou que nous supposons telle – ne soit communiquée qu'à un petit nombre, et qu'on fasse profiter la multitude seulement des conséquences heureuses et des bénéfices terrestres que les adeptes de la science savent tirer d'elle. Nul doute que la diffusion inconsidérée de l'enseignement intérieur taoïste fût inutile et même pernicieuse, en ce sens qu'elle eût amené les intellectuels insuffisants – qui partout forment la majorité, et sont la plaie sociale des peuples – à des sentiments

anarchiques tout à fait en dehors de la doctrine de Laotseu. Il n'y a pas de pire danger que de présenter la connaissance sans voiles : de même que le soleil éblouit et aveugle les faibles yeux de l'humanité, la science totale stupéfie les esprits moyens ; et, s'ils veulent en approcher, ils tombent, dans leur cécité mentale, aux derniers abîmes, qu'ils prennent, dans leur naïve vanité, pour l'incommensurable profondeur du Vrai. Laotseu avait fort bien saisi que le péril n'est jamais plus grand que lorsque la doctrine est plus synthétique, et que la race est plus curieuse. C'est pourquoi il jugeait lui-même son enseignement très délicat pour la foule des petits lettrés jaunes, et c'est pourquoi il se refusait à la propagande et à l'apostolat. Ses successeurs ne furent pas toujours aussi bien inspirés ; mais il faut dire, à leur décharge, qu'ils furent souvent entraînés vers un impétueux prosélytisme par l'inertie des souverains et les vices de l'administration impériale[8].

Aussi, il ne faut ménager aucun éloge à la dynastie qui comprit comment les dogmes de Laotseu et les idées de Kongtseu devaient être enseignées parallèlement, les uns à un petit nombre, les autres à la foule, chacun, à leurs auditeurs spéciaux et adéquats, et comment la concordance de ce double enseignement devait amener à la fois la lumière de la sagesse dans les hautes classes de l'esprit, et la satisfaction du bonheur dans les classes moyennes de l'intelligence.

La doctrine de Laotseu vit arriver sans envie et sans crainte les prêtres qui répandirent dans le Céleste Empire la doctrine de Fo (Bouddhisme indien), la philosophie de la nature (Confucianisme matérialiste), le Lamaïsme primitif (enseignement de Pa-sse-pa), et le culte de Tathsin (religion des Guèbres). Ces formations, ou ces déformations diverses de la Tradition unique ne s'adressaient pas au même plan intellectuel que le Taoïsme. Mais, si ces propagandes étaient indifférentes, il n'en fut pas de même de la disparition de la dernière dynastie chinoise, et de son remplacement violent par une dynastie mongole, dont le premier souverain fut Khoubïlaï, petit-fils de Gengiskhan. Cet autocrate, qui fut un grand conquérant, et aussi un homme plein d'expérience et d'usage des hommes, comprit que la doctrine taoïste, fermement ancrée aux cerveaux des sages et des maîtres spirituels de la race, serait le grand obstacle à la domination nouvelle, et, de 1280 à 1286, il s'ingénia à faire disparaître toutes les écoles et tous les livres du Taoïsme, à l'exception des écrits de Laotseu lui-même ; son calcul fut bon, car il obtint ainsi la soumission de la race et la résignation de ses chefs.

Ce qui vient par la force n'est jamais durable, et disparaît quand cette force s'épuise ; l'hiératique autocratisme que, sous la dynastie mongole, le Lamaïsme primitif imposa, non seulement à la Chine, mais à tous les territoires que commandaient les Mongols[9], lassa la race chinoise et entraîna, après une ère qui ne manqua pas de gloire, la dynastie mongole dans la déchéance et l'oubli. La dynastie

---

[8] C'est à cette époque que remonte la fameuse inscription de Siganfou, qui ne fut découverte que mille années après (1626), et où de zélés missionnaires crurent voir une allusion au Christianisme, tandis que, de l'aveu même d'autres missionnaires plus éclairés, elle est un chant lapidaire en l'honneur de Laotseu.

[9] Et qui comprenaient la Perse, l'Assyrie et la Moscovie, que gouvernait, au nom de Koubilaï, le célèbre vice-roi Argoun, qui eut une correspondance officielle avec Philippe le Bel, roi de France.

nationale des Ming lui succéda, et aussitôt le Taoïsme reprit, sur les marches du trône et dans les conseils de l'empire, la place discrète, ignorée et toute-puissante, la seule qui lui agréât. Pendant les deux cent cinquante années de cette période vraiment nationale de son histoire, la Chine ne connut qu'une longue prospérité (1368-1616). Et, malgré ce qu'en dirent les missionnaires européens, le Taoïsme fut le guide bienfaisant et le secret inspirateur de la meilleure dynastie peut-être qui ait jamais régné sur la terre[10]. À l'extinction des Ming, il y avait, sur le territoire chinois, 272 bibliothèques impériales, classées, bien pourvues et très fréquentées, 90 000 lettrés ayant reçu les premiers grades, et 13 600 mandarins de lettres. Les Tartares Mandchous, vainqueurs successifs des armées chinoises, installèrent alors la dynastie Tshing, actuellement régnante, laquelle, sans conserver aux disciples de Laotseu leur prépondérante influence, les maintint dans leurs dignités et leurs honneurs.

L'introduction, pendant cette dynastie, et spécialement sous le règne fameux de Kanghi, de l'élément propagandiste chrétien ne changea pas plus la face des choses, au point de vue des doctrines traditionnelles, que ne l'avaient fait les divers prosélytismes que nous avons déjà énumérés. Et lorsque, négligeant d'imiter le Bouddhisme, qui sut se plier aux traditions, le Christianisme tenta de se dresser contre l'héritage intellectuel de Laotseu et de Kontgseu, il fut brisé, d'un accord si commun entre le souverain et les peuples, qu'il n'y a plus à revenir là-dessus dans l'avenir, et que la religion chrétienne ne sera jamais, dans le monde jaune, qu'un sujet de curiosité pour quelques lettrés oisifs, qu'un refuge pour quelques récidivistes contre les lois de leur pays natal, et qu'un moyen de pénétration politique plus ou moins habile, suivant la valeur des diplomates qui l'emploieront.

Déchus de leur ancien pouvoir, et reconnaissant, comme leurs ancêtres, que la race jaune est la seule qui puisse profiter de leur enseignement, les disciples de Laotseu, exilés de la cour et des emplois depuis le règne de Kiaking, ont mis toute leur ardeur dans la création des sociétés secrètes, dont nous étudierons plus loin la valeur, le rôle puissant et caché, et les desseins futurs. C'est de la « *Raison céleste* » que sont sortis tous les grands mouvements qui, en maintenant l'âme chinoise dans la Voie traditionnelle, lui montrent son devoir à venir. C'est cette Voie – la *Voie Rationnelle* – qui, après avoir maintenu, dans une immobilité bienheureuse et alors possible, la race chinoise indépendante et séparée des autres races humaines par les distances et par l'antinomie des civilisations, c'est cette Voie qui, pour les mêmes et profonds motifs, guidera la race vers les progrès actifs que réclame le voisinage (aujourd'hui impossible à éviter) d'autres entités ethnographiques, afin de maintenir à cette race la perpétuelle suprématie que lui méritent l'élévation antique de sa doctrine, la beauté de sa morale pratique et l'innumérabilité de ses enfants.

---

[10] Il faut placer à cette époque (1395) l'éclosion des *Taosse*, secte imitée grossièrement du Taoïsme, où les thaumaturgies et les pseudo-miracles, fort en honneur, servaient de moyen d'existence à mille faux prêtres, dont l'audace alla jusqu'à offrir à l'empereur Hungwou lui-même le prétendu « breuvage de l'immortalité ».

CHAPITRE II

Les Concordances Taoïstes

La doctrine de Laotseu est un Christianisme primitif, dit l'orientaliste Pauthier. L'auteur de l'*Essai sur la philosophie des Hindous* déclare, de son côté, que la grande réforme du Brahmanisme, propagée par le Bouddha dans l'Inde, avait eu un grand retentissement en Chine, et ne fut pas inconnue de Laotseu, qui en trouva des éléments dans la bibliothèque du royaume de Tchéou.

Le commentateur Sou-Tong-po, illustre sous le nom de Sou-Tseu-Yeou, exilé à Yuntcheou, parmi des religieux samonéens, y puise la conviction qu'« il n'y a pas une seule proposition de Laotseu qui ne puisse s'accorder avec la doctrine de Bouddha ».

D'autre part, un missionnaire chrétien, le Père Hue, représente Laotseu comme « un précurseur des Esséniens, dont Jésus fut le révélateur » et des gnostiques philosophiques à la façon de Clément d'Alexandrie. Laotseu aurait été le continuateur de l'enseignement du principe « zoroastrien », devenu en Europe principe chrétien, dont le premier fruit fut l'anachorétisme contemplatif ; et cet anachorétisme, venu de l'Inde et de la Chine, se serait prolongé, semblable à lui-même et peu à peu occidentalisé en Perse, en Chaldée, dans l'Asie mineure, en Thébaïde et sur toute l'Europe.

Plus audacieux, Montucci déclare que : « beaucoup de passages de Laotseu sont si clairs, que quiconque aura lu ce livre ne pourra douter que le mystère de la Très Sainte Trinité n'ait été révélé aux Chinois plus de cinq siècles avant la venue de Jésus-Christ ». Enfin, le R. P. Amyot a cru reconnaître mieux encore, c'est-à-dire le nom des trois personnes de la Sainte Trinité. Et, brochant sur le tout, M. Abel Rémusat, membre de l'Institut, qui avait beaucoup travaillé, mais peu voyagé, et ne savait pas parler la langue chinoise, dont il traduisait les ouvrages les plus difficiles et les plus abstrus, a reconnu le nom de Jéhovah dans la XIVe page du *Tao*. Et il ajoute triomphalement : « le mot trigrammatique *i-hi-weï* (qui est pris par M. Rémusat, syllabe par syllabe, dans trois phrases différentes de cette page XIV), est matériellement identique au tétragramme que, suivant Diodore de Sicile, les Juifs donnaient à Dieu comme nom sacré. La transcription la plus exacte de ce nom célèbre se trouvant dans un livre chinois est un fait bien singulier. Je le regarde comme une marque incontestable de la route que les idées pythagoriciennes ou platoniciennes ont suivie pour arriver à la Chine ».

Ainsi, les Chrétiens prétendent que Laotseu fut inspiré par les Chrétiens ; les Bouddhistes, par les Bouddhistes ; les Gnostiques et les Esséniens, par les Thérapeutes ; et les Catholiques par les Juifs, par Pythagore et par Platon. Bien

entendu, la chronologie ne fait rien à l'affaire, et la philologie officielle s'inquiète peu, quand elle fait des spéculations, des dates les plus précises de l'histoire.

Nous ne voyons, dans cet empressement à dépecer l'héritage intellectuel d'un homme, qu'un hommage solennel, universel et imprévu à l'intelligence de cet homme ; et très humblement, pour tâcher de nous rapprocher de la vérité, laquelle est certainement plus simple et moins stupéfiante, nous nous en référons à l'aveu sans artifice de Laotseu lui-même : « Je ne fais qu'enseigner ce que les hommes ont déjà enseigné avant moi » (*Tao*, 42e page).

Nous rappellerons ensuite que Laotseu écrivit ses préceptes dans le royaume de Tchéou, et que c'est avant de quitter la Chine qu'il leur donna la forme sous laquelle nous les connaissons aujourd'hui. Et pour le reste, nous renvoyons les amateurs de rêveries aux tableaux synoptiques de l'histoire universelle.

Il est d'autres commentateurs et traducteurs de Laotseu qui, non contents d'avoir défiguré ses centons par des additions occidentales, et sa pensée même par les observations de certains rhéteurs et compilateurs chinois (car la Chine, comme tout autre sol, produit aussi cette race spéciale de savants), veulent que Laotseu ait tout pris de son propre fonds. G. Pauthier, qui cependant est, de tous les Européens, celui qui, jusqu'à ce jour, a le mieux saisi l'esprit du Maître et de ses livres, dit que « ses doctrines ne tiennent au passé de son pays par aucun lien traditionnel, par aucun antécédent historique ». M. Stanislas Julien abonde aussi dans le même sens.

Je crois, à lire la très savante, et surtout très intuitive étude que Pauthier a consacré à Laotseu, qu'il entendait par là faire au philosophe qu'il commentait, le plus grand des éloges. En quoi il s'est bien trompé. Quand on dit d'un savant chinois qu'il a rompu tout lien traditionnel, on lui adresse la pire des injures, et, de plus, on a toutes chances de ne pas dire la vérité ; car il n'existe pas un Chinois qui puisse – même s'il le mérite – acquérir la gloire, s'il ne fait pas remonter expressément son enseignement à celui de ses ancêtres ; si donc il est un écrivain chinois qui ait osé cela, il est chez lui considéré comme un fou bizarre ; on fait autour de lui la conspiration du silence ; et ainsi nous ne le connaissons point, soit que nous soyons demeurés en Europe, soit même que nous ayons tenté d'aller découvrir la vérité en Chine. Le respect des ancêtres et la piété pour leurs idées sont des pierres angulaires de la philosophie et de l'érudition chinoises, et nul ne songerait à bâtir un système sur d'autres bases. Même en sociologie, même en politique, les réformateurs et les révolutionnaires chinois d'aujourd'hui – que l'on peut cependant soupçonner de peu d'enthousiasme pour la poudreuse et immobile antiquité – ne s'aviseraient pas de présenter comme une nouveauté leurs projets de réforme, car ils n'y trouveraient pas un adhérent. Ils les présentent, au contraire, comme un retour à l'ancien état de choses, et un « recul » vers des temps passés et meilleurs ; et, à tout prendre, si l'on veut bien étudier l'histoire des vieilles dynasties, on verra que ces révolutionnaires n'ont point tort, et qu'ils connaissent aussi bien le passé de leur race que l'âme de leurs contemporains.

Il faut donc être convaincu que jamais Laotseu ne fût devenu l'éducateur de l'intelligence jaune, s'il ne se fût pas référé aux ancêtres, et s'il n'eût pas dit la simple vérité, quand il répétait qu'il ne faisait qu'enseigner ce qui avait été enseigné avant lui. Ceux qui lisaient ses livres y reconnaissaient, sous des voiles nouveaux, la

Tradition primordiale : et c'est ainsi qu'ils portaient Laotseu aux nues, aux côtés mêmes des premiers transmetteurs de cette Tradition primordiale, que Laotseu continuait.

Voilà la preuve *morale* du traditionalisme de Laotseu. Il y en a une preuve *historique*. Elle réside dans la tranquillité pacifique avec laquelle fut reçue sa doctrine. Quand un culte nouveau ou des idées nouvelles apparaissent, elles suscitent autour d'elles de violents combats entre les porteurs du feu nouveau et les gardiens du feu ancien. Il n'est pas d'exemple qu'un enseignement ait succédé à un autre, soit dans le domaine religieux, soit dans le domaine social, sans provoquer des heurts retentissants, qui laissent des traces sanglantes le long de l'histoire. Ainsi, le Christianisme, ainsi l'Islamisme sont nés dans le sang de leurs apôtres, et ont grandi dans le sang de leurs victimes. Et, dans l'intérieur des religions, les simples schismes eux-mêmes ont fait des bûchers, des exécutions et des massacres.

Qu'on ouvre l'histoire de la Chine, cette histoire si exacte, si froide et si impartiale, où l'historien n'hésite pas, s'il le croit nécessaire, à blâmer les actes mêmes du souverain qui le paie pour écrire les événements de son règne : on ne voit rien de semblable dans l'éclosion du Taoïsme. On ne voit même rien de semblable dans son triomphe ou dans ses revers[1].

Toutes les persécutions qu'il subit furent des persécutions des envahisseurs étrangers qui voulaient établir en Chine une dynastie nouvelle et conquérante, ce qui prouve combien l'enseignement taoïste est, au contraire, un enseignement traditionnel et national. Mais il n'y eut pas de supplices collectifs, pas d'exil ni de déportations en masse, pas de temples incendiés et détruits ; le Taoïsme, depuis cette porte frontière au gardien de laquelle, avant de la franchir pour toujours, Laotseu confia son livre, le Taoïsme fit doucement son chemin jusqu'au trône impérial, sans bruit aucun, sans molester et sans contrarier qui que ce fût, et, souverainement, il s'installa dans l'âme chinoise, comme si elle avait eu besoin de lui précisément à cette époque, et comme si elle eût été, dès longtemps, préparée à le recevoir.

Et, en réalité, cette préparation existait : elle existait parce que l'enseignement taoïste était respectueux et conséquentiel de la tradition ; depuis des siècles et des siècles, cette tradition était le pivot de la science ; ses décisions étaient le critérium des consciences ; son étude était le soc puissant qui incessamment labourait les cerveaux ; les préceptes courts et mystérieux du Taoïsme furent les semences aptes à germer dans ces sillons si largement ouverts, parce qu'elles étaient justement celles-là pour lesquelles le labourage avait été fait, ou plutôt parce que Laotseu les avait jetées dans la cérébralité chinoise avec la pulpe et avec le geste qui convenaient, c'est-à-dire en les enveloppant dans le dogme traditionnel et en faisant les révérences rituelles aux Ancêtres. C'est pourquoi la moisson fut rapide et ample. Et on peut pousser jusqu'au bout cette parabole sans craindre de la voir défaillir, et ajouter que le sol était si fécond et si bien préparé, qu'il eut, presque en même temps que le bon grain, des réserves de force pour faire pousser l'ivraie ; que les jongleurs parurent

---

[1] Il faut se rappeler que nous avons ramené à leur véritable et médiocre importance les fameuses exécutions de Tsinchi.

parallèlement aux docteurs, et les thaumaturges parallèlement aux Sages, et que cette ivraie poussa si dru et si avant, qu'aujourd'hui encore on a un certain mal à l'empêcher d'amoindrir et de polluer la qualité de la moisson véritable.

Mais c'est dans la doctrine même de Laotseu qu'on trouve les modes de sa filiation intellectuelle avec la tradition ; c'est en étudiant la *Voie* et la *Vertu* et les *Réactions* qu'éclate à chaque instant son traditionalisme. Et, avant de pénétrer au fond de la doctrine, nous pouvons administrer la preuve que, non seulement le système taoïste, mais le nom même du *Tao* et son principe sont puisés tout entiers à la meilleure source de la Tradition[2]. Telle sera, l'irréfragable preuve *métaphysique*, laquelle, sans que nous y tenions beaucoup, et par dessus le marché, démontrera péremptoirement que les sinologues du XVIII[e] siècle, et même des deux premiers tiers du XIX[e] siècle, n'avaient conçu que des rêves théoriques, et que les découvertes scientifiques et philosophiques – que nous valut notre expansion coloniale en Extrême-Orient – mettent à bas tout ce qu'on avait cru pouvoir professer *a priori*, sans et par-dessus les documents. Nous avons donc ici une nouvelle dette de reconnaissance à payer aux explorateurs, aux voyageurs, aux colons qui, non contents d'avoir découvert, illustré et enrichi telles parties du domaine asiatique, s'y installèrent pour étudier sur place la langue, l'écriture, les livres et les âmes, et nous donnèrent ainsi les bases les plus larges et les plus solides pour notre instruction et nos raisonnements. Et, quand on saura que, ouvrier modeste et à mon rang, j'ai pu constater, dans de longues années passées en Extrême-Orient, la difficulté de tâches semblables, on ne s'étonnera point de me voir donner le pas, sur tous les savants officiels et en situation, à Francis Garnier, à Luro et à Philastre, qui ne se contentèrent point d'être des Français héroïques, avisés et patients, mais qui surent en même temps, pendant leur séjour chez les Jaunes, déchiffrer les arcanes de leurs doctrines et pénétrer le tréfonds de leurs intelligences.

Il faut se rapporter à ce que nous avons dit, dans un livre précédent, de la conception métaphysique du *Khien* ou Volonté céleste non manifestée[3] : *Khien* est le premier hexagramme de Fohi ; c'est la représentation graphique de l'Éternel Infini ; c'est la base de tout le *Yiking*, le roc primordial sur quoi est construite toute la tradition des races jaunes. Dans la science des nombres, il est le zéro. Il est l'Être et le Non-Être, c'est-à-dire qu'il est la perfection, ayant naturellement la puissance de générer (principe d'activité), mais ne générant point. Nous ne concevons rien de cela ; mais, quand la puissance de générer est mise en activité par la *Volonté du Ciel*, nous apercevons la Perfection manifestée (perfection passive), et nous concevons que notre conception la plus haute de la Perfection a pour cause la *Volonté du Ciel*. Et ainsi, par altération, nous donnons à *Khien* inintelligible ce nom de *Volonté du Ciel*, dont nous ne saisissons rien que les effets, mais par quoi seulement nous pouvons saisir qu'il y a une Cause première.

---

[2] Le P. Gaubil, le P. Amyot et les autres missionnaires, M. Rémusat, M. Julien et les autres membres de l'Institut, n'avaient comme références de leur opinion que les traductions qu'ils avaient faites *eux-mêmes* de quelques textes chinois ; ainsi ils raisonnaient par une pétition de principes inconsciente, puisque, n'ayant d'ailleurs pas, en dehors des dictionnaires, l'expérience de la langue et de l'écriture idéographique, ils avaient déjà traduit les textes en suivant le penchant naturel de leur esprit.

[3] *La Voie métaphysique*, ch. III.

Nous avons vu également, dans le même exposé[4] que la Volonté du Ciel nous manifeste la Perfection *Khouen* (principe de passivité, ou perfection agie par le principe d'activité). C'est cette Perfection, double de *personnes*, au sens latin du mot, mais d'unique essence, dont la Volonté ou Activité Céleste provoque la naissance des êtres, hors de l'Être, et les précipite indéfiniment dans le courant temporaire et contingent des formes. La Volonté du Ciel agit suivant un certain mécanisme, et l'activité du ciel se manifeste suivant un certain mouvement (mécanisme et mouvement métaphysiques et ontologiques bien entendu). Ce mécanisme, traversé par ce mouvement, voilà ce qui constitue les directrices divines de la Création Universelle.

Nous avons déterminé les organes de ce mécanisme et les éléments de ce mouvement, et nous en avons déduit la spirale hélicoïdale de l'évolution[5]. Cette spirale est l'absolue condensation mathématique de toutes les modifications et transformations finales de l'Univers, c'est-à-dire, suivant la parole même de Shipingwen, des mécanismes qui produisent et où se résorbent tous les êtres.

La source de ces mécanismes, c'est le *Tao* ou la *Voie*, de Laotseu. Il ne nous suffit pas d'appuyer cette affirmation péremptoire par les textes si clairs et définitifs du philosophe : le *Tao* manifesté est la mère de l'Univers… la foule des êtres passe par la porte du *Tao* (*Tao,* page Ire)… le *Tao* est le terme, mais aussi le moyen (c'est le fleuve) où les dix mille êtres ont leur source (*Tao,* page IV)… le *Tao* réintègre les hommes dans le non-être (*Tao,* page XIV)… la spire, voilà le mouvement du *Tao* (*Te,* page III)… Le *Tao* a créé un ; un a créé deux ; deux a créé trois ; trois a créé les dix mille êtres (*Te,* page V). Qui suit le *Tao* progresse, progresse et progresse encore, et ainsi jusqu'à ce qu'il n'agisse plus ; mais alors qu'il n'agit plus, il n'est pas sans agir (*Te,* page XI). Le *Tao* produit ; la vertu unit ; les êtres se forment ; ils deviennent des modes (*Te,* page XIV). – On pourrait se contenter peut-être de tels aphorismes ; ils indiquent très nettement leur traditionalisme et leur filiation du *Yiking*.

Mais il faut être convaincu que les philosophes de la Chine, à l'encontre des philosophes européens, qui, après eux, crurent découvrir et perfectionner Laotseu, enseignèrent toujours que leur Maître avait tiré de l'antiquité sa doctrine. Kongtseu dit : « Toutes choses sont redevables au principe *Khien* de la création de leur constitution, de l'acquisition de la vie formelle ; cependant le *Tao* est la porte par laquelle toutes choses sont passées pour prendre naissance ».

Sou-tseu-yeou dit : « C'est du *Tao* que tous les êtres ont obtenu ce qui constitue leur nature ». Tsouhi, plus expressif encore, déclare : « Le sens du *Khien* n'est éclairé que par le céleste *Tao* ». Et ce qui donne à cette assertion une portée définitive, c'est que Tsouhi l'a inscrite dans son *Commentaire*, qui fait aujourd'hui partie des gloses de la tradition, et est inséré, au chapitre *Khien* même, dans le *Yiking*, avec la formule tétragrammatique de Wenwang.

Il faut donc absolument reconnaître que la doctrine de Fohi et la doctrine de Laotseu sont une seule et même doctrine, malgré les prétentions d'insuffisants

---

[4] *La Voie métaphysique*, ch. III et IV.
[5] *Loc. cit.*, ch. III et VI.

analystes européens, dont les sentiments ne peuvent, en aucune façon, prévaloir sur la certitude des lettrés jaunes. Là où Fohi s'exprime dans le seul souci de la synthèse universelle, Laotseu s'exprime dans le souci de l'ésotérisme ascétique. Mais, d'un pas égal, les deux Sages marchent dans la même *Voie du Ciel*.

Ajoutons quelques textes qui, mieux encore que le commentaire de Tsouhi, font partie intégrante du *Yiking* et de son enseignement classique : « Lorsqu'il s'agit du Ciel, si on en parle d'une façon absolue, c'est le ciel qui ne s'oppose point : c'est la *Voie rationnelle* ou *Tao* ; c'est l'activité ou le commencement de tous les êtres » (*Yiking*, § Ier, Commentaire de Tshengtse).

Les *Jugements*, ou gloses impériales de l'édition officielle des Ming, disent : « Wenwang éclaire le sens du mot *Khien*, simplement au moyen de l'immuable *Tao* du ciel. C'est le ciel tout entier ».

« La fin et le commencement du *Tao* sont éclairés d'une grande lumière, de sorte qu'on voit les six situations (les six traits de l'hexagramme *Khien*) se présenter chacune avec le temps. Le premier et le dernier trait sont le commencement et la fin du *Tao*. Le *Tao*, c'est la modification et la transformation, dues à l'activité ; il engendre tous les êtres : ce que le ciel confère, c'est la destinée ; ce que les êtres reçoivent, c'est leur nature ; le *Tao* du ciel et de la terre est permanent ; il maintient l'extrême Harmonie » *(Yiking*, § 7, Commentaire traditionnel de Tchengtse).

Continuer d'analoguer ces citations serait pédant et diffus ; celles qui précèdent suffisent à démontrer péremptoirement que la doctrine de Laotseu est une émanation directe et une application profonde, à un état intellectuel et social, de la Tradition primordiale. Nous verrons, au cours de notre examen, les traces éclatantes de cette filiation. Sachons que nous pouvons poursuivre l'étude des textes concis et mystérieux du chef du Taoïsme, et que nous y trouverons, avec l'enseignement divin des Ancêtres, la plus belle, mais aussi la plus âpre méthode d'ascèse qui ait jamais été offerte à l'humanité.

CHAPITRE III

Le *Tao*

L'œuvre directe laissée par Laotseu, qui a influé et influera longtemps encore sur l'esprit des hommes avec une puissance singulière, est, matériellement, l'une des moins considérables qui existent.

Elle comporte trois opuscules, ou traités succincts, dont les deux premiers seulement sont directement l'œuvre du maître : ce sont le *Tao*, ou « livre de la Voie » ; le *Te* ou « livre de la Vertu » (ou de la « Rectitude ») ; le troisième, qui est une tradition orale, est le *Kan-Ing*, ou « livre des Sanctions »[1]. Ces trois traités sont rédigés sous la forme de ces centons ou apophtegmes que les lettrés chinois ont, de tout temps, affectionnés particulièrement. Les centons se succèdent souvent d'une façon syllogistique ; ils sont aussi des maximes, des axiomes, des proverbes, ou, le cas échéant, des exclamations ; ils sont toujours très courts : les caractères qui les forment sont soigneusement choisis parmi ceux qui renferment la plus considérable « essence d'idées ». Ils s'imposent fortement à la mémoire. Et beaucoup sont passés dans le langage usuel quotidien. C'est évidemment le but auquel tendait Laotseu par cette rédaction toute spéciale.

Les amateurs de philologie et de controverse trouveront amplement de quoi se satisfaire dans les études de Pauthier, de Rémusat et de Stanislas Julien. Ces messieurs, à la suite de traductions, qu'on ne saurait, en franchise, louer, ont établi des discussions et des bibliographies très recommandables. Nous y renvoyons les lecteurs, en ce qui concerne ces objets didactiques[2].

En ce qui concerne les traductions de Laotseu, nous pouvons dire que la première, celle de Pauthier, est certes la plus méritante, et que son auteur ne manqua la perfection que pour avoir voulu christianiser, envers et contre tout, le maître chinois. Nous devons signaler aussi une traduction plus récente, certainement inexacte au seul point de vue linguistique, mais très propre, par ses longueurs mêmes

---

[1] Ou mieux des *Actions et Réactions concordantes*.

[2] *La Sainte Légende*, trad. de Pauthier, Paris, Dondey, Dupré, 1831.

Commentaire tiré du Tao-te-King, par le même.

Mémoire sur les ouvrages et la vie de Laotseu, par A. Rémusat, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Tome VII.

Remarques philosophiques, par Montucci, Berlin, 1808.

Mélanges asiatiques, par A. Rémusat.

Le livre de la Voie et la Vertu, trad. par Stanislas Julien, Paris, 1842.

et ses insuffisances peut-être voulues, à faire entrer les conceptions de Laotseu dans l'esprit des modernes occidentaux[3].

Enfin, nous avons donné, en deux fascicules, une traduction exacte du livre du *Tao* et du livre du *Te*, sur quoi nous n'avons à faire aucune autre observation, sinon qu'elle a été vue et approuvée, en Extrême-Orient, par les sages qui détiennent l'héritage de la Science taoïste, et que le fils de l'un d'eux, venu spécialement en France dans ce but, a, jusqu'au dernier jour, collaboré à notre traduction et aux commentaires et notes qui la suivent[4].

Nous reproduisons ici la traduction du *Tao*, en la faisant suivre de la doctrine, jusqu'à présent inédite en Occident, dont les maîtres taoïstes accompagnent oralement l'enseignement du texte. On y trouvera toute la Voie et toute la Tradition.

I. – *La voie, qui est une voie, n'est pas la Voie. Le nom, qui a un nom, n'est pas un Nom. Sans nom, c'est l'origine du ciel et de la terre ; avec un nom, c'est la mère des Dix mille êtres. Avec la faculté de non-sentir, on est proche de le concevoir ; avec la faculté de sentir, on atteint sa forme. Cela constitue vraiment deux choses. Apparaissant ensemble, leur nom est facile ; à les expliquer ensemble, leur origine est obscure ; obscure, cette origine continuellement s'obscurcit. C'est la Porte par où passe l'innumérabilité des êtres.*

On ne peut déterminer le *Tao*, ni en lui donnant un nom ni en lui appliquant une conception intellectuelle de l'humanité. Le fait de croire le *Tao* déterminé dans son esprit (tant, du moins, qu'on n'a pas reçu et scruté et digéré en soi la doctrine) est une preuve qu'on ne le comprend pas, *et qu'on ne peut le suivre* : tel est le sens profond de l'entrevue entre Laotseu et Kongtseu, que nous avons relatée plus haut.

Quand le *Tao* n'a point de nom, c'est-à-dire quand, au point de vue de la stase humaine, il n'existe pas, alors il est vraiment lui-même, c'est-à-dire l'origine unique et puissante du Ciel et de la Terre (ou des deux perfections : Ciel, perfection active, Terre, perfection passive). Cette origine est unique, puisque le ciel et la terre ne sont point *séparés par le don de l'existence* ; cette origine est puissante, puisque rien ne peut ne pas sortir d'elle ; cette origine est obscure, puisque rien n'est encore sorti d'elle ; il faut ajouter que la toute-puissance de l'origine n'est qu'autant qu'elle n'est pas encore manifestée, car elle est alors toute-puissante de produire Tout, et dans le moment de la Conception de l'Idée, elle produit Rien ; et on ne pourra plus dire cela quand elle aura commencé à produire.

Elle commence à produire quand elle a un nom, quel qu'il soit, qui lui puisse convenir, et elle produit Tout ; mais elle est la Mère, c'est-à-dire que la conséquence de la Volonté du Ciel a féminisé la Puissance. Dès lors, elle Est et elle n'Est pas.

Toutefois, ces vérités ne sont pas compréhensibles à la nature sensible de l'homme ; il ne saurait commencer à les concevoir que s'il a la faculté de ne pas sentir, c'est-à-dire s'il a perdu la forme qui lui donna la sensibilité ; dès lors, il ne

---

[3] *Le livre de la voie et la ligne droite*, trad. par A. Ular, Paris, *Revue blanche*, 1902.
[4] *Le Tao de Laotseu*, trad. par Matgioi, Paris, 1894.
Le Te de Laotseu, trad. par Matgioi, Paris, 1895.

conçoit pas ces vérités, mais il devient d'une réceptivité adéquate à leur conception. Au contraire, si l'homme conserve la faculté de sentir, il n'atteint plus à la possibilité de la conception, mais il atteint la réalité de la compréhension extérieure, c'est-à-dire qu'il comprend les formes dans lesquelles s'écoulent les intentions de la Volonté du Ciel. Cela est bien, sans doute, mais par cela même qu'il perçoit les formes, il lui est interdit de concevoir l'Idée unique que revêtent ces formes multiples.

Cependant, la volonté du Ciel et ses effets sont une seule et même chose, et elles nous apparaissent deux choses, parce que nous ne les voyons que par des reflets[5], qui sont deux reflets visibles et intelligibles d'une Chose unique, invisible et inconcevable… De ces deux reflets apparaissant ensemble, le nom est facile, car on donne un nom à chacun d'eux, et ainsi l'esprit de l'homme se complaît dans la dualité et la diversité ; mais, de ces deux reflets, expliqués parallèlement, l'origine est obscure, parce qu'elle est unique ; et, à mesure qu'on cherche à l'expliquer, et qu'on la recouvre de caractères et d'appréciations, elle s'éloigne et devient de plus en plus obscure. Mais on peut dire que l'origine est la porte par où passe l'Universalité de ce qui Est.

II. – *Les êtres de l'univers connaissent le bien ; ils désirent faire le bien ; au moment fixé pour le bien, voici le mal*[6]. *Ces êtres connaissent le probe : ils désirent faire le probe, alors, voici l'improbe. – Un et son contraire naissent ensemble ; le difficile et le facile se produisent l'un l'autre : le grand, et le petit apparaissent l'un par l'autre ; le haut et le bas se déterminent l'un l'autre ; le ton et le son concordent. L'avant et l'après se commandent. Ainsi voilà que l'homme parfait n'agit pas, n'étant pas inférieur : faire et se taire, telle est sa doctrine. Les dix mille êtres travaillent, et il ne les oublie pas : il les produit et ne les possède pas. Il les développe et n'en tire pas d'avantages ; ils ont des mérites, mais il n'y participe pas. Non, évidemment. Ayant bâti cette maison, il n'y habite pas.*

La conscience des êtres n'est déterminée que par l'appréciation et la diversité de leurs actions. Les êtres croient connaître et désirent le Beau et le Bien ; s'ils agissent, ils agissent suivant leurs connaissances et leurs désirs ; ils croient donc agir le Beau et le Bien, suivant du moins les conceptions qu'ils s'en sont faites. Mais, s'ils agissent une chose, il y a une autre chose, qui est le contraire de la première, et qu'ils n'agissent pas ; cette chose, étant le contraire de ce qui est dit le Beau et le Bien, est le Laid et le Mal ; d'où il ressort que c'est l'action qui différencie et spécialise les états de la conscience des êtres et que c'est la belle action qui crée le Laid, et la bonne action qui crée le Mal. Ainsi, ces notions sont dépendantes l'une de l'autre, déterminées l'une par l'autre, inexistantes l'une sans l'autre ; c'est-à-dire qu'en vérité elles n'existent point au regard de ce qui Est, et n'empruntent leur apparence de réalité qu'à des états de la conscience, ce qui est illusoire au point de vue de l'Être.

---

[5] Ceux qui confondent ces deux reflets avec l'Idée unique, et qui en font deux Idées égales, sont précisément ceux que, en Occident, on appelle les Manichéens.

[6] Le ch. I du *Tao* est l'origine du monde cosmique, le ch. II est l'origine du monde de la conscience.

Toutes les autres relativités de l'univers se déterminent ainsi l'une l'autre, et n'ont pas davantage d'existence réelle, mais bien seulement des rapports factices, qui ne durent que pendant l'action qui les crée.

Ainsi, l'action, à cause qu'elle détermine, et à cause des spécialisations qu'elle fait aux choses qu'elle détermine, est chose inférieure ; aussi, le sage qui n'est pas inférieur et qui ne veut pas le devenir, n'agit pas. Mais cette non-action, en similitude de celle de la Voie, n'est pas une inaction ; car la Voie, qui ne participe ni aux mouvements, ni aux idées, ni aux travaux, ni aux mérites des êtres, les a produits ; c'est-à-dire qu'elle est le mécanisme grâce auquel les êtres peuvent se mouvoir, penser, travailler et mériter. Aussi, tandis que les êtres, grâce à la Voie, se développent, elle ne se développe point, et demeure immuable. Elle a fourni la cause, et se désintéresse des objets ; les êtres sont sujets de la cause et dispensateurs des effets, dans la Durée. Telle est la vraie distinction des Choses. C'est pourquoi on dit que la *Voie* est semblable à celui qui aurait fourni le plan, les matériaux d'une maison et la force pour la construire, et ne saurait y habiter.

III. – *N'exalter pas les sages, c'est vouloir que les hommes ne luttent pas ; sans richesse, et avec la difficulté de s'enrichir, c'est vouloir que les hommes ne combattent pas pour leurs intérêts ; ne pas regarder les choses du désir et du sentiment, c'est vouloir que les hommes aient le cœur tranquille. Voici ce que l'homme parfait commande : cœur vide, beaux dehors ; faibles apparences, corps vigoureux. C'est vouloir que les hommes ne sachent ni ne désirent. C'est vouloir connaître agir, et ne pas aller jusqu'à agir. Agir consiste aussi à ne pas agir. Ainsi on n'est jamais sans agir.*

C'est ici le moyen d'atténuer les conséquences de l'action, et le sentiment dualiste provoqué par l'action dans la conscience humaine. Le Maître saisit l'action et ses suites dans les trois mondes : dans le matériel, c'est la richesse ; dans le sentimental, c'est le désir ; dans l'intellectuel, c'est la sagesse. Or la vue de la richesse conduit à la lutte ceux qui ne la possède pas, l'appétence du désir conduit à la passion les hommes qui n'ont pas le cœur tranquille, l'exaltation des sages conduit à la révolte ceux qui ne possèdent pas la sagesse.

Lutte matérielle, passion sentimentale, révolte intellectuelle, tels sont les trois déplorables états créés par l'action, même jugée bonne par la conscience, et par la répétition de l'action. Si donc on est dans l'état humain de conscience, il faut atténuer les conséquences : il faut n'avoir point de richesses, il faut mépriser les choses du désir, il faut ne pas mettre les sages en lumière. Ainsi, et malgré l'action, on pourra conserver la paix, en célant au peuple les toujours fatales conséquences de l'action. Donc le commandement de l'homme parfait et la règle de sa conduite est d'avoir le cœur exempt de passion et vide de sentiment sous un esprit aimable et sous une intelligence vaste ; c'est aussi d'avoir, avec un tempérament vigoureux et avec un caractère fort, le moins de passions qu'il se puisse.

Toutes les richesses, les morales comme les matérielles, demeurent ainsi cachées sous de « beaux dehors ». Le peuple, qui ne les connaît point, ne les désire pas, et ainsi son cœur demeure tranquille.

Cependant, que fait l'homme sage, doué en secret de toute la volonté et de toute la puissance ? Il s'applique à n'agir point. Et, en voulant ne point agir, il agit en réalité ; c'est pourquoi sa non-action n'est pas une inaction, mais une action véritable. En même temps il agit et n'agit point. Et il est ainsi semblable à la Voie, qui a produit les êtres, sans participer à leurs mouvements. La volonté, d'être non-agissant, telle est la somme de toutes les actions ; la volonté d'être immobile, telle est la somme de tous les mouvements ; la volonté d'être sans passion, telle est la somme de tous les désirs. Et ainsi, l'homme doué possède, au total et en réalité, toutes les choses dont il n'a point voulu, en apparence et dans leur particulier.

IV. – *La Voie est le terme, mais aussi le moyen. Sans doute, elle est sans fond ; c'est le fleuve où les dix mille êtres ont leur source. L'homme doué parle paisible, il détermine le sort ; il égalise la splendeur ; il égalise les ténèbres ; il est semblable à un fils pieux. Mais, moi, je ne sais pas celui-là seul dont il est le fils. Il est l'image de l'Ancêtre du Maître.*

La Voie est le terme, quand c'est l'homme qui en parle ; la Voie est le moyen, quand l'homme la considère au point de vue de l'univers. Ce centon est le résumé de la situation de la Voie, par rapport aux conditions de l'individu[7]. L'homme, en tant qu'individu lancé dans le cercle vital de l'*yin-yang*, a la Voie pour terme, puisque c'est sur la spirale évolutive universelle que se terminent tous les cercles particuliers. Mais la personnalité, dégagée de l'individu, a la Voie comme moyen, puisque c'est en utilisant tous les points de la spirale qu'elle atteint, avec et par cette spirale, la transformation ultime et réintégratrice. C'est ainsi que toutes les personnalités, qui sont les fleurs éternelles de la Voie, et que même toutes les individualités, qui sont les colorations passagères et les parfums fugitifs de ces fleurs, ont la Voie sans fond pour source. De tout cela, le sage, « qui a ouvert le sort », c'est-à-dire qui connaît la succession bénéfique des destins de l'univers, parle avec tranquillité. Il se tient à égale distance de la splendeur et dés ténèbres, et il est ainsi le fils pieux de la Voie. Il est donc impossible de connaître de qui il est le fils spirituel. Mais il représente les traits du Grand Ancêtre, qui est l'Ancêtre du Maître (de Laotseu).

V. – *Le ciel et la terre sont-ils sans beauté ? alors les dix mille êtres sont vides. L'homme parfait est-il sans beauté ? alors les cent familles sont vides. Le ciel et la terre sont réguliers : comment les hommes agissent-ils irréguliers ? Ils sont vides, et ne le savent pas ; ils s'agitent, et en s'agitant s'éloignent. Ils bavardent, et en bavardant se trompent. Ainsi n'est pas celui qui tait sa pensée dans son cœur.*

Si le ciel et la terre n'étaient pas unis (la beauté étant l'appel à l'union), l'univers n'existerait pas (l'union du Ciel et de la Terre est le produit type de la Volonté). Si l'homme parfait n'existait point, l'humanité n'aurait aucun exemple à suivre, serait inerte, et comme non-existante. Cependant, le ciel et la terre sont unis, et l'homme parfait existe, c'est- à-dire que tout est régulier dans l'univers.

---

[7] Cf. la *Voie Métaphysique*, ch. VIII, p. 129 et suiv.

Comment se fait-il que les individus qui composent l'humanité agissent comme s'ils n'avaient point ces exemples sous les yeux ? Leurs actions les éloignent de la Voie ; leurs discours les éloignent de la vérité. Combien est plus heureux, combien est plus près de la Voie celui qui se tait et n'agit point, et conserve au dedans de lui toutes ses pensées et toute sa puissance.

VI. – *Le tréfonds de l'esprit ne meurt pas : il est dans les ténèbres profondes. Profond et ténébreux est le* Tao *: le ciel et la terre forment sa racine. Penser, penser encore comme un fils, pieux, c'est le moyen de réussir. Inutile de toucher.*

Quand l'esprit pense véritablement, au fond de lui, ce qu'il doit penser, il pense à la volonté du ciel, et à son moyen, le *Tao* ; et, en pensant à eux, il s'identifie à eux. Il est donc éternel, et dans les ténèbres profondes, comme la racine même du Ciel et de la Terre[8]. Ce sont là des choses auxquelles il faut penser toujours et sans cesse, pour en atteindre la conception vraie ; c'est ainsi que le fils pieux pense continuellement à son père mort et à ses ancêtres disparus, bien qu'il ne puisse les voir, et que leur invisibilité ne diminue en rien l'intensité de sa pensée. Ainsi pense le Sage ; et, s'il voulait toucher et croyait pouvoir toucher l'objet de sa pensée, c'est que sa pensée ne se dirigerait pas vers le but, qui est intangible, tout autant que l'esprit même des morts, réintégré dans ledit but.

VII. – *Le ciel et la terre sont à l'infini ; le ciel et la terre vivent éternellement à l'infini. Certainement ils ne sont pas engendrés eux-mêmes ; c'est pourquoi on sait qu'ils sont éternels. Ainsi les hommes ne peuvent encore prendre pour modèle l'homme parfait ; mais plus tard les hommes deviendront comme le ciel. À l'homme parfait les hommes sont étrangers ; mais il leur est affectueux. Il ne perd rien ; il ne trompe pas. Seul, il peut acquérir.*

Étant et vivant à l'infini, le ciel et la terre sont hors de la portée des hommes. Le ciel-terre, c'est-à-dire la Volonté originelle qui les émit, ne s'est point engendrée elle-même, et elle n'a pu être engendrée par d'autres (étant originelle). Elle est donc éternelle. Le Sage qui suit les desseins de cette Volonté est aujourd'hui bien au-dessus des hommes ; dans l'avenir, non seulement tous les hommes seront des Sages, mais ils seront confondus avec le Ciel. En attendant, le Sage aime les hommes, dont cependant il n'attend rien ; il ne perd rien de sa force, puisqu'il n'agit pas ; il ne commet aucun mensonge, puisqu'il ne parle pas. L'affection de tous les êtres, la contraction de la volonté et le silence, voilà donc les moyens de devenir un Sage.

VIII. – *Supérieure est l'eau pure : l'eau est-elle pure ? les dix mille êtres sont parfaits, mais ils ne sont pas émus. Là où est la foule des méchants, voilà où sert la méthode de la Voie. La terre est-elle pure ? les cœurs sont purs comme un fleuve. Tous les hommes sont-ils purs ? ils agissent en pure confiance. Ils agissent purement, droitement ; ils travaillent purement ; ils ont coutume d'être influencée purement, quoi qu'ils ne soient pas émus. C'est pourquoi il n'y a pas là besoin de méthode.*

---

[8] La Racine est en réalité, non pas seulement l'origine, mais la Volonté originelle.

Cette page indique l'époque où l'étude et la méthode de la Voie sont nécessaires. Quand les hommes sont mauvais (c'est-à-dire lorsque, contrairement au précepte précédent, ils n'ont pas l'affection universelle, qu'ils se diluent en actes vains et en paroles mensongères), la méthode est nécessaire.

Mais, quand le cœur du Sage et quand le cœur des hommes sont semblables à l'eau pure, c'est-à-dire sont limpides et simples, alors la confiance et la droiture règnent : l'influence seule de la Voie agit sur tous, sans leur procurer d'émotions ; car la nature simple est supérieure aux émotions ; la sentimentalité et la sensibilité humaines, seules causes des déperditions de volonté (actes et discours vains) ont disparu, et les hommes obéissent seulement à la Raison. Dès lors il n'y a plus besoin de méthode.

IX. – *Prendre, beaucoup et le garder n'est pas semblable à ce qui est suffisant. Agir brusquement, puis se reposer : situation impossible à conserver. Or et diamants en foule, dans la famille : impossible à garder. Riche et vain : la richesse va d'elle-même au dehors. L'homme qui mérite et dont le nom s'illustre ne s'attache qu'à rendre son esprit supérieur. Voilà la Voie.*

C'est ici la première page d'ascèse morale, le précepte du détachement des choses extérieures, qui est la conséquence naturelle du précepte de la contraction intérieure de l'esprit. Il ne faut garder que le nécessaire ; il ne faut agir que l'action nécessaire et le repos nécessaire, sans brusquerie.

Il ne faut conserver aucunes richesses (d'ailleurs en avoir porte à s'en vanter, s'en vanter porte à les perdre). Il n'est qu'une seule condition digne du Sage : c'est d'augmenter continuellement la valeur de son esprit. Ceci est la méthode vraie de la Voie.

X. – *Les hommes portent le corps et le sang comme une enveloppe qu'ils ne peuvent abandonner. L'esprit se transmet pareil, dans les enfants, et jusqu'à l'extrémité des races ; il est, jusqu'au bout, obscur ou clair. Le Ciel aime toutes choses et commande à tous. Mais tous n'agissent pas de même. La porte du Ciel s'ouvre et se ferme ; alors le Ciel éprouve. Si les hommes voient clair des quatre côtés, cependant ils ne distinguent pas bien. Ceux qui naissent rassemblent les mérites des pères. Ils veulent engendrer, et ne peuvent. Ils travaillent, et ne produisent pas. Ils veulent agrandir, et n'apportent rien de neuf. Voilà aussi une voie, mais une voie inférieure.*

Cette page indique l'état humain contraire à celui de la page VIII, pour lequel ont été faits les préceptes de la page IX. Il faut – et cela est inhérent à l'humanité – que l'homme porte son corps et son sang (deuxième élément inférieur du septénaire humain : le mouvement matériel) jusqu'au bout de sa modification actuelle ; de même, l'esprit d'une race se perpétue héréditairement dans les enfants, avec les qualités fondamentales de cet esprit. Ces qualités de l'esprit étant un don du Ciel, qu'elles soient obscures ou claires, le Ciel n'en tiendra point compte. Le Ciel tient seulement compte des efforts que l'on fait pour le connaître, et non pas du résultat de ces efforts.

Ces efforts ne sont pas égaux chez tous les hommes, et surtout ne s'exercent pas sur le même plan. Quoique, grâce au Ciel, ils puissent voir la lumière, ils ne savent pas encore s'en servir, c'est-à-dire qu'ils ne l'utilisent pas pour voir les objets (pour déterminer les conditions de la Sagesse). Évidemment, ils rassemblent les mérites de leurs pères ; mais, en rassemblant les mérites, ils héritent aussi de leur nature médiocre.

Et ainsi ils agissent d'une façon inférieure. Ils comprennent ce qu'il faut faire, mais n'arrivent pas à le faire. Restant tout à fait hommes, ils ont le désir, et s'appuient sur le désir pour agir ; mais ils n'ont pas la raison, et ne s'appuient donc pas sur la raison pour réussir. Donc ils ne produisent rien, et leur esprit ne crée rien de neuf pour agrandir leurs connaissances (ce qui est le précepte vrai de la Voie). Néanmoins, ils ont des mérites, puisqu'ils s'efforcent. Et leur labeur est une voie vers la Voie. Mais elle n'est pas du tout la Voie elle-même.

XI. – *Trente rais réunis forment un assemblage de roue ; seuls, ils sont inutilisables ; s'il y a, dessus, un char, on peut s'en servir. Prendre directement une propriété, cela ne convient pas ; mais si l'on a une propriété, on peut s'en servir. Construire une maison, apprêter ou réparer une maison, cela ne convient pas ; mais, s'il y a une maison, on peut s'en servir. C'est pourquoi la possession est une chose mauvaise ; l'utilisation est une chose convenable.*

Ce chapitre a un sens exotérique et un sens ésotérique ; la traduction ci dessus est le sens exotérique ; il prêche simplement le désintéressement et le mépris des richesses, au point de vue moral : le Sage doit utiliser et non posséder ; il doit, dans le monde contingent, user de ce qui existe, et non pas constituer ce qui n'existe pas ; car l'usage ne conclut pas à la propriété, quelque long que soit l'usage ; et ainsi le Sage n'est jamais attaché à ce dont il se sert, tandis qu'il pourrait être tenté de s'y attacher, si ce dont il se sert lui appartenait.

On tire de là un enseignement politique tout à fait logique, et qui est la condamnation de la propriété particulière, quand elle dépasse la satisfaction des besoins normaux de l'homme. Nul ne devant posséder, et chacun pouvant utiliser, la propriété devient collective, et chaque citoyen privé volontairement du droit de possession acquiert un droit égal et général d'usage. Dans la pratique, ce n'est pas le socialisme d'État, lequel ne peut germer que dans des sociétés préalablement formées au monarchisme héréditaire et autocratique ; mais c'est, et la Chine le pratique depuis plus de quatre mille années – le communisme, ou propriété collective de la souche, génératrice ethnographique de l'entité sociale, que l'on nomme la commune (ou le village), tout les membres de la souche (ou habitants du village) étant égaux imprescriptiblement dans l'emploi et la jouissance du bien communal.

Il y a à ce chapitre un sens ésotérique et métaphysique très profond, dont voici la traduction. Cette traduction est tout aussi exacte que la première : il suffit de porter les caractères au plan métaphysique :

Trente rais réunis forment un assemblage de roue ; seuls, ils sont inutilisables : c'est le vide QUI LES UNIT, *qui fait d'eux une roue dont on peut se servir. Une propriété que l'on touche et que l'on prend est inutilisable : c'est l'air qui l'entoure qui en fait un bien dont on peut se servir. Construire, remuer, réparer les matériaux*

d'une maison, voilà qui est inutilisable ; c'est le vide entre les matériaux, qui fait une maison dont on peut se servir : c'est pourquoi la matière et sa possession sont mauvaises ; ce qui n'est pas matière ou possession est seul utilisable.

Ainsi, le principe primordial est de nouveau exposé : le matériel est contingent ; seul, l'immatériel existe ; l'Être est manifesté seul, le Non-Être est. Mais, par un très hardi corollaire, le matériel n'est utilisable que par l'immatériel. La contingence que nous percevons ne nous est perceptible que par l'absolu, que nous ne percevons pas. L'Être que nous comprenons ne nous est intelligible que par le Non-Être, que nous ne comprenons pas. La comparaison taoïste, transportée dans le domaine divin, donnerait la plus irréfutable des preuves théologiques de l'« Existence de Dieu ». Le sens ésotérique de la page XI du *Tao* ne saurait être trop profondément creusé. – Sachons seulement que rien de ce que nous voyons, pensons ou concevons n'est indemne d'une coopération expresse et continue de CE que nous ne pouvons ni voir, ni percevoir, ni concevoir, et que, par suite, tous nos actes, et les plus matériels, toutes nos pensées, et les plus ténues, sont une involontaire et invincible reconnaissance du Grand Mystère.

XII. – Les cinq couleurs, l'homme intelligent les distingue par l'œil. Les cinq tons, l'homme intelligent les perçoit par l'oreille. Les cinq saveurs, l'homme intelligent les goûte par la bouche. D'une course rapide, comme celle du rat dans la rizière, tout se répand ainsi dans l'esprit de l'homme intelligent. Toutes choses difficiles à acquérir, l'homme intelligent y travaille avec persévérance. Ainsi, l'homme travaille, mais pas en public ; c'est pourquoi il fait la première chose en public, et la seconde en secret.

Le Maître indique ici comment il faut agir pour obtenir la science ; tandis que la science physique s'acquiert, mécaniquement, pour ainsi dire, par l'existence active des cinq sens, la science intellectuelle ne s'acquiert que par un travail entêté et assidu ; tandis que les résultats des perceptions sont rapides, comme la course du rat dans la rizière, les résultats des conceptions sont lents et obscurs. Aussi, la première de ces sciences peut s'acquérir parmi la multitude ; l'autre ne s'obtient que par et dans l'isolement.

Il faut noter aussi que, concernant l'époque, les choses difficiles ne peuvent s'acquérir qu'après les choses faciles, et par le moyen même des choses faciles – c'est-à-dire, en réalité, non pas par elles-mêmes, qui ne servent de rien, mais par le canal intellectuel que leur compréhension a creusé dans le cerveau de l'homme assidu.

XIII. – *Le tremblement des lèvres est l'indice du saisissement de la frayeur. Pourquoi le riche et l'illustre sont-ils inquiets, tout comme moi qui suis pauvre ? Et comment le tremblement des lèvres du riche est-il l'indice de sa frayeur ? c'est qu'il tremble de tomber. Quand il possède, il est pareillement saisi de frayeur. Quand il a perdu, il est pareillement saisi de frayeur. De quelle façon le riche et l'illustre sont saisis de frayeur, comme moi qui suis pauvre ? Nous, nous prenons une grande inquiétude ; voici pourquoi : le ciel nous a faits avec une personnalité ; s'il ne nous avait pas faits avec une personnalité, pourquoi serions-nous inquiets ? C'est*

pourquoi le riche doit penser à aider tous les hommes ; il convient qu'il soit leur dépositaire ; ainsi, il aura la fidélité pieuse de tous les hommes : il convient que cela soit connu clairement de tous les hommes.

Toujours le Maître donne d'abord des preuves tangibles de son raisonnement. Et c'est ainsi que, pour prouver la différence qu'il y a entre le riche et l'homme sage, il précise que le riche est perpétuellement dans la frayeur, frayeur de perdre ses richesses, tant qu'il les possède encore ; et, quand il les a perdues, frayeur de ne pouvoir vivre sans elles, car il n'a pas appris à assurer son existence par lui-même. Et cette vie, vraiment insupportable, ne lui sert de rien, puisque ses préoccupations ne vont qu'à des choses matérielles, qui doivent un jour l'abandonner.

L'homme sage, lui aussi, s'inquiète, mais il s'inquiète de la personnalité éternelle que le Ciel lui a faite, dont il ne peut se dévêtir, mais que sa continuelle inquiétude perfectionne et couvre de mérites.

Le Maître tient pour axiome – et l'expérience universelle ne démontre pas qu'il ait tort – que la possession des richesses est contraire à la clarté de l'esprit, et qu'ainsi le riche ne peut, à moins de pratiquer l'abandon des richesses, obtenir les mérites que peut obtenir l'homme sage et assidu, dont les préoccupations sont plus hautes. Néanmoins, le riche peut obtenir d'autres mérites ; et il peut les obtenir, d'après le théorème inclus à la page XII, d'après les moyens inférieurs dont il dispose. Il les obtiendra s'il aide les hommes et s'il est leur dépositaire. Ainsi, les richesses seront excusées et justifiées par leur but ; et le riche participe aux mérites intellectuels des Sages qui auront travaillé pour lui, s'il les aide à accomplir sans distraction leur travail, en les faisant participer à ses biens matériels. Il y a là une réciprocité qu'il convient de retenir, et dont tout le bénéfice va au riche ; car si les sages peuvent se passer des richesses, le riche ne peut se passer des mérites des sages. Et ainsi les Sages donnent plus qu'ils ne reçoivent.

Retenons aussi, au point de vue social, que le Maître considère les riches comme des dépositaires vis-à-vis des autres hommes, et qu'ainsi il étend aux individus et aux biens meubles la théorie communiste qui régit les collectivités et la répartition des biens de la terre.

XIV. – *On regarde, on ne voit pas la Voie ; son nom se prononce le Manque. On écoute, on n'entend pas la Voie ; son nom se prononce le Subtil. On cherche, on ne touche pas la Voie ; son nom se prononce le Vide. Ces trois choses, il ne se peut pas qu'elles deviennent claires ; c'est pourquoi, quoique plusieurs, elles sont cependant une seule chose. Sa partie supérieure n'est pas évidente ; sa partie inférieure n'est pas cachée. La Voie Éternelle n'a pas de nom qui lui convienne. Elle réintègre les êtres dans le non-être. Ainsi donc, n'avoir pas de forme est sa forme ; n'avoir pas de dehors est son dehors : ainsi, les hommes souffrent continuellement en la cherchant. En avant de la Voie, on ne voit pas sa tête ; en arrière, on ne voit pas son dos. En apprenant très longtemps la Voie, il peut exister des Sages ; le Sage enseigne le passé et le présent : donc, il connaît la Voie.*

Le Maître donne ici la définition du *Tao*, qui participe à toutes les qualités du non-être ; au plan intellectuel, on ne le comprend pas avec la raison ; c'est le manque ; au plan sentimental, on ne le perçoit pas avec l'amour : c'est le subtil ; au

plan physique, on ne le sent pas avec les sens : c'est le vide. Ainsi, le *Tao* échappe aux trois plans sur lesquels l'humanité peut s'assimiler une notion. C'est pourquoi, ne la pouvant concevoir, nous pensons son essence négative. Le *Tao* est trois et un : il est trois dans sa triple affirmation de non-être ; il est un dans son identification au non-être. Et toutes les choses ne peuvent pas ne pas demeurer obscures aux hommes. Nulle part la détermination de l'essence du *Tao,* et de ce que peut en inférer l'esprit humain, n'est indiquée d'une façon plus expresse. Mais que fait donc le *Tao,* s'il n'est pas le non-être ? et quel est le but de sa différenciation de ces deux entités identiques ? C'est que le *Tao* réintègre les êtres dans le non-être. Mais souvenons-nous que le *Tao* n'agit point : il n'est pas une force, il est un *mécanisme*. En un mot, Il EST AGI DANS LE TAO. Rappelons-nous la définition du philosophe Shipingwen, dans son commentaire du *Yiking* : la transformation est lé mécanisme qui réintègre tous les êtres après la série des modifications. Le *Yiking* donnait ainsi tout du *Tao*, plus de deux mille années avant que Laotseu ne lui donnât l'appellation qui lui est demeurée. Qui agit dans le *Tao* ? la volonté du ciel. Que doivent donc faire les êtres ? connaître le *Tao,* et une fois qu'ils le connaissent, ne point agir.

Ainsi, sans forme, sans limites, sans dehors, est le *Tao,* qui cependant doit régir des êtres qui sont des êtres de formes, de limites, de dehors, et qui ne peuvent donc comprendre, percevoir et sentir que les dehors, les limites, les formes.

C'est pourquoi la Voie est difficile, et que, pour s'y conformer, les Sages doivent violenter leur nature, et par conséquent souffrir… On ne peut voir la Voie, ni par devant quand on marche avec elle, ni par derrière quand on se retourne sur elle : si donc on se croit assuré parce que l'on voit, perçoit ou comprend quelque chose, c'est, au contraire, la preuve que l'on n'est point en conformité avec la Voie[9].

XV. – *Auparavant, les Sages s'occupaient à enseigner ; ils étaient peu nombreux, profonds, mystérieux et pénétrants. Renfermés, on ne pouvait les comprendre ; quoique nous ne puissions les comprendre, travaillons à déterminer leur apparence. Ils étaient circonspects ; comme qui traverse un fleuve glacé ; prudents, comme qui a peur des quatre côtés ; indifférents, comme l'étranger. Nous, nous sommes comme des choses qui se noient et disparaissent, grossiers comme des choses dures, vides comme des trous. Entre nous et les Sages, il y a comme de l'eau troublée. Le Sage, qui se souvient, arrête le mouvement de l'eau trouble, et la rend très claire ; le Sage, qui se souvient, et qui a gagné la paix, obtient une vie très longue. C'est ainsi qu'il observe la Voie ; il ne se répand pas, et continue à ne pas vouloir se répandre ; aussi le Sage se préserve, et n'a pas besoin de se renouveler.*

Cette page, tout à fait simple, n'a besoin d'aucune explication. Elle donne la différence d'attitude extérieure qu'il y a entre les sages et ceux qui ne le sont point, tout en s'efforçant de les imiter et de les suivre. On remarque que les qualités

---

[9] C'est dans ce chapitre, qui est la caractéristique métaphysique du Taoïsme, que M. Abel Rémusat a attribué à Laotseu la connaissance de nom de *Jéhova* ; le manque, en chinois, se dit I ; le subtil se dit HI ; le vide se dit WEI ; IHIWEI, IHV, *Jéhova*. Sous la Restauration, ces imaginations s'écrivaient sans sourire, et l'année qui suivit une aussi belle découverte, M. Abel Rémusat fut nommé membre de l'Institut.

intérieures positives du Sage se traduisent par des qualités extérieures négatives, et par l'effacement de tout l'individu tangible au profit de la personnalité insaisissable.

XVI. – *Un homme qui est empêché vers son but marche quand même dans le sens de la déclivité naturelle ; les dix mille êtres marchent et travaillent, les hommes se conforment et suivent. Toutes ces choses, ensemble obscures, retournent à leur origine. Retourner à son origine, c'est être en paix ; être en paix, c'est se conformer. Se conformer, c'est se rappeler ; savoir se rappeler, c'est être clairvoyant. Ne pas savoir se rappeler conduit à agir mal inconsciemment. Savoir se rappeler, c'est acquérir des mérites durables. Le mérite durable rend roi ; un roi est durable par le ciel ; le ciel est durable par la Voie. La Voie est durable dans l'éternité ; ainsi, les races ne finissent point.*

Le Maître dit sa pensée cachée sur l'incessante évolution ; elle est nécessaire et naturelle comme est nécessaire et naturel le penchant à descendre la déclivité de la montagne ; même empêché par ses limites d'espèce, l'homme marche à l'évolution ; l'universalité des choses, épandue dans le courant des formes, évolue : les hommes suivent ce mouvement et s'y conforment.

En se conformant à ce mouvement – qui est le mouvement hélicoïdal de l'évolution universelle – les homme retournent à leur origine. Le Maître applique, à ce retour à l'origine, une double série de centons syllogistiques, l'une sur le plan métaphysique universel, l'autre sur le plan bénéfique de l'ascèse personnelle.

Le retour à l'origine constitue la paix, par et dans la normalité des destins ; cette paix est conforme aux desseins initiaux de la Volonté du Ciel. Mais la paix dans la conformité à ces desseins permet à celui qui en jouit de se rappeler, et lui donne donc la clairvoyance du passé, la connaissance du présent, et l'intuition de l'avenir analogique.

Quel avantage personnel confèrent les degrés de cette échelle métaphysique ? La connaissance des êtres et la conscience de son être font que l'on acquiert des mérites durables. Et ces mérites durables conduisent l'individu à la royauté, le roi au ciel, le ciel à la Voie, et la Voie elle-même dans l'Éternité. C'est pourquoi la conformité de vues que les individus ont avec le Ciel, conduit à l'infini.

XVII. – *Le Grand Chef, les hommes au-dessous savent qu'il existe. Une fois ils l'aiment, et pensent à lui ; une autre fois ils le craignent, une autre fois ils l'invectivent. Avoir peu confiance, c'est n'avoir pas de confiance. Ainsi donc, pour parler sagement, et que des mérites personnels puissent être acquis, il faut que tous les hommes agissent naturellement.*

Cette progression de l'individualité, qui correspond à une régression intellectuelle et morale, s'applique aussi bien à la transcendance métaphysique qu'à la contingence sociale. Quand l'humanité est unie avec le Ciel, elle l'aime ; quand elle en diffère, elle le craint ; quand elle s'y oppose, elle l'invective. Quand les rois ne

faisaient pas sentir leur autorité[10], ils pratiquaient le non-agir : les sujets, ne sentant point leur administration, les aimaient. Quand les rois, différenciés du ciel, voulurent agir des actions parallèles au Ciel, les sujets connurent leur puissance, et, bien qu'elle leur fût encore avantageuse, la craignirent. Quand les rois, opposés au ciel, et définitivement individualisés, agirent sans s'inquiéter de la conformité au Ciel, les sujets souffrirent de leur puissance, et la détestèrent. Et ainsi s'engendra, par le seul fait de l'action, une infériorité générale et une défiance réciproque. – L'enseignement de la Voie porte à agir naturellement, c'est-à-dire sans mobiles, mêmes louables, car un motif louable suppose l'existence d'un motif opposé, qui est blâmable. N'avoir point de motif pour agir conduit le sage à ne pas agir, et c'est le but indiqué par la Voie.

XVIII. – *Les hommes qui pratiquent la Grande Voie ont la justice et l'humanité. Pratiquant l'intelligence, ils ont le respect de la réflexion. Les hommes non unis ont l'égoïsme. L'empire est-il troublé et confus ? Voici les officiers* Hoan[11].

Dans la Voie, la justice et l'humanité existent inconsciemment ; mais elles sont comme si elles n'existaient pas, car il n'y a personne qui ne soit ni juste ni humain, et on ne peut dire qu'un homme est juste et humain, que lorsqu'il y a à côté, et en même temps que lui, un homme qui n'a ni justice ni humanité. La justice et l'humanité ne se louent donc que pour convertir ceux qui n'en ont point ; elles n'existent donc que quand la Grande Voie est perdue. Ceci nécessite l'intelligence, et l'intelligence humaine pratique et respecte la réflexion ; c'est ce qui fait la perte de la Voie, suivant laquelle il faut agir naturellement et sans raisonnements.

De même, la désunion parmi les hommes crée les individus, et les individus ne peuvent posséder que l'égoïsme. De même, la désunion parmi les pays de l'Empire produit la confusion, et les troubles ne peuvent être réprimés que par la force. Ainsi, et de toutes ces façons, l'homme est loin de la Voie.

XIX. – *L'esprit pénétrant du Sage a des mérites et de la science ; alors les hommes sont parfaits de cent façons. L'esprit pénétrant a des mérites de l'humanité ; alors les hommes obéissent et ont de la piété filiale. L'esprit pénétrant a des mérites et de la puissance ; alors il n'y a plus de voleurs ni de pirates. Voici vraiment trois choses : travaillera-t-on assez pour les comprendre ? Le Sage les retient ; il voit le bien enveloppé et caché ; il veut approfondir encore la vérité.*

Dans le domaine intellectuel, comme dans le sentimental, comme dans le matériel, l'esprit du Sage domine ; dans l'un il a la science, et, en la communiquant aux hommes, ceux-ci sont parfaits. Dans le sentimental il a de l'humanité, et en imprégnant les hommes, ceux ci deviennent souples et pieux. Dans le matériel enfin, il a la puissance, et, en la faisant sentir aux hommes, le mal et les méchants disparaissent. Cela paraît très bien, et pourtant cela est de moins en moins bien ; car

---

[10] Le « Grand Chef » du texte littéral, s'entend aussi bien du Ciel que des souverains politiques.

[11] *Hoan* est le titre donné aux anciens généralissimes, nommés temporairement pour réprimer les révoltes, et qui n'étaient guère estimés, à cause de leur peu de science.

le Sage agit dans les trois plans, et peut-il prévoir le résultat de son action ? Qu'adviendrait-il si les hommes étaient trop bornés pour recevoir sa science, trop durs pour ressentir son humanité, trop pervers pour accepter sa puissance ? Et, si l'on suppose qu'une action intellectuelle rend les hommes savants, qu'une action morale rend les hommes pieux, qu'une action matérielle rend les hommes honnêtes et craintifs, c'est donc qu'il est possible que des hommes ne soient ni savants, ni pieux, ni honnêtes. Tandis que, en réalité, si l'action ne s'était pas produite, l'alternative ne se serait pas posée. Il n'y aurait eu d'hommes ni parfaits, ni bornés, ni pieux, ni barbares, ni honnêtes, ni voleurs : il y aurait eu une humanité immobile, sans action directe ou réflexe, et suivant sa Voie. Cette conséquence est délicate à tirer, et c'est pourquoi le maître se demande si on réfléchira assez pour comprendre le fond de ce qu'il a voulu dire.

XX. – *L'esprit qui étudie n'est pas inquiet. Égaux ensemble, les hommes marchent sur le même chemin. Les bons marchent avec les mauvais. Quoique marchant ensemble, ils ne sont pas confondus. Les hommes sont inquiets : il n'est pas possible de ne pas être inquiet. Les dissolus ne supportent pas encore de calamités ; et cette foule se réjouit, comme heureuse, très inconsidérément, comme si elle montait au Temple pendant les mois* Xuan. *Ils pensent : je suis jeune, et ce n'est pas encore le temps d'être malheureux ; je suis pareil à l'enfant qui n'a pas cessé de téter. Je dis : oui, oui, mais je suis pareil à l'enfant qui ne rentre pas suivant l'ordre. Tous les hommes ont du superflu, seul, je ne m'y attache pas. À ces hommes, de cœur stupide, voilà des malheurs qui surviennent. Mais combien ils sont légers. Ils disent avoir l'esprit éclairé ; pourtant eux seuls sont troublés. Ils disent que leur esprit est assidu ; pourtant eux seuls sont chagrins et vagues ; ils sont comme la mer, confus comme ce qui n'est pas en repos. Les hommes cherchent à acquérir en pensant : seuls nous sommes importants ; il nous est facile d'être hommes ; notre mère est riche pour nous nourrir.*

Toute cette page ne contient que de simples considérations pour engager les hommes à se méfier qu'une même apparence accompagne ceux qui savent et ceux qui, volontairement ou non, ignorent. Le bonheur facile, qu'il est agréable de ressentir, et qu'il est permis à tous de se procurer, c'est-à-dire celui qui consiste dans une vie charmante, dans la contemplation des beautés naturelles, dans l'usage des avantages qui sont à notre portée, ce bonheur facile n'est pas plus favorable à l'acquisition de la sagesse, que les richesses importantes et dangereuses par leur importance même.

Compter, pour se nourrir et prospérer, sur l'intervention de ses parents, qui sont riches, est une preuve de lâcheté, d'inertie et d'impuissance ; compter, pour progresser, sur la seule nécessité évolutive de l'univers, et sur les conditions mécaniques de l'ascèse humaine, c'est une preuve de bêtise, d'insuffisance intellectuelle et d'une incompréhension totale de la Voie.

XXI. – *La vertu éclatante et supérieure procure la Voie. La Voie donne l'abondance de toutes choses ; quoique le sage attende longtemps, il prend patience ; il prend patience, car, dans son cœur, il a déjà un appui ; aussi il attend, et il prend*

patience, il a déjà l'abondance ; il comprend et il appelle, car dans son cœur il a l'esprit, cet esprit étant fidèle et droit. Dans son cœur il a l'espérance ; il n'a jamais oublié ces noms. Il instruit, dirige, aime l'humanité. Comment savons-nous instruire et diriger les hommes ? Le voici par lui-même et retenez le.

Cette page est une de celles, assez fréquentes, où le sens du texte peut s'entendre sur deux plans : la traduction expresse qui précède se rapporte au plan moral et sentimental, au plan individuel et humain. Le Sage prend patience en attendant les biens définitifs que procure la Voie, parce que, l'un après l'autre, il reçoit d'elle un appui (matériel), une abondance (sentimental), un esprit fidèle et droit (intellectuel). Et, comme il n'a jamais oublié le nom de la Voie, la conscience de soi-même lui donne l'espérance de la Voie. C'est dans ce sens qu'il dirige l'humanité par ses affections, et aussi par ses exemples.

Voici la paraphrase de cette même page, en donnant aux caractères leur sens philosophique, c'est-à-dire en transposant la page sur le plan métaphysique :

Les formes de la Vertu, voilà la seule manière de voir la Voie.

La Voie est la Totalité éternelle et immuable : au dedans d'elle, on peut supposer des images, elle est éternelle et immuable ; au dedans d'elle, on peut voir des êtres sans nombre, elle est éternelle et profonde ; au dedans d'elle, on peut concevoir l'essence, cette essence étant immuable et rigide. Au dedans d'elle, il y a la continuité ; son nom n'a jamais passé. Elle donne à tous les êtres naissance, direction et aspiration. Comment peut-elle tout cela ? Par elle-même.

Ainsi, l'humanité distingue dans la Voie (dans la création) des images physiques, des êtres animés individuels, et une essence générale éternelle. Les trois conceptions que l'humanité peut ainsi se faire de la Voie correspondent aux trois plans où elle peut concevoir, et aux trois situations dans lesquelles (par la première interprétation du texte) le Sage prend patience. Mais, que ce soit l'essence, que ce soient les êtres formels, que ce soient les images, ce ne sont jamais là que des apparences imparfaites. Les *images* correspondent au plan matériel, et sont les formes du courant des créations ; les *êtres* correspondent au plan sentimental, et sont les individus qui animent les formes ; l'*essence* correspond au plan métaphysique, et elle est la personnalité totalisée des individus et délivrée des formes. En réalité, la Voie ne se conçoit que comme la Personnalité réintégrée, et par conséquent, *détruite au profit de l'Unité*. C'est pourquoi elle est véritablement à la fois dans l'Être et dans le Non-Être, et c'est pourquoi elle demeure inintelligible aux hommes, qui ne sont que des parcelles indéfiniment divisibles de l'Être, et qui demeurent au-dessous de la conception du Non-Être identique.

XXII. – *Courbé, pour être intact ; droit, pour être brisé ; détruit, pour être comblé ; caché, pour être neuf. Avec peu d'avantages, on se conserve ; avec beaucoup d'avantages, on se perd. L'homme parfait réunit tout en un seul assemblage : il est le modèle de tous les hommes. Il ne se voit pas ; toutefois, il brille. Il ne s'agite pas ; toutefois il agit. Il n'est pas empressé ; toutefois il a des mérites. Il n'est pas excessif ; toutefois il dure longtemps. Il n'est pas agité ; c'est pourquoi les autres ne s'agitent pas contre lui. Ainsi dès longtemps, ce qui était courbé demeurait intact. Parler ainsi, c'est enseigner les ignorants. Ce qui est intact monte à la Voie.*

Les six premiers centons de cette page sont des aphorismes passés en proverbes populaires. Ceux qui sont courbés, c'est-à-dire qui vivent inconnus et modestes, ne courent aucun danger ; ceux, au contraire, qui relèvent la tête et ont de l'orgueil d'eux-mêmes ou de leur situation sont brisés ; ainsi s'orientalise la promenade de Tarquin dans son jardin de pavots. De même, ceux qui sont humbles devant la Voie vont à la Voie : les autres l'ignorent et s'en éloignent.

Dans le même ordre d'idées, le Sage, qui n'a pas rempli son esprit de mille notions humaines, peut être rempli par la notion de la Voie : il faut que son esprit soit libre pour atteindre cette conception, et aussi, il faut que le Sage se cache modestement, pour que son esprit soit toujours neuf et prêt à servir à son ascèse ; car, si le Sage ne se cache point, il s'emploie, ou on l'emploie à mille fonctions qui n'ont pour but que des intérêts passagers et médiocres ; et il n'a plus, pour s'occuper de la Voie, qu'une intelligence fatiguée, et un esprit encombré de mille soucis inutiles.

La conduite extérieure du Sage doit être conforme à ces préceptes de sa vie intérieure. Il doit, en effet, puisqu'il est contraint à vivre, *vivre le moins possible*, c'est-à-dire n'entrer en lutte, ni avec les autres, ni avec lui-même ; ne pas entrer en lutte avec les autres, c'est s'effacer (pour leur laisser la place) ; ne pas entrer en lutte avec soi-même, c'est n'avoir pas de passions.

Pour le Sage, sa lumière, son action, ses mérites, son ardeur sont intérieurs ; et il doit montrer aux autres un extérieur précisément opposé ; aussi il ne porte d'ombrage à personne ; et, n'étant envié ni utilisé par personne, il peut consacrer toutes ses forces et tout son esprit à se conformer à son destin. Et il l'atteint inévitablement. C'est ainsi que tout ce qui se veut courbé demeure intact, et que tout ce qui est intact parvient à la Voie.

XXIII. – *Qui parle peu agit comme il veut. Il appelle le vent, et ne dit pas de quel côté. Il appelle la pluie et ne dit pas pour quel jour. Il connaît agir suivant ceci : le Ciel et la Terre ne peuvent durer toujours ; ainsi les hommes ne sont-ils pas de même ? C'est pourquoi, suivre la Voie, c'est être ensemble avec la Voie*[12]*. Suivre le bien, c'est être ensemble avec le bien. Suivre la perte, c'est être ensemble avec la perte. Être ensemble avec la Voie, c'est gagner la Voie ; être ensemble avec le bien, c'est gagner le bien ; être ensemble avec la perte, c'est gagner la perte. Avoir peu confiance, c'est n'avoir pas confiance.*

Ce chapitre indique l'avantage matériel d'abord, puis moral ensuite, de l'action rare et réfléchie. Celui qui parle beaucoup, fût-il sage, se trompe beaucoup. Ainsi, le Sage qui appelle le vent d'un certain côté et la pluie pour un certain jour a plus de chances de se tromper, et, par conséquent, est moins sage que le Sage qui appelle simplement le vent et la pluie. Celui qui fait des actions précises est donc inférieur à celui qui fait seulement des actions générales.

D'ailleurs, il est exact de dire que celui qui fait des actions générales agit suivant le Ciel et la Terre ; celui qui s'inquiète des détails (le côté du vent, le jour de

---

[12] Se l'assimiler.

la pluie) se trompe, parce qu'il n'est plus guidé par les lois générales, et qu'il a – dans sa partie individuelle – la prétention de commander à des relativités. Il est donc juste qu'il se trompe, et qu'il perde le nom de sage. Car le Sage ne connaît pas les lois[13]. Et il n'y a pas de lois pour les choses qui changent.

Ceux-là donc qui agissent peu, et d'une façon réfléchie, sont avec la Voie. Mais le Maître insiste sur ce point : qu'il suffit de vouloir suivre la Voie, pour être avec elle, et de la désirer pour l'acquérir. De même, il suffit de ne pas vouloir la suivre pour être ensemble avec la perte. C'est ici la plus éclatante conséquence de ce principe – qui est universel, et qui est, en tout cas, tout à fait extrême-oriental – que l'intention vaut l'acte, c'est-à-dire que la pensée volontaire suffit à l'homme pour devenir mieux qu'un homme.

XXIV. – *Qui se dresse sur la pointe des pieds ne reste pas debout. Qui se raidit sur les genoux ne marche pas. Qui regarde ne voit pas toujours clair. Qui possède ne peut toujours jouir. Qui fait des reproches n'a pas toujours de mérites. Qui a du superflu ne peut toujours durer. Voilà parler suivant la Voie. Tous les êtres sont peut-être mauvais ; aussi, celui qui a la Voie, où est-il ?*

Tout ce que le Maître, au nom de la Voie, défend, au plan intellectuel et métaphysique, est même mauvais au point de vue matériel. Ainsi, de même que l'orgueil ne sert qu'à désigner au prince ses victimes, de même se hausser sur ses pointes fait perdre l'équilibre à l'homme debout. Ainsi, de même que la dureté et l'entêtement conduisent à l'aveuglement et à l'erreur, se raidir sur les genoux empêche de marcher et d'avancer. Celui qui regarde beaucoup use sa faculté de voir ; celui-là seul voit qui a les yeux fermés ; celui qui possède beaucoup ne jouit point, car il craint de perdre sa richesse ; celui-là seul est heureux qui possède assez peu pour avoir besoin de dépenser tout ce qu'il possède. Ainsi, celui qui critique une action médiocre a parfois si peu de mérites que lui-même, en agissant dans d'identiques circonstances, eût agi plus médiocrement encore. Tels sont les enseignements de la Voie. Ils sont tout à fait contraires au sentiment passionné de l'homme. Donc on peut se demander s'il y a un homme qui possède la Voie dans son cœur. On voit combien la plus haute doctrine taoïste aime une règle de pratique journalière.

XXV. – *Avoir des choses permet de faire quelque chose auparavant, le ciel et la terre sont nés ; les voilà unis, les voilà Profonds. La chose (Il) apparaît seule*[14]*, mais ne change pas. Il va partout, et ne s'arrête pas. Il convient qu'Il (la chose) soit l'origine de tous les hommes. Moi, je ne connais pas son nom ; son caractère s'écrit la Voie. – Étant immense, son nom se traduit par : être grand. Être grand se traduit : aller partout. Aller partout se traduit : traverser. Traverser se traduit : retourner. Aussi la Voie est grande ; le Ciel est grand ; la Terre est grande ; le Roi aussi est grand. Au milieu, il y a donc quatre grandes choses, mais le Roi est seul visible.*

[13] Immuables.

[14] La chose innommable, le « Neutre », antérieur à toute position de genre.

L'homme obéit à la Terre ; la Terre obéit au Ciel ; le Ciel obéit à la Voie ; la Voie obéit à son Maître[15].

Le Maître indique, sous les formules les plus voilées, les plus générales, et qui sont passées en proverbe, les modes de la formation organisée de l'Univers. Rien ne se fait sans rien ; auparavant que cette constatation fût faite, il y avait la Terre et le Ciel, c'est-à-dire l'*Actif* et le *Passif*, ou les deux manifestations de la cause primordiale. – Mais, auparavant, il y avait la Chose, « Il » (le Neutre), c'est-à-dire l'Être-Non-Être. Nul ne le connaît ni ne le comprend ; Il est l'origine : on ne peut saisir l'origine dont on sort, avant qu'on en soit sorti. C'est pourquoi l'Être-Non-Être est inintelligible aux hommes ; quand on en veut parler, on écrit son caractère, qui porte le nom de Voie.

La Voie donne naissance au ternaire des grandeurs. Ces trois grandeurs, affirmées et posées par la Voie, forment le quaternaire de réalisation (ici la science des nombres proclame son unité et son ubiquité). La première grandeur qui sort de la Voie infinie est le positif – l'activité – le *Ciel*, qui « va partout », c'est-à-dire qui imprègne tout de son essence. La seconde grandeur est le négatif – la passivité ou manifestation – la *Terre*, dont l'influence *traverse* tontes les choses ; toutes les choses sont tributaires de cette influence. La troisième grandeur est la création synthétique, l'« Homme Universel » – le *Roi* – dont la fonction est le *retour*, c'est-à-dire que la fonction de l'homme est de rendre à la création, par une ascèse continuelle, sa perfection primitive, ou de la faire *retourner* et rentrer à son origine. Du quaternaire réalisé des grandeurs, l'Homme seul est visible, et les actions des quatre grandeurs se commandent et se réfléchissent par la hiérarchie remontante, qui aboutit à la Voie primordiale, laquelle n'obéit qu'à soi-même.

Cette page contient en germe toute la science de la *Voie* métaphysique de l'Extrême-Orient, telle que nous l'avons précédemment exposée[16]. Et on voit aussi que la doctrine de l'ascèse universelle, par le moyen du rayon divin inclus dans l'Homme, se retrouve intégralement dans la Gnose primitive.

XXVI. – *Le lourd a une racine légère. La perfection des sujets conduit à l'ébranlement des rois. Le Sage se prépare tout le jour ; il ne sépare pas le lourd du léger. Voici, dit-on, que les grands sont très heureux, vraiment les hommes pensent que cela est vrai ; pour prescrire comme ils l'entendent, les rois disent dix mille oui. Mais leur cœur traite légèrement tous les hommes. Être léger perd les grands. Être ébranlé perd les rois.*

On l'a vu dans le *Yiking*, on le verra dans les écrits de Kongtseu, on le voit aujourd'hui dans la pensée profonde du maître taoïste : malgré l'apparence d'une autocratie absolue qui trône au sommet de la hiérarchie, l'esprit jaune est un esprit communiste et antimonarchique. Nous en verrons ailleurs de nombreuses traces, c'en est ici la première. L'arbre, qui est très lourd, a une petite racine légère invisible :

---

[15] Il est à peine utile de faire remarquer que le « Roi » du Taoïsme est tout à fait identique à l'« Homme Universel » de la Kabbale.

[16] *La Voie métaphysique*, Paris, 1936.

c'est elle cependant qui le nourrit, et sans elle, il ne saurait exister. Ainsi, c'est le petit peuple qui nourrit les grands et qui est la raison d'être des pouvoirs publics et visibles. Les grands tendent à négliger le petit peuple, oubliant qu'ils n'existent que par lui et pour lui. Cela perd les grands. Mais, quand le peuple est sage et parfait, il sait se conduire lui-même, et n'a plus besoin qu'on le guide, conseille ou commande. C'est pourquoi la perfection des sujets doit amener la disparition des rois ; c'est pourquoi aussi le sage, dans son souci, ne sépare jamais les rois du peuple.

On peut certainement – et beaucoup de lettrés et de courtisans le firent – tirer de cette page un sens métaphysique. Mais il faut être assuré que Laotseu, comme conséquence absolue de son système philosophique, voyait le bonheur des peuples dans leur liberté et leur self-gouvernement, et qu'il ne leur offrait cette liberté qu'en récompense, et aussi en corollaire inévitable de la perfection qu'ils devaient acquérir en suivant ses enseignements.

XXVII. – *L'homme probe agit sans mal faire, parle sans mentir, explique sans exagérer ; tandis que l'homme qui sait fermer, si fort qu'il soit, ne sait pas ouvrir, et que l'homme qui sait attacher ne sait pas délier. L'homme parfait est toujours habile à sauver les hommes. S'il n'y a pas d'hommes, il est habile à sauver tous les êtres. S'il n'y a pas d'être, son habileté quand même le couvre de splendeur. Ainsi sont les hommes probes. Qu'un homme improbe soit le maître, tous les hommes sont improbes. Ne pas honorer son maître, c'est ne pas aimer à prospérer. Les Sages, déjà sérieux et éclairés, désirent être plus profonds et plus subtils.*

XXVIII. – *Qui se connaît fort et agit clément est le premier de tous les hommes. À qui est le premier de tous les hommes, la constante vertu ne manque pas ; elle reviendra ensuite sur ses enfants. Qui se connaît éclatant et se garde obscur, est le modèle de tous les hommes. À qui est le modèle de tous les hommes, sa vertu constante ne se trompera pas ; elle lui reviendra sans fin. Qui se sait savant et garde ses lèvres fermées est le premier de tous les hommes. À qui est le premier de tous les hommes, sa constante vertu suffit partout : elle reviendra à l'extrémité de la race. L'extrémité étant épuisée, elle revient à son souvenir. Ainsi agit l'homme parfait ; ainsi il agit bien et longtemps. Ces grandes lois ne sont pas faciles.*

Ces deux pages expliquent le rôle de l'homme parfait en ce monde, et les avantages qu'il en retire pour lui-même et pour la race. Le rôle de l'homme sage est tout entier fait de solidarité (ce qui se traduit, en Occident par « altruisme réciproque »). Il faut noter que cette solidarité est conforme à la loi naturelle, et doit être instinctive et aussi s'exprimer principalement par des actes négatifs (dénués de violence et de manifestations ; c'est pour cela que le texte dit que celui qui ferme ne sait ouvrir, et que celui qui enchaîne ne sait délier). Par l'emploi de cette solidarité naturelle, *et de juste milieu*, l'Homme peut sauver tous les hommes, tous les êtres ; et c'est à cela que tendent les sages quand ils cherchent à toujours progresser. Mais aussi, quel résultat, même personnel, d'un tel renoncement à sa personnalité ! La douceur du puissant, l'obscurité de l'illustre, le silence du Sage, quand ils sont perpétuels et volontaires, sont la source de la vertu la plus constante et du bonheur parfait. Vertu et bonheur s'étendent aux enfants du Sage, à sa race tout entière,

remontent à ses ancêtres, et immortalisent ses actions. Et ainsi, la *vertu* et le *bonheur* unifiant dans une même perfection toute la race (et toute l'Humanité), celle-ci monte entière à la Voie et s'y conforme.

XXIX. – *Chacun veut gouverner tous les hommes. Moi, je vois que nul ne le peut : l'esprit de tous les hommes n'en a point le moyen. À y travailler, on s'égare ; à le vouloir, on est vaincu. En effet, parmi tous les êtres, les uns marchent, les autres suivent ; les uns envient, les autres renoncent ; les uns sont forts, les autres sont faibles ; les uns se laissent conduire, les autres dirigent. Ainsi l'homme parfait quitte la grandeur, quitte l'humanité, quitte tout.*

Sous une forme très vague et très ample, et propre à tous les développements possibles, c'est ici la condamnation de l'autocratie et de tout système monarchique. Les commentateurs sont fort exprès dans leurs paraphrases, que l'on peut ainsi résumer : la société est une somme d'individus ; ces individus ont chacun (contrairement aux principes de la Voie) une volonté et une énergie particulières ; ces volontés et ces énergies ne s'additionnent pas, car elles ne concordent point ; elles sont seulement concomitantes par le temps et le lieu. Or la monarchie, ou la direction d'un seul, est une tentative pour totaliser ces volontés et les porter vers le même but : cela est une chose impossible ; c'est même une chose anormale, tant que la société sera composée avec des individus : la société est une série d'énergies individuelles, et, comme telle, indirigeable par un individu.

Pour atteindre la possibilité de l'autocratie, il faut supprimer l'individualité des énergies et la remplacer par une énergie collective ; ce jour, il n'y aura plus d'individus, mais un total humain, qui est « l'Unité Humaine ». Alors seulement le gouvernement d'un seul sera possible. Mais quel sera cet *Un* ? Ce ne sera point un homme, puisque toute l'humanité sera devenue alors une unité ; ce ne sera point non plus un être faillible, puisque, ayant atteint la perfection de l'Unité, l'humanité n'aura plus besoin d'être gouvernée par la force et le commandement, et se conformera d'elle-même à la suprême Raison. Cet *Un* sera donc la *Voie*, qui est, par définition, le maître qui ne commande point.

Ainsi l'autocratie ne devient matériellement possible que du jour où elle est logiquement inutile. Apprenons qu'il n'existe, par aucun système philosophique, une plus triomphante démonstration de la vanité du gouvernement d'un seul.

XXX. – *Les chefs que la Voie éclaire n'usent pas des horreurs de la violence des armées : ils ont pour eux la fidélité de leurs peuples ; les méchants sont nés dès longtemps : plus tard la grande balance les pèsera. Certes, il y a des années cruelles ; mais que seulement les hommes soient probes ; alors ils n'ont pas besoin d'user de violence. Vraiment ils ne se sauvent pas ; vraiment ils ne frappent pas ; vraiment ils ne vexent pas ; vraiment ils ne pèchent pas ; vraiment ils ne sont pas violents. Quoique sans Voie, ils agissaient ainsi déjà ; mais, dans le matin des âges, il n'était pas de Voie pour eux.*

Cette page est toute exotérique, et n'a besoin d'aucune paraphrase : elle indique la conduite des Sages qui, dans les premiers temps, furent des conducteurs de

peuples, c'est-à-dire, non pas des chefs, mais des conseillers que les peuples se donnèrent, et dont librement ils sollicitaient et suivaient les avis.

Mais il faut précieusement garder la phrase finale de cette page. Les hommes primitifs agissaient suivant la Voie sans la connaître, parce que primitifs et adeptes de la seule loi naturelle, il n'y avait pas de Voie pour eux. Mais, du jour où ils surent qu'il était une Voie, et qu'ils cherchèrent à la suivre, chacun à leur sorte, alors ils la perdirent, par le fait même qu'ils la poursuivirent avec leur individualité.

XXXI. – *Les chefs que la Voie aide ne publient pas leurs talents. Les êtres sont peut-être mauvais ; alors voici qu'il y a la Voie ; il n'y a pas d'endroit où elle ne soit. Les hommes qui sont droits adorent la gauche ; ceux qui se servent des armées adorent la droite. Quand on a des armées, il ne faut pas publier leur force ; non, il ne faut pas publier les forces : ce qui n'est pas avantageux, on ne doit pas le faire. – La langue et l'intelligence sont en premier préférables. Les bonnes actions prennent la gauche ; les mauvaises actions prennent la droite. Les hauts chefs miséricordieux prennent la gauche ; les hauts chefs orgueilleux prennent la droite. Leur parole peut donner la mort en tous endroits. Ils tuent une grande foule d'hommes, pensant que ces hommes ne sont pas de leur sang. Mais le Ciel les frappera de même, et parce qu'ils ont donné la mort en tous endroits.*

C'est ici la critique et l'indication du sort de ceux qui emploient les armées et la violence pour asseoir leur puissance et arriver à leurs fins. – Le texte est trop clair en lui-même pour nécessiter une explication. Il faut savoir que les commentateurs chinois tirent de là toutes les conséquences politiques possibles.

XXXII. – *La Voie n'a sûrement pas de nom. Faibles comme de petites feuilles, les hommes n'osent par eux-mêmes. À l'avenir, que les rois soient attentifs et soigneux à voir si, pour tous les êtres, il est dit vrai. Le ciel et la terre unis ensemble, la rosée tombe douce. Le peuple n'est pas éclairé, mais il a des désirs. La loi nouvelle a un nom ; ce nom a déjà un caractère. On la connaît assez ; on ne la pratique pas assez. Une face de la Voie demeure parmi tous les hommes. Ceux-ci font ainsi que le cours de tous les fleuves, qui vont à la mer.*

Cette page indique le résultat de l'union du ciel et de la terre : la rosée tombe, c'est la manifestation métaphysique ; c'est la sécrétion et la copulation. Ce dogme, qui est un des principaux des rites thibétains, est, dans le Taoïsme, une conséquence de valeur secondaire, comme toutes les contingences. Avec la *réalisation*, que synthétise le symbolisme générateur, une face de la Voie descend parmi les hommes ; c'est le *reflet* de la Voie véritable que seuls les hommes voient, et par lequel ils connaissent l'existence de l'inintelligible Voie, vers laquelle d'ailleurs ils sont entraînés invinciblement, comme les fleuves vers la mer.

XXXIII. – *Qui connaît les hommes est savant ; il connaît avec clarté. Ainsi, qui peut connaître les hommes a la force, avec quoi on peut être puissant. Qui sait se borner est riche ; qui agit fortement a de la volonté. Qui ne s'éparpille pas dure longtemps ; qui meurt et n'est pas oublié, le voilà immortel.*

Sous une forme nouvelle, cette page répète la loi la plus chère au Maître, qui est le fondement même de son système et qui a déjà été commentée page XXIII.

XXXIV. – *Voici que la Voie va à la fois à droite et à gauche ; elle engendre les dix mille êtres et n'en oublie aucun ; elle a le moyen des mérites, et ne marque pas son nom. Elle aime et nourrit les dix mille êtres ; mais elle ne se veut pas leur maître. D'habitude, les hommes ne veulent pas agir ainsi, et alors il convient que leur nom soit obscur. Les dix mille êtres viennent à la Voie, et elle ne veut pas être leur maître ; il convient donc que son nom soit grand. C'est pourquoi l'homme parfait n'agit pas, et est grand ; c'est pourquoi il peut faire de grandes actions.*

La sorte métaphysique dont la Voie agit pour amener les êtres à elle, les influencer et leur dispenser le bonheur qui correspond à la stase humaine, est offerte en modèle aux hommes pour qu'ils y conforment le mode individuel par lequel ils peuvent obtenir des mérites pour se rapprocher de la Voie. C'est ici la « Liberté » sur le plan politique (la Voie aime les êtres, sans vouloir être leur maître). C'est aussi, et surtout, la Solidarité sur le plan mystique et divin (la Voie n'oublie aucun être et ne marque pas son nom). C'est de là que provient son originelle perfection, et l'homme sage ne devient parfait qu'en l'imitant dans la mesure qui lui est propre.

XXXV. – *L'homme parfait présente l'image de la Voie : tous les hommes viennent à lui ; ils viennent, et ne cessent jamais de venir. La paix règne partout ; on entend volontiers cette parole agréable. Aux étrangers, le silence suffit ; pour les autres, la Voie parle par sa bouche. Qui parle vite parle sans fruit. On regarde la Voie et on ne la voit pas bien. On l'écoute et on ne l'entend pas bien. On veut l'imiter, et on ne l'observe pas assez.*

Cette page contient une recommandation double. La première est de se taire vis-à-vis des étrangers (identiquement ceux que les premiers chrétiens appelaient des Gentils) : on verra comment cette prescription fut très sévèrement observée dans la constitution du collège des Sages et de leurs élèves, et dans la transmission, plus ou moins restreinte, de la doctrine.

La seconde recommandation est cet avertissement que, quoi que l'on fasse, on n'atteindra jamais la Voie. Nous devons, pour nous y conformer, tenter de l'atteindre ; mais notre état d'humanité ne nous permet pas de nous identifier à elle. C'est pourquoi nous ne devons pas nous décourager d'imperfections ni d'insuccès dont nous ne sommes pas responsables.

XXXVI. – *L'homme probe va-t-il diminuer ? Certainement, la Voie lui donne à augmenter. Va-t-il être fatigué ? Certainement, elle lui donne la force. Désire-t-il monter en grade ? Certainement, elle lui donne le titre. Désire-t-il assembler ? Certainement, elle lui donne la réunion. Elle fait cela pour les quelques êtres qui sont éclairés. Le faible devient fort ; le fatigué devient alerte. Le poisson ne peut sortir du fond des fleuves. Alors l'empire atteint de lui-même sa perfection ; il gouverne les hommes sans songer à son intérêt.*

Ici sont énumérés rapidement les avantages que la Voie confère à ceux qui tâchent de se conformer naturellement à elle : le premier est l'amélioration ; le second

est la puissance ; le troisième est la sagesse ; le quatrième est la désindividualisation (ou réunion de plusieurs parcelles en leur somme). Ce résultat une fois atteint, l'homme a fait pour la Voie tout l'effort que son état lui permet de faire. Et, en retour, de même que le poisson ne peut sortir du fond des fleuves, de même l'homme ne peut quitter la Voie ; dès lors, il y demeure naturellement et sans s'y efforcer. Dans ce cas, l'empire est au plus haut degré de la perfection : il se gouverne lui-même dans la collectivité de ses citoyens, sans égard à l'intérêt d'individualités dirigeantes, dont le rôle est désormais illusoire et terminé.

XXXIII. – *La Voie paraît n'agir pas ; cependant jamais elle n'est sans agir. À l'avenir, que les rois la gardent bien rigoureusement, et les dix mille êtres se transformeront d'eux-mêmes. Transformés, peut-être voudront-ils encore agir, mais ils en seront préservés. Car la Voie n'a pas de nom, mais elle est puissante. Que les hommes aspirent à la réunion, mais n'aient pas de désirs. Pas de désirs, c'est la paix. Alors les hommes seront dans la Raison.*

C'est là la formule générale, terminale du traité du *Tao*, par laquelle le Maître affirme de nouveau la quintessence de la Volonté et de l'Existence dans le Non-Être immobile. Et, à l'exemple du Non-Être Immobile, que les hommes s'abstiennent de désirs ; ainsi ils n'auront pas de passions ; ils ne commettront pas d'actions individuelles pour les satisfaire ; ainsi ils seront dans la paix et s'identifieront à leurs destins.

CHAPITRE IV

Le *Te*

Le deuxième livre sacré du Taoïsme forme avec le premier un tout complet ; il en est cependant tout aussi distinct qu'une application peut être distincte de son principe.

Laotseu cependant ne fit, avec ces deux livres, qu'un seul traité, ou, comme nous disons en Chine, qu'un seul *king* ; car il pensait avec raison que le premier livre ne serait utile que si le lecteur s'appliquait le second ; et il savait aussi que le second ne serait intelligible et adéquatement employé, que lorsque le premier aurait été digéré et compris. C'est pour bien spécifier cette nécessité réciproque qu'il réunit les deux livres sous un seul titre.

Mais ce qui est rationnel en Chine, où vraiment la compréhension du *Tao* d'abord et du *Te* ensuite peut donner lieu à une direction politique générale, et même à une règle de conduite journalière pour les individus, devient anormal, après la traduction du texte dans les langues de l'Occident, ce pays où les Sages, les Initiés et les Philosophes sont regardés comme inutiles hors des spéculations, et comme tout à fait incapables du gouvernement. Le *Tao* et le *Te* doivent être réunis dans les nations où on peut les mettre en pratique ; ils doivent être séparés, comme ils le sont par leurs propres qualités, dans les pays où on les étudie pour la seule ascèse, personnelle ou collective, et où ils se heurtent à la plus entière impossibilité de réalisation.

C'est, croyons-nous, ce que n'ont pas très bien saisi les premiers traducteurs des textes taoïstes, MM. Pauthier, de Rémusat, Julien, et même le dernier en date, M. Alexandre Ular, qui, tout en ayant parfaitement su profiter des travaux de ses prédécesseurs, ne pouvait saisir et n'a pu saisir la raison des distinctions ou des assemblages opérés par eux.

Ainsi qu'ont pu s'en rendre compte les lecteurs de la *Voie métaphysique*, le premier livre, le *Tao*, la « Voie », est l'explication rationnelle des problèmes cosmogoniques et métaphysiques, contenus dans les textes de la tradition primordiale jaune, et spécialement dans le *Yiking* : la Voie – qui est le *Tao* de Laotseu – est précisément le cycle hélicoïdal symbolique que la « création » (pour parler le langage occidental) gravit tout le long du « jour de *Brahma* » ; c'est la série des modifications du *Yiking*, y compris la modification finale, la Transformation, qui termine et couronne la création. Nous n'avons là rien d'humain, en ce sens que nous n'avons rien qui s'applique exclusivement à l'homme. C'est la Voie, au mouvement immuable et éternel, le long de laquelle, d'un mouvement relatif propre, s'enroulent les contingences (matière, vie, pensée, force, et, entre autre choses, humanités), et

dans laquelle, lorsqu'elles y rentrent, se détruisent ces contingences, en tant que formelles, pour n'être plus que des participants parcellaires de l'absolu.

Le *Te* de Laotseu est le livre de raison, d'après lequel l'humain, conformé tel que nous le savons aujourd'hui, peut composer ses idées, ses moyens, et même sa conduite, du moment qu'il a connu le *Tao,* et qu'il sait où il est dirigé par la volonté du Ciel, et comment il peut, temporairement et méritoirement, se conformer à cette volonté, et se préparer relativement à en recevoir les effets.

Ainsi, si j'ose poser l'expression d'une image folle, mais décisive, le *Te* est l'application du *Tao* au composé humain sur la Terre. Le *Te* n'a donc aucun des caractères métaphysiques du *Tao* ; il a tous les caractères rationnels d'un principe éternel et intangible, qui, pour le bien d'êtres parcellaires, se réduit à des contingences, et se resserre dans des limites formelles.

On voit donc comment le *Te* est distinct du *Tao,* et comment on ne peut arriver au *Te* que par le *Tao*. Ceux-là qui, sans connaître le *Tao,* essaieraient de se conformer au *Te*, ne feraient qu'une œuvre périssable et se consumeraient en vain ; ils n'attendraient jamais que l'apparence vide de leur idéal. Aussi bien, on ne s'étonnera pas que, tout en étant un livre de pratique rationnelle, le *Te* se ressente de sa céleste origine, et soit constamment enveloppé de l'atmosphère métaphysique. C'est en cela que la raison de Laotseu diffère de la morale de Kongtseu. Ces deux hommes, dont le dernier ne fut qu'un savant, tendaient tous deux à tracer les règles du bonheur que l'humanité pouvait atteindre ; Kongtseu, de l'observation des hommes, de la psychologie analytique des individus, monte à ce bonheur. Laotseu, des lois infrangibles de la métaphysique, y descend. Ainsi, ces deux esprits, même lorsqu'ils se parlèrent, jamais ne se rencontrèrent. Ils semblaient occuper le même point dans l'espace, par rapport à un plan horizontal ; mais sur le vertical (cette comparaison, empruntée à la géométrie descriptive, est aussi juste qu'une comparaison peut l'être), Kongtseu était au bas de la montagne dont il contemplait le sommet inaccessible, et vers lequel il criait son désir ; Laotseu était sur la cime, d'où il abaissait ses regards vers la terre, où il ne daigna descendre, mais qu'il enseigna de ses divins conseils.

Et c'est dans le titre même du second livre, et dans sa signification concrète que nous pouvons apercevoir sa différenciation d'avec le *Tao* ; car Laotseu n'était pas moins subtil que profond, sous ses naïves apparences ; et c'est ici une des plus singulières preuves de cette subtilité. Le caractère *Te* signifie la Vertu, ou la Rectitude, c'est-à-dire la Vertu par la Logique et par la Raison. Mais, au sens concret du terme, la rectitude est la « ligne droite » ; c'est du reste ce qui a permis à M. Alexandre Ular, qui ne paraphrase point le sens profond des caractères, et fréquemment se tient à l'écorce extérieure du fruit caché et inconnu, d'intituler sa traduction : *Le Livre de la Voie et de la Ligne droite*. Comprenons comment le sens concret du caractère *Te* est le symbole précis du *Tao* « terrestrisé ».

Que nos lecteurs veuillent bien se reporter au schéma métaphysique où nous avons inscrit en quelques lignes le Cycle taoïste, et au raisonnement par lequel nous avons établi : 1° que ce cycle universel était une hélice à éléments définissables, sauf un seul ; 2° que, dans le cylindre fictif de la Volonté Céleste, le circulus vital d'une humanité quelconque était le cercle, tangent en un point quelconque de la corde

ascendante, et perpendiculaire au pas de l'hélice, pris en ce point sur la surface latérale du cylindre.

Nous avons dit comment ce schéma cylindrique devenait conique à l'infini, et comment le sommet de ce cône à l'infini métaphysique[1] était précisément la Volonté Céleste, et le lieu métaphysique du *Nirvâna*. La spire évolutive sur le cylindre – et à l'infini sur le cône – représente le *Tao*, ou la voie transformatrice. Projetons le tout sur ce cercle vital humain que nous venons de tracer à l'intérieur du cylindre fictif, dans les conditions que nous venons de dire, et qui répondent aux conditions métaphysiques qui régissent la vie humaine. La Volonté Céleste se projette au centre du cercle, la spire se projette en un diamètre, qui est le diamètre tiré du point commun à l'hélice et à la circonférence. Ce diamètre, qui est l'image de la spire ascensionnelle pendant la vie, a deux points surhumains, le point qui appartient à l'hélice du *Tao*, le point qui est la projection de la Volonté du Ciel. Et ce diamètre est une *ligne droite*. Donc – et le symbole graphique le dit nécessairement – l'homme qui veut suivre les enseignements du *Tao*, doit, pendant sa vie, suivre une *ligne droite*, c'est-à-dire obéir à la *Rectitude*, pratiquer la Vertu. Car, par l'effet des idéogrammes, la ligne droite, la Rectitude et la Vertu se traduisent par un seul caractère, qui est le *Te*.

Si l'on réfléchit profondément à ce symbole, si simple, si éclatant, qui contient cependant le plus complet des arcanes rationnels, et si on a constamment en esprit le résultat de ces réflexions, le texte du *Te* de Laotseu s'éclaircira de la plus vive lumière, et il suffira, pour le comprendre, et même pour le pratiquer (autant du moins que le permettent les trépidantes contingences de la race blanche), de quelques commentaires très résumés dont nous allons faire suivre le texte de chacune des pages du Maître.

I. – *Une grande vertu n'est pas la vertu ; mais être ainsi, voici venir la vertu. Une médiocre vertu n'est pas l'absence de vertu ; mais être ainsi, voici partir la vertu. Une grande vertu ne se manifeste pas, parce qu'elle ne veut pas se manifester ; une médiocre vertu se manifeste parce qu'elle veut se manifester. Puis l'homme manifeste une grande pitié (humanité), sans s'en rendre compte ; puis il manifeste une grande équité, et tient à s'en rendre compte ; puis il manifeste une grande générosité (solidarité et convenances), mais elle ne lui sert pas, et soulage les autres. – La Voie perdue, il garde la vertu : la vertu perdue, il garde la pitié ; la pitié perdue, il garde l'équité ; l'équité perdue, il garde les rites (générosité, solidarité, convenances). Celle-là, même petite, est véritablement le commencement du mal. Voilà ce que savent dès longtemps les hommes qui connaissent la Voie ; ils ont connu cela en premier. Aussi le Sage s'attache partout à l'Absolu, nulle part au contingent ; il reste dans le principe, et s'écarte de l'effet. Il néglige cette chose-ci et conserve celle-là.*

La Vertu, qui est la Rectitude, n'est pas en soi du domaine de l'homme ; il s'en approche indéfiniment sans pouvoir l'atteindre, tant qu'il sera homme : c'est là son

[1] Par opposition à l'infini mathématique, au delà duquel le cône se révolue en nappes inverses.

meilleur destin. Mais, s'il possède toute la Rectitude qu'un homme est capable de posséder, il participe aux mêmes mérites que ceux-là qui, n'étant plus hommes, peuvent posséder et possèdent la totalité de la Rectitude. Et de plus, cette acquisition et cette possession sont les présages indubitables de la conquête de la Rectitude, dans les plans ou cycles de révolution qui la comportent essentiellement.

De même, et à l'inverse (ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, mais en sens contraire), celui qui se contente d'une médiocre rectitude et ne fait aucun effort pour l'augmenter, n'est pas sans rectitude ; mais il n'a le mérite d'aucune rectitude, et il descend vers l'absence de la rectitude. Celui qui n'avance pas recule.

La caractéristique de la Rectitude est de ne pas se manifester et de ne pas vouloir se manifester. La seule volonté de montrer ou de vouloir répandre sa rectitude perd la Rectitude. Elle n'apparaît aux yeux des hommes que par ses qualités négatives, et par l'exclusion de tous actes qui ne comportent pas rectitude. C'est ainsi que la doctrine du non-agir conscient et volontaire s'applique à la conduite des individus. – Comme conséquence immédiate, la Rectitude qui se manifeste sciemment, par une suite d'actes réfléchis, est la rectitude médiocre, c'est-à-dire le commencement de l'absence de toute rectitude.

Hors la Rectitude, l'homme sage manifeste, par le fait même de sa sagesse, la pitié, qui est la bonté, la charité, l'altruisme désintéressé ; et il le manifeste inconsciemment, comme une émanation mécanique et nécessaire de sa vertu antécédente.

Hors cet altruisme, il manifeste une grande justice ; mais il ne peut s'y attacher qu'en se rendant compte de ce qu'il fait, la justice étant une notion réfléchie et comparative ; ici il veut donc sa manifestation. – Hors la justice, il manifeste la générosité ou solidarité ; et ici est le commencement du mal, car la manifestation est voulue, et appelle des séries de manifestations.

Ainsi, on peut ranger les différents états de l'esprit du Sage dans cette gradation descendante : la Rectitude qui ne se manifeste pas et ne veut pas se manifester ; l'Humanité, qui se manifeste, sans qu'on veuille la manifester ; la Justice, qui se manifeste parce qu'on veut la manifester ; la Solidarité, qui se manifeste, qu'on veut manifester, et qui exige, par sa définition, que les autres la manifestent réciproquement entre eux. C'est pourquoi, quoique encore louable, la Solidarité, qui est le commencement des actions humaines réciproques, est le commencement du mal.

Aussi, pour demeurer dans la Voie – qui, sur la Terre, est la Rectitude – le Sage s'attache au seul principe des actions et se détache de toutes les actions, et ne considère que la cause, en refusant de considérer l'effet.

II. – *Qui garde la rectitude gagne l'unité ou perfection. Le ciel, pour perfection, a la pureté. La terre, pour perfection, a la paix. L'âme, pour perfection, a la surnaturelle connaissance. Le vide, pour perfection, a la plénitude. Les dix mille êtres, pour perfection, ont la naissance (la vie). Les rois, pour perfection, ont les hommes droits, Or, tout ceci est justement l'unité. Si le ciel n'était pas en pureté, il frémirait de sa ruine. Si la terre n'était pas en paix, elle frémirait de son*

écroulement. Si l'âme n'était pas en surnaturelle connaissance, elle frémirait de sa disparition. Si le vide n'était pas en plénitude, il frémirait de son anéantissement. Si les dix mille êtres n'étaient pas en vie, ils frémiraient de leur fin. Si les rois et les grands n'étaient pas en droiture, ils frémiraient de leur renversement. C'est pourquoi les grands regardent l'argent (ce qui est faux) comme le remède du mal. Les princes ont les petits pour aides, et ainsi les rois agissent sans hypocrisie. Bien certainement, c'est l'argent qui fait les voleurs n'est-ce pas vrai ? Ce qui est juste n'est pas le Juste. Qui donc ne veut pas que le bonheur, semblable au diamant, lui tombe du ciel comme des cailloux ?

La Rectitude donne la perfection, qui est l'unité ; et c'est ainsi que la « Voie » rationnelle est le moyen de la « Voie » métaphysique, et que la Voie humaine s'accorde à la Voie générale. Car, l'Unité, nous l'avons vu, est le commencement et la fin de la Voie.

Mais quelle est cette Rectitude qui est le signe de la Voie rationnelle ? Cette Rectitude consiste précisément en ce que chaque chose possède, essentiellement et totalement, la qualité qui lui convient, et remplisse ainsi le but qui est posé devant elle. C'est ainsi que la Rectitude est obtenue par le ciel quand il a la pureté, pour laquelle il est fait ; par la terre, quand elle a la paix, en stabilité morale et matérielle ; par l'âme, quand elle a la surnaturelle connaissance ; par les êtres, quand ils ont la vie, etc., etc. : tout cela est de l'unité.

Or, si ces qualités de l'unité (qui sont des aspects de l'Unité par rapport à toutes ces choses) n'emplissaient point ces choses, elles seraient détruites par le fait même de leur non-concordance à la Voie, par suite donc, de leur inutilité générale. Par ainsi, et pour parler métaphysiquement, les êtres objectifs n'ont d'existence que pour pouvoir manifester en eux les attributs du subjectif. C'est-à-dire que le Ciel n'est fait que pour faire comprendre la pureté ; la terre, que pour faire comprendre la stabilité ; les êtres, que pour faire comprendre la Vie, etc., qui sont des aspects de l'Unité. Toutes ces qualités sont de nécessité essentielle, comme l'Unité elle-même ; mais les choses concrètes où elles se manifestent ne sont que d'une nécessité relative.

Cette proposition, qui est presque un axiome métaphysique, prend une acuité singulière quand on la fait descendre sur le plan politique, comme le Maître et ses adeptes n'ont eu garde d'y manquer.

Les souverains, en effet, sont faits pour rendre l'état social, sinon harmonique, au moins supportable ; mais, en leur appliquant l'impeccable raisonnement métaphysique, on voit que les souverains ne sont nécessaires qu'autant qu'il existe des êtres à organiser en société. L'état social suscite des souverains ; mais, dès lors même, il appert que les rois sont faits pour les nations, et non les nations pour les rois. Une race demeure une entité de fait : le souverain de cette race est un rouage organisateur et modérateur, qui n'est pas d'une nécessité essentielle, mais d'une nécessité secondaire et temporaire comme son œuvre même. L'œuvre accomplie, l'organe devient inutile et doit être supprimé. Car, même si le souverain remplit bien son office, il ne doit pas être conservé quand il ne sert plus à rien. C'est ainsi que le Maître dit que ce qui est juste n'est pas le Juste. Le Juste n'est pas un acte pour

organiser et contrôler la justice ; le Juste est l'état, assez parfait pour n'exiger, au contraire, aucun acte de justice, non plus que l'existence d'aucun justicier.

C'est en suivant ces préceptes que le bonheur, qui est aujourd'hui rare comme le diamant, deviendra fréquent comme les cailloux du chemin.

III. – *Le cercle, voilà le mouvement de la Voie ; que les faibles l'utilisent. Les hommes et les choses naissent. Nés, ils disparaissent.*

En ce qui concerne l'humanité, la Voie est devenue la Rectitude, et la surface gauche évolutive est devenue un plan : c'est pourquoi le mouvement apparent de la Voie, sur la terre, est un cercle. C'est sur ce cercle et à son intérieur que doit se mouvoir la faiblesse humaine. On dit qu'elle est faible, puisque le mouvement demeure plan, et n'a pas de force ascensionnelle. De ce mouvement sur plan horizontal, l'action de la Rectitude fait une ligne droite.

Cette ligne droite a son commencement à la naissance, et sa fin à la disparition des êtres vivants. Ceux-ci d'ailleurs ne meurent point, mais ils disparaissent par rapport au plan de la Rectitude humaine.

IV. – *Les vrais Sages entendent la Voie ; ils font tout de suite ce qui la concerne. Les Sages moyens entendent la Voie ; ils y pensent respectueusement. Les Sages derniers entendent la Voie ; ils y pensent amicalement. Mais ils n'y pensent pas assez, et ils en parlent trop souvent pour la suivre. Qui connaît la Voie est semblable à un parfum. Qui monte à la Voie est aisé comme qui descend. Qui manque à la Voie est pareil au néant. La grande vertu est comme un abîme. La grande pureté est comme l'ordre. La vertu parfaite est comme sans terme. La forte vertu est comme l'augmentation indéfinie. Le Sage, simple et droit, est fort comme les multitudes. C'est un grand carré qui n'a pas d'angles. C'est une grande racine qui n'a pas de fin. C'est une grande voix qui n'a pas de son. C'est une grande image qui n'a pas d'ombre. La Voie éclate par son seul nom : celui qui marche à la Voie marche à la toute-puissance.*

Les Sages qui sont touchés et remplis par la Rectitude, c'est-à-dire qui tendent de toutes leurs pensées humaines à la Voie inhumaine, sont de trois catégories, correspondant aux trois plans de l'occulte. Les Initiés s'assimilent à la Voie et à son mouvement : ils sont parfaits. Les Sages pensent continuellement et respectueusement à la Voie, comme à l'Ancêtre qui est mort (et par conséquent éternellement vivant) ; il manque à leur perfection de croire à leur mouvement propre non coordonné à celui de la Voie. Les savants pensent sympathiquement à la Voie, comme à quelque ami qui est vivant, c'est-à-dire qu'ils lui portent la même affection qu'à une contingence ; et ils n'ont rien de la perfection, puisqu'ils ignorent la nature essentielle de la Voie, ceux-là parlent trop pour longuement penser, car le silence est la seule éloquence digne de la Voie et des adeptes de la Voie. Qui connaît la Voie est semblable à un parfum, c'est-à-dire à ce qu'il y a au monde de plus réel et de plus immatériel, car tout le monde connaît le parfum, et nul ne l'a vu ni touché. Qui monte à la Voie, avec les qualités du Sage qui vient d'être comparé au parfum, agit comme s'il descendait, car sa non-volonté d'action le tient immobile entre la montée active et

la descente active, et il a toutes les facilités de celui qui obéit sciemment à la nature essentielle du Ciel. Qui manque à la Voie est pareil au néant, car, hors la Voie, nul n'a de raison d'être, et la contingence qui ne se rapporte pas au mouvement de la Voie, est comme un effet sans cause. La grande vertu est comme un abîme, c'est-à-dire insondable, même pour l'homme qui la possède. La perfection est comme sans terme, c'est-à-dire qu'elle est infinie ; la forte vertu – ou vertu humaine – est comme l'augmentation indéfinie, c'est-à-dire qu'elle se perfectionne tous les jours en s'augmentant, mais qu'elle ne sera jamais la perfection infinie, puisqu'on peut lui ajouter quelque chose.

Enfin, on voit que le Sage, dont la valeur représente celle des multitudes, perd peu à peu ses particularisations, qu'il garde sa forme, mais qu'il perd les déterminations de sa forme ; qu'il recule à l'infini ses limites, comme ferait un carré sans angles, une racine sans fin, une voix sans son, une image sans ombre, etc. Or, celui qui recule ses limites tend à perdre sa forme, à se confondre donc avec la Voie, dont il acquiert, par sa désindividualisation, la toute-puissance impersonnelle.

V. – *La Voie a produit Un. Un a produit Deux, Deux a produit Trois. Trois a produit les dix mille êtres. Tous les êtres ont le principe* Am *enveloppant le principe* Duong. *En vérité, l'esprit qui conjoint ces deux principes apporte l'équilibre. Les hommes qui ignorent cela sont isolés et sans racines. Le roi Cong*[2] *a approuvé ceci. Les hommes, dit-on, qui s'emparent de quelque chose ont néanmoins un avantage : peut-être ils conservent ce dont ils se sont emparés. Le vulgaire agit ainsi. Mais nous disons ceci : les violents n'ont pas de moyen de gagner la Mort heureuse. Que les pères enseignent cela à leurs enfants*.

Cette page est la loi de la « Création », c'est-à-dire la loi des modifications des êtres, écoulés, par la volonté du Ciel, dans le courant des formes. Nous prions le lecteur de se reporter, pour le détail, aux textes de la *Voie métaphysique*.

Mais le sublime résumé de cette page a ceci de spécial qu'il fait ressortir le principe ternaire, qui, dans les traditions de l'humanité toute entière, préside aux manifestations créatrices. Il faut donc le mettre en lumière comme le document le plus propre à déterminer la synthèse universelle en ce qui concerne la vérité cosmogonique.

Mais nous insistons aussi sur la clarté avec laquelle ce principe ternaire est, par le Maître, maintenu dans le domaine de la manifestation, et n'affecte pas le domaine purement abstrait. Les traditions et révélations occidentales appliquent ce principe ternaire à l'Essence divine elle-même et, obtenant dès lors un résultat inintelligible, elles concluent nécessairement à ce qu'elles appellent : le « Mystère de la Trinité », mystère dont on ne voit la résolution nulle part. La Tradition jaune, au contraire, si elle nous présentait un mystère, nous présenterait le mystère de l'Unité, en nous prévenant que cet axiome ne nous paraît mystérieux que parce que notre état humain parcellaire se rebute à la compréhension de l'Unité seule existante ; et c'est ainsi que

[2] Entité légendaire représentant la multitude des sages.

l'Être-non-Être, à soi-même identique, nous paraît brumeux, bien que nous le sentions profondément, nécessairement Seul. Pour éclairer cette obscurité, qui nous est personnelle, la Tradition primordiale émet le principe ternaire, en ayant soin toutefois de le séparer pieusement de l'Essence Une et Totale, et nous donne ce principe ternaire comme un éclaircissement. Ainsi, et plus justement, la Trinité n'est plus un mystère, mais bien une explication. Et, du moment qu'on ne nous contraint pas – par je ne sais quel artifice – à appliquer cette tripartition à l'Unité indivisible, elle devient en effet une lumière véritable. Habituons-nous à la considérer comme telle.

La Voie, qui est le mécanisme modificateur et transformateur, expression de la volonté du Ciel (Être-non-Être) a produit Un. Un, ou la première manifestation, c'est le principe actif de la volonté céleste, que, par abréviation, on nomme parfois le Ciel (*Thien*).

Un a produit Deux, qui est le principe passif, la mère de toutes choses, comme le dit la première page du *Tao*. On a expliqué, en effet, comment la seule affirmation du principe actif détermine le principe passif.

Deux a produit Trois. L'union de Un et de Deux consiste précisément dans le Trois, qui est la manifestation de la Volonté du Ciel dans la série des modifications.

Trois a produit les dix mille êtres ; c'est-à-dire que l'écoulement des êtres dans le courant des formes (ou, en langage occidental, la création) est le résultat tangible immédiat de l'acte conceptuel de l'union de Un et de Deux, acte qui constitue le Trois.

La condition des modifications est l'évolution, c'est-à-dire le mouvement ; mais la condition de chaque modification est d'être conforme à la Voie, c'est-à-dire avantageuse et rationnelle ; c'est pourquoi l'esprit, qui unit rationnellement l'action des deux principes, apporte l'équilibre, qui est la Rectitude initiale, et non réfléchie par une action.

Tel est le mécanisme de la création issue de l'Unité, par le moyen explicatif du ternaire.

En ce qui concerne la Rectitude et la vie humaine, il convient que les avantages que confère à l'état humain le bénéfice de l'évolution, ne soient acquis que grâce à la marche naturelle des choses, et non pas par le violent effort des individus. Et ce qui est acquis en dehors de la normalité, c'est-à-dire de l'acquiescement volontaire au mouvement de la Voie et à la Rectitude, ne sert de rien, malgré les apparences, c'est-à-dire que ce qui semble avantageux, après une semblable acquisition, à l'homme pendant sa vie, perd toute sa qualité au passage au plan supérieur et dès la disparition du plan humain. C'est pourquoi le Maître dit : « Les violents ne se préparent pas la Mort Heureuse ». Cet arcane de la Mort Heureuse sera discuté ailleurs longuement[3].

[3] Voir Appendice II de la présente édition : *Les adieux du Sage*, reproduits de la revue *La Voie*, numéro du 15 décembre 1905.

VI. – *Les hommes, précisément très doux, commandent et deviennent très forts. Qui commande pénètre dans l'entre-colonnement, là où rien ne lui appartient. Nous comprenons donc que commander est un grave avantage. Nous enseignons sans parler, nous arrivons sans commander, et c'est un grand avantage : peu d'hommes sont capables de cela.*

C'est par la douceur – c'est-à-dire par le silence et par l'inaction, c'est à-dire par la concentration de l'énergie –, que l'homme arrive à commander à la nature et aux autres hommes. Ainsi, il domine sans avoir aucun des caractères et sans faire aucun des gestes du dominateur. Or celui qui, sans violence (ainsi qu'il est dit à la page précédente), parvient à un tel résultat, est chez lui partout, dans sa maison, dans la maison des autres (où rien ne lui appartient) et là même où il n'y a pas de maison (dans l'entre-colonnement). Au plan métaphysique, cela veut dire que l'immatérielle volonté pénètre l'action et la force matérielles. Cela est, en effet, un grand avantage. Conformément à ce précepte, le Sage doit savoir enseigner sans parler et gouverner sans commander : ceci est l'influence de l'exemple de celui qui se conforme à la Voie silencieuse et toute-puissante.

VII. – *Le renom de science permet d'approcher du bien ; la connaissance de la science permet d'augmenter le bien. Gagner et perdre admettent également le malheur. Il faut donc, assurément, quitter ce qu'on aime le plus. Qui possède beaucoup perdra beaucoup. Et cependant on dit n'avoir jamais assez. On a assez travaillé, et pourtant on dit n'avoir pas assez travaillé. Ainsi on va loin et longtemps.*

VIII. – *La grande citadelle humaine manque d'un rempart ; et on ne peut en fermer la brèche. Le Sage a un grand avantage : il n'a pas besoin d'implorer. Droit, il y a moyen d'accomplir ; de travers, il faut s'abstenir. L'agitation triomphe du froid ; l'immobilité triomphe de la chaleur. La pureté et la paix font les hommes droits.*

Le texte de ces deux chapitres n'est pas parvenu intact ; il concerne le renoncement aux qualités de l'espèce, qualités qui d'ailleurs sont insuffisantes et présentent toujours une brèche. Mais il vaut mieux s'abstenir de tout commentaire sur des pages qu'on sait n'être pas expresses, que des philosophes chinois considèrent même comme entièrement remaniées, dont certains termes demeurent presque intraduisibles dans l'esprit taoïste, et qui ont donné lieu à des interprétations multiples, et à des controverses sans fin.

IX. – *Quand les hommes ont la Voie, les traces des hommes violents sont peu nombreuses*[4]. *Quand les hommes n'ont pas la Voie, les retenir engendre leur colère. Le crime n'est pas grand d'avoir des aspirations ; le travers n'est pas grand de ne pas connaître assez ; l'étrangeté n'est pas grande de désirer acquérir. Qui connaît avoir assez a assez.*

---

[4] Les hommes violents sont couramment comparés à des chevaux, dont le caractère est dans le texte.

C'est ici la conséquence politique de la Rectitude : quand les hommes s'y conforment, l'empire est en paix (car les hommes violents s'appliquent aussi aux armées et aux choses militaires) ; quand les hommes ne s'y conforment pas, la douceur n'a plus de rôle à jouer ; la violence s'exerce par les violents, et même entre eux.

Très subtil est le précepte qui suit : l'aspiration à sentir, à connaître, à posséder, n'est pas une grande faute, ou mieux, une grande médiocrité, car il est bien entendu que ces aspirations sont naturelles aux hommes que nous sommes. Mais ce qui serait démérite, ce serait de céder à ces aspirations vers des buts médiocres, et de nous conduire comme si nous y avions cédé. C'est pourquoi le Maître dit que, malgré ces désirs innés, nous devons nous déclarer satisfaits, et que, à force de nous vouloir satisfaits, nous serons satisfaits réellement.

X. – *Sans sortir de sa maison, le Sage connaît tous les hommes ; il sait qu'ils ne sont pas heureux. Il connaît la Voie du Ciel ; quoique éloigné, il connaît les plus petites choses. Ainsi, le Sage ne marche pas, mais aboutit ; ne voit pas les choses, mais sait leur nom ; ne travaille pas, mais produit.*

Le Sage ne sort point de sa maison, c'est-à-dire qu'il ne se distrait pas de ses idées, et qu'il ne se répand pas en sentiments hors de son cœur. Mais il connaît tous les hommes, et, sachant qu'ils agissent différemment, connaît qu'ils sont malheureux. Comme il sait la Voie, il a beau être éloigné des préoccupations ordinaries de l'humanité, il les connaît par le menu, sans toutefois y participer. Il peut donc profiter de sa science des choses, sans avoir à souffrir de l'influence que ces choses auraient sur lui, s'il s'occupait d'elles directement, et autrement que dans leur cause. Ainsi donc, il atteint le but, parce qu'il sait les causes, et sans avoir besoin de se servir des moyens médiats et usuels. Sa raison aboutit à la lumière, sans que son cœur ait battu, et parce qu'il n'a pas battu. Son esprit atteint à la connaissance abstraite, sans qu'il ait vu le concret, et parce qu'il ne l'a pas vu. Son intelligence produit les résultats de la cause première, sans qu'il ait scruté les causes secondes, et parce qu'il ne les a pas scrutées.

XI. – *Qui étudie un jour augmente ; qui suit la Voie un jour progresse. Il progresse et progresse encore, et ainsi jusqu'à ce qu'il n'agisse plus. Mais, alors même qu'il n'agit plus, il n'est pas sans agir. Et alors il soigne les hommes et les préserve des calamités ; car parfois les calamités sont proches, et les hommes ne sont guère capables de s'en préserver.*

Cette page, sous cette allure naïve, cache la promesse de la personnalité immortelle, basée sur la vérité métaphysique de la Voie universelle et de la volonté du Ciel. Étudier mène à la Voie ; suivre la Voie mène au progrès, puisque la Voie est une hélice ascendante ; et ce progrès est indéfini et dure indéfiniment, comme dure la progression de l'hélice elle-même.

Au point de vue général, cette vérité se dit : le Sage qui suit la Voie arrive à ne plus agir ; mais ne plus agir n'est pas être sans agir ; car la non-action volontaire est une action ; seulement c'est une action concentrée, résorbée, et puissante de toutes les

forces qu'elle n'a point projetées hors de la personnalité, et usées dans la manifestation.

Au point de vue de la personnalité, tant surhumaine qu'humaine, cette vérité se dit : le Sage qui suit la Voie et que la Voie anime progresse jusqu'à sa mort ; mais pour celui-là, la mort n'est pas une cessation d'agir ; après la mort la personnalité continue à agir suivant la Voie, au-dessus du plan circulaire humain et parallèlement. Et même les actes de cette personnalité surhumaine ne sont pas indifférents ou inutiles à l'humanité, que jadis cette personnalité traversa ; les volontés d'agir ou de non-agir qui animent la personnalité surhumaine ont un effet réflexe sur les hommes, qu'elles préservent bénéfiquement, de tels ennuis ou de telles traverses, dont la vertu de la personnalité seulement humaine ne saurait les préserver. Ainsi tous les efforts sont bons pour tous ; et nous trouvons ici la doctrine alexandrine et gnostique de l'ascèse des sous-multiples par les volontés, les travaux et même les souffrances des êtres qui leur sont supérieurs. Nous pouvons appliquer ce texte à l'état humain, dans lequel nos volontés et nos actes peuvent être bénéfiques pour les êtres qui sont nos sous-multiples personnels. C'est là le lien entre la vie et la mort, et par dessus la vie et la mort, que signalent excellemment les doctrines théosophiques.

XII. – *Le Sage n'a pas d'affections particulières ; les cent familles sont ses affections. Qui est bon, dit-il, je suis bon avec lui ; qui n'est pas bon, je suis bon quand même. Voilà la vraie bonté. Qui est sincère, je suis sincère avec lui ; qui n'est pas sincère, je suis sincère quand même. Voilà la vraie sincérité. Le Sage vit parmi les hommes et pèse les générations dans la balance de son cœur. Les cent familles l'ont dans les yeux et les oreilles ; il est le père et le modèle universels.*

Ici est la règle de l'altruisme général : le Sage ne connaît ni l'amour ni la haine, qui sont des sentiments spéciaux pour tels ou tels individus ; mais il connaît l'affection désintéressée et générale pour toute l'espèce humaine. Cette affection est une volonté raisonnée, et n'est pas un sentiment passionnel. Aussi le Sage se conduit de la même façon avec tous les hommes, quels qu'ils soient ; il est bon et honnête envers tous les hommes, mauvais même et malhonnêtes ; car il est ainsi parce que la Voie lui commande d'être ainsi, pour lui-même et indépendamment des autres ; il doit donc aimer, secourir et édifier tous les autres, indépendamment de la vertu ou des vices des autres : c'est en cela que l'altruisme du Sage se distingue de la charité de l'ignorant, ou de la mutualité de l'égoïste. Ainsi, tous les hommes se tournent vers lui, et le regardent et l'écoutent comme s'il était leur père.

XIII. – *Pour un enfant qui naît, huit morts. On pronostique dix naissances, il n'y en a que trois ; les hommes donnent naissance à des enfants ; au moindre contact, les voici morts. Ainsi il naît dix, il reste trois. Pourquoi ce mal ? Parce qu'aujourd'hui les hommes veulent trop posséder, et vivre, et produire. Qui écoute assidûment la Voie peut créer et vivre ; en marchant sur sa route, il n'a pas besoin de se détourner du tigre. Qui va en guerre et n'a pas assez de défenses, en un clin d'œil ne sait où se cacher, meurt et ne peut être sauvé. Contre le Sage, le tigre ne peut user*

ses ongles, le soldat ne peut briser la pointe de son épée. Pourquoi ? En suivant la Voie, le Sage qui est sur la terre ne peut pas mourir.

Bien entendu, il ne s'agit ici ni de la vie ni de la mort humaines, matérielles et animales ; il s'agit de l'homme qui suit la Voie et qui vit utilement, et de l'homme qui ne suit pas la Voie et qui n'a pas plus de mouvement qu'un cadavre, ou dont les mouvements sont inutiles (c'est-à-dire qui ne profite pas, par absence de rectitude, des avantages de la stase humaine). Pour faire sentir combien peu s'intéressent au but final, le Maître dit que, sur dix qui sont prêts à vivre, trois seulement vivent par et avec la Voie.

Pourquoi ? Parce que, en recevant la vie pour suivre la Voie, ils se sont trompés ; ils ont oublié le but pour lequel ils avaient eu la vie, et s'attachent à la vie seule, avec les avantages (possession, production, mouvement) relatifs inhérents à ce don de la vie. Or ils perdent ces avantages en même temps que la vie, et ils ont donc vécu sans bénéfice. Ils arrivent ainsi au moment du passage à une autre modification, à la mort, sans être suffisamment armés contre elle ; ils la craignent, cherchent à la fuir, n'y réussissent pas, et la subissent sans profit. Le Sage, au contraire, qui ne tient pas à la vie, parce qu'il n'est attaché qu'aux avantages qui sont au-dessus de la vie, ne craint pas la mort (ici viennent les comparaisons des ongles du tigre et de l'épée du soldat). La mort ne peut rien contre lui, car il continue à vivre réellement, après la mort humaine, avec les objets de ses désirs. C'est pourquoi le Sage se modifie, mais ne peut pas mourir.

On verra, à la fin du traité, un chapitre consacré au peuple, où il est dit, au contraire, qu'il faut lui faire aimer la vie ; c'est là un moyen de direction politique du peuple entre les mains des Sages, qui, par leur détachement de la vie, se sont mis au-dessus de la vie.

XIV. – ICI LA VOIE PRODUIT ; LA VERTU UNIT ; LES ÊTRES SE FORMENT ; ILS DEVIENNENT DES MODES. *Aussi, les dix mille êtres vénèrent la Voie et respectent la Vertu, car la Voie est vénérable et la Vertu respectable. Personne ne les fit ; elles existent par elles. La Voie produit, unit, accroît, accorde, forme, normalise, nourrit, protège. Elle produit les êtres et ne se les approprie pas ; elle agit et ne s'intéresse pas ; elle est grande et ne gagne rien de neuf. Telle est sa profonde Rectitude.*

C'est ici la grande formule du Taoïsme. Elle est directement l'explication du tétragramme de Wenwang : *uyan, heng, li, tsheng*, que nous avons commenté dans la *Voie Métaphysique*, et qui est la clef qui ouvre tout le *Yiking*. Une fois de plus, on voit par là comment le Taoïsme est directement issu de la tradition primordiale, pure de tout mélange et de toute addition. La Voie produit : c'est le principe d'activité posé ; c'est le Non-Être se voulant l'Être ; c'est le Un, détermination positive du Zéro. La Vertu unit : c'est le principe de passivité, perfection égale et de détermination contraire à la perfection active ; c'est l'Être se faisant créateur ; c'est le Deux, action féminine de l'Unité. – Les êtres se forment : c'est l'origine du courant des formes ; c'est le créateur agissant sa première volonté ; c'est le Trois, union de l'Un et du Deux. Ils deviennent des modes : c'est l'Être devenant les êtres dans le

courant des formes, et y recevant des limites ; c'est la première manifestation de la volonté créatrice ; c'est le Quatre, produit de l'union que représente le Trois.

Or le Un, qui est le principe actif masculin, est issu de la Voie. Le Deux, qui est le principe passif féminin, est issu de la Rectitude ; le Trois et le Quatre représentent l'union et les résultats humains de l'union de la Voie et de la Rectitude sur le plan humain. C'est l'homme, issu de l'union du Ciel et de la Terre, que proclame le *Yiking*, et que proclame avec lui, par son titre, à l'heure actuelle encore, la plus ancienne et la plus puissante des sociétés secrètes de l'univers. Il faut, sans penser pouvoir jamais écrire tout ce qui peut être dit là-dessus, méditer profondément la Grande Formule. Elle éclaire tout le Taoïsme métaphysique et toute la philosophie jaune, à tous les âges.

On peut remarquer la différence qu'il convient de garder dans les sentiments envers la Voie et la Vertu : on vénère l'une, qui est divine ; on respecte l'autre, qui est l'application – et comme la traduction – humaine de la première. Seules ces deux choses sont nées d'elles-mêmes, et non pas d'une union ; mais, comme tout est issu de la Voie, il faut tout rapporter à la Voie. Ainsi, la Voie produit (le principe), unit (la Rectitude), accroît (l'origine), accorde (le courant des formes), forme (les dix mille êtres), normalise (les modifications), nourrit et protège (les passages modificateurs).

La Voie produit, mais hors cette production, les êtres sont indépendants. La Voie agit, mais, hors cet acte, les actifs sont responsables. La Voie est grande, mais, hors cette grandeur, les hommes sont libres. Et c'est ainsi que se manifeste la propre vertu de la Voie. Car, du moment qu'elle s'applique à l'homme, la Voie, elle aussi, a sa Rectitude, et, en vertu de son originelle perfection, s'y conforme.

XV. – *Le principe initial des hommes, voilà le modèle de tous les hommes. Qui connaît le principe veut aussi connaître les conséquences : qui connaît les enfants est respectueux de la mère. Ainsi, les générations ne cessent point. Fermer sa porte, c'est être stable jusqu'à la mort ; ouvrir à l'assiduité, s'égaler aux circonstances, c'est n'avoir pas besoin d'aide pour la mort. Qui comprend le plus subtil est clair. Qui observe la bonté est le plus fort. Qui aspire à l'éclatante Voie se tourne à sa clarté. Ne jamais quitter cette clarté, c'est la recherche continuelle de la Voie.*

Le principe initial, c'est la Voie ; mais le principe initial humain est la Rectitude ; celle-là est le modèle auquel tous les hommes doivent se conformer. Celui qui connaît ce principe veut connaître ses conséquences ; et il s'attache à ce qu'elles soient convenables et méritoires, c'est-à-dire normales ; celui qui connaît de telles conséquences est respectueux du principe qui les a engendrées (ici, les enfants sont les conséquences, et la mère est le principe). Telle est la condition de l'immortalité pour les hommes.

Pour un homme en particulier, fermer sa porte, c'est prolonger sa vie, et au contraire l'ouvrir, c'est se pousser soi-même à la mort : c'est un symbole par quoi il faut entendre que la volonté de la non-action (et l'isolement parmi les multitudes) est la condition de l'immortalité ; tandis que la dispersion dans les sentiments de la foule, symbolisée par la porte ouverte, dissémine les forces de la vie et conduit à la mort inutile. Or, celui qui vit obscur et réfléchi, derrière sa porte fermée, connaît le plus

subtil, et pourtant sa conduite est claire et simple ; il observe la bonté, et pourtant, c'est le plus fort des hommes. Il doit cela à la Voie, vers qui il se tourne sans cesse ; il se revêt de l'éclat de la Voie, et, ne quittant jamais des yeux cette clarté, il la suit et la recherche continuellement, et communie un jour à sa qualité universelle.

XVI. – *Former un homme qui sait la Voie, c'est suivre la Voie, et la Voie le chérit comme un fils ; le peuple le vénère et l'écoute. Mais vouloir acquérir sans travail, laisser la terre inculte et le corps passionné, ignorer les caractères, rechercher de continuels avantages, boire, manger, chanter, désirer l'augmentation de ses biens, accomplir le mal et le vol, ce n'est pas là la Voie.*

C'est suivre la Voie que considérer le courant des formes dans la stase humaine. Le composé qui forme l'humanité est soumis à la Voie comme tous les autres qui sont venus avant, ou qui viendront après. Ainsi la volonté du Ciel est d'abord satisfaite, parce que la forme humaine se manifeste dans le courant d'après la Voie ; elle est satisfaite en second lieu si les êtres limités par cette forme obéissent à la Rectitude, qui est leur Voie temporaire dans l'intérieur de cette forme, et à ce moment du courant où ils se meuvent.

Le Maître ne dit pas ici ce qu'est cette Rectitude ; mais il indique assez clairement ce qui est le contraire de cette Rectitude, pour que l'on retrouve ici à la fois la doctrine métaphysique du non-agir et la doctrine sociale du non-régir.

XVII. – *Qui sait agir fortement n'a pas besoin de secours ; qui sait conserver ne peut perdre ; ses enfants et les enfants de sa race ne finiront jamais. De qui dirige bien son esprit, la vertu est droiture ; de qui dirige bien sa famille, la vertu est abondance ; de qui dirige bien son village, la vertu est durée ; de qui dirige bien sa province, la vertu est éclat ; de qui dirige bien tous les hommes, la vertu est universelle. Ainsi, me considérant, je connais autrui ; considérant ma famille, je connais les familles ; considérant mon village, je connais les villages ; considérant ma province, je connais les provinces ; considérant les hommes de ma race, je connais tous les hommes. Comment connaissons-nous cela ? Par l'expérience même.*

Cette page est la première qui donne ouvertement des conseils sociaux, sous une forme abstraite et philosophique ; nous en trouverons ainsi plusieurs éparses dans le traité, et rédigées avec moins de retenue. Car Laotseu ne fut jamais un maître craintif, et il va toujours jusqu'au bout de ses pensées.

Ici, il déclare que l'observance continuelle de la Rectitude donne l'immortalité. Mais cette rectitude humaine n'est pas d'un unique aspect comme la Voie céleste : suivant celui à qui elle s'applique, et suivant ses fonctions ou son statut social, elle change de qualité tout en demeurant la Rectitude, c'est-à-dire la voie particulière que chaque humain doit suivre. C'est ainsi que la rectitude individuelle est et amène la droiture ; que la rectitude familiale est et amène la prospérité ; que la rectitude du groupement est et amène la stabilité ; que la rectitude de la race est et amène la splendeur ; que la rectitude sociale est et amène l'unité harmonieuse et universelle. – Quelle est la méthode de cette généralisation ? C'est de conclure du particulier, non pas au général, mais à tous les autres particuliers, et d'un collectif à tous les autres

collectifs. Cette méthode, qui a pour elle l'expérience, n'est vraie que si les individus et les collectivités ont des marches parallèles et des mobiles analogues, c'est-à-dire s'ils se conforment chacun à la Rectitude qui leur est propre.

XVIII. – *Quand on conserve la vertu comme les enfants qui viennent de naître, les bêtes venimeuses ne peuvent piquer, les quadrupèdes féroces attaquer : on n'hérite pas de mauvaises choses. Les os sont grêles, les nerfs sont mous, mais on a l'harmonieuse beauté. Ainsi on est à la fois puissant et bon ; l'intelligence est agile ; par la suite, on est parfait, sans crainte, et pacifique. Connaître la paix, c'est la constance ; connaître la constance, c'est la clarté. Quand l'esprit commande à l'âme, voilà la force. Mais les choses fortes peuvent mourir. Ainsi cela n'est pas le* Tao *; aujourd'hui cela est hors du* Tao.

Cette page précise les avantages humains que confère une normale Rectitude. Lorsque le Sage a la rectitude comme l'aurait l'enfant qui vient de naître, c'est-à-dire simplement, naturellement et sans efforts, il est au-dessus de tous les dangers et de toutes les douleurs ; c'est-à-dire qu'il peut en être atteint matériellement, mais n'en est plus affecté intellectuellement. Ainsi, la douceur et la faiblesse donnent des os grêles et des nerfs mous, ce qui, dans la lutte, ne vaut pas la charpente massive et les muscles puissants. Mais à qui ne veut pas agir, la force est inutile, et, tandis que les os forts et les gros muscles sont laids, celui qui ne lutte pas possède l'harmonieuse beauté.

Dans cette harmonieuse beauté, l'intelligence est agile ; mais, puisqu'il a renoncé volontairement aux moyens physiques de la lutte, le Sage est pacifique ; la paix lui apporte la constance, et la constance lui apporte la clarté. Ainsi, partout et toujours son esprit commande à son âme, et sa logique à sa sensibilité. Par là il devient immortel, puisqu'il n'est attaché à rien de périssable. Au contraire, les choses dont on peut dire qu'elles sont fortes, peuvent diminuer de force, s'affaiblir, disparaître. Et ceux qui, par quelqu'une de leurs affections, disparaissent, n'appartiennent pas encore à la Voie.

XIX. – *Qui sait ne parle pas. Qui parle ne sait pas. Le Sage clôt sa bouche ; il ferme ses yeux ; il se couche pour penser activement ; il ouvre son cœur ; il assemble ses lumières intérieures, tout en se mêlant au vulgaire extérieur. Le voilà donc bien profond. Il ne se soucie ni d'amis ni d'ennemis ; il dédaigne à la fois les avantages et les pertes, les honneurs et les disgrâces. Son exemple fait du bien à tous les hommes.*

Ceci est la loi de l'isolement intellectuel. Le Sage doit se taire. Le Sage clôt sa bouche, non seulement pour préserver sa science du contact salissant de l'ignorance, mais pour ne pas perdre son propre souffle et sa force vitale. Le Sage clôt ses yeux, non seulement pour ne pas disperser inconsidérément ses lumières, mais pour ne pas perdre sa puissance nerveuse et volontaire en l'accrochant aux objets de sa vision. Il se couche, non pas seulement pour éviter les distractions de la foule extérieure, mais pour ne pas perdre, en d'inutiles mouvements, les forces naturelles que sa science a concentrées en lui-même. Souffle, puissance personnelle, forces extérieures, il applique tout à l'activité de sa pensée. Ainsi, il réunit en un faisceau, dont l'éclat est

tourné en dedans, toutes ses lumières intérieures ; de la sorte, illuminé au dedans, obscur au dehors, il se mêle à tout le vulgaire extérieur, et s'y confond sans étonner et sans choquer quiconque. Là est la condition de sa sécurité individuelle. Dans ces conditions, il passe, sans amis et sans ennemis, également diversifiants, parmi la foule indifférente ; il n'a cure des honneurs et de la gloire ; il est au-dessus des disgrâces, et de l'obscurité, et du mépris. Rien ne le flatte ; rien ne l'atteint. Voilà le vrai modèle de la Rectitude sociale.

XX. – *La loyauté gouverne l'empire ; l'artifice commande aux armées. L'absence du mal est propice à tous les hommes. Comment savons-nous qu'il en est ainsi ? Par ceci : les hommes défendent-ils le mal ? les villages sont appauvris et prennent les armes. L'empire est-il troublé par les chefs ? les gens se révoltent et toutes choses dépérissent. Un chef intelligent réunit-il les hommes ? il y a beaucoup de voleurs. Les hommes font-ils des lois ? Il y a beaucoup de crimes. C'est pourquoi le Sage dit : je n'agis pas, et ainsi les gens des villages s'amendent. Je veux le repos, et les gens des villages se rectifient. Je ne fais pas de violences, et les gens des villages s'enrichissent. Je n'ai pas d'ambition, et les gens des villages se simplifient.*

Le chapitre XX du second volume est à la Rectitude comme le chapitre II du premier volume est à la Voie. C'est le dogme des relativités se créant l'une l'autre et n'ayant point d'existence essentielle, que Laotseu fait passer du plan métaphysique au plan social. Mais ce qui est système généralisateur dans le premier – car la négation de la relativité est une ascèse évidente dans le monde métaphysique – tend à devenir système nihiliste dans le second, où les relativités semblent seules revêtues d'une réalité objective. C'est pourquoi le Maître a enveloppé sa pensée de « ténèbres extérieures », assez faciles d'ailleurs à dissiper.

La loyauté (droiture, simplicité) gouverne l'empire, c'est-à-dire maintient la paix ; l'artifice (mensonge, violence) commande aux armées, c'est-à-dire pousse à la guerre et au désordre. C'est là un apophtegme dont l'humanité toute entière est convaincue, encore que ceux qui la dirigent n'y conforment pas toujours leur conduite et leurs aspirations. Mais de quoi est faite la loyauté ? et de quoi l'artifice ? de quoi est faite la simplicité ? de quoi la complication ? Les enseignements oraux du Taoïsme permettent de déclarer que, ici, le maître entend par simplicité la loi naturelle, et, par complication, les lois qui ne sont pas naturelles. Et c'est de cette lumière toute crue, et sans la moindre atténuation, qu'il veut éclairer les phrases qui suivent : beaucoup de défenses amènent beaucoup de misères, c'est-à-dire lorsque des prohibitions humaines viennent aggraver les prohibitions de la loi naturelle, il n'y a plus de prospérité possible. Beaucoup de chefs amènent beaucoup de troubles, c'est-à-dire : lorsque des maîtres s'imposent par la force et aggravent de leur autorité les prescriptions de la loi naturelle, il n'y a plus d'ordre possible. Lorsque les hommes intelligents se réunissent, il y a des voleurs, c'est-à-dire : lorsque l'habileté des hommes se substitue à la simplicité de la loi naturelle, il n'y a plus rien de possible, sinon le régime de la fourberie. Lorsque les hommes font des lois, il y a beaucoup de crimes ; c'est-à-dire : lorsque les lois conventionnelles créent, hors de la nature, le bien et le mal, civique ou social, il n'y a plus rien de possible, que le crime

et la transgression perpétuelle. C'est ici la pure doctrine libertaire, telle que la tradition gnostique jadis la conserva, telle que Rousseau la rêva, telle que Proudhon la réintégra. Elle est d'une logique indiscutable ; et si on s'y oppose, en Occident, avec une violence si passionnée, ce n'est pas tant à cause des principes qu'elle professe, qu'à cause des conséquences que certains prétendent en extraire.

Cette discussion est certainement hors et, sans doute, au-dessous de nos préoccupations, ici même. Mais remarquons que cet exposé éclatant et dirimant est suivi de l'exprès conseil donné au Sage, par lequel il est dit quel usage il faut faire de la doctrine. Le Sage n'agit pas, et ainsi les hommes, tout entiers à la seule action de la Rectitude, s'amendent. Le Sage se repose sans commander, et ainsi les hommes se contrôlent eux-mêmes, et se rectifient par la voie naturelle. Le Sage ne commet aucune violence, et ainsi les hommes s'enrichissent et s'améliorent. Le Sage n'a pas d'ambitions, et ne légifère pas : ainsi les hommes, délivrés de toutes entraves et difficultés, se simplifient, font des actions rares, simples, toujours les mêmes, et conformes à leur intérêt et à leur conscience naturelle (car ce n'est que par les lois conventionnelles et sans généralité que l'intérêt peut devenir ou paraître contraire à la conscience de la Rectitude).

XXI. – *Si le Sage enseigne avec circonspection, les gens du peuple deviennent sincères ; si le Sage enseigne avec clairvoyance, les gens du peuple se découvrent. Le bien subsiste, le bien accompli en appelle un autre ; la mémoire en demeure jusqu'au bout. Ce qui n'est pas droit est trompeur. Les hommes droits qui viennent à la Voie sont enseignés ; ceux qui savent profiter sont doux ; ceux qui s'éloignent s'égarent longtemps. Ainsi l'homme parfait peut enseigner tout de suite, mais n'enseigne que vers le soir ; il enseigne perpétuellement, et non pas dans un temps déterminé ; il est droit, et ne veut pas redresser. Il est éclatant, et ne veut pas éblouir.*

Cette page, étant une de celles qui subirent des interpolations nombreuses, est sujette, en Chine même, à des interprétations diverses. Comme elle ne renferme d'ailleurs aucun précepte de dogme concernant soit la Voie, soit la Rectitude, nous obéirons à notre réserve habituelle en nous abstenant de tout commentaire.

XXII. – *Le gouvernement des hommes, l'action du Ciel ne sont pas semblables à la tranquillité de la tombe. Et pourtant, quelle tranquillité ! Aussi, dès longtemps, les hommes la vénèrent. Vénérer longtemps, c'est accumuler la vertu ; accumuler la vertu, c'est s'accorder en paix. S'accorder en paix, c'est reculer les limites ; reculer les limites, c'est le moyen de gouverner. Quand l'empire est aimé comme une mère, il dure et s'étend. Car ce sont là des raisons profondes et de beaux titres ; c'est ainsi vivre longtemps et observer constamment le* Tao.

Le gouvernement des hommes doit prendre pour modèle l'action du Ciel : l'action du Ciel, qui est la tranquillité par excellence, n'est en rien la tranquillité de la tombe : la tombe est l'inertie matérielle de la chose morte, le Ciel est l'inaction volontaire de l'Être ; Laotseu saisit toute occasion pour différencier la non-action de l'inertie, et la tranquillité de l'immobilité. Le gouvernement idéal des hommes serait donc la tranquillité, mais la tranquillité attentive ; et, de même que l'action du Ciel est

intérieure et invisible, l'action du souverain doit être l'inertie à l'extérieur (l'impossibilité de dépasser les frontières) et l'action à l'intérieur (le souci du bonheur du peuple, et de la solidarité entre tous les hommes). C'est pour cet acquiescement à la Rectitude et pour cette ressemblance avec la Voie que les hommes vénèrent le Souverain. C'est vraiment là le moyen de gouverner, et il n'y en a point d'autres. Pour s'identifier à la Voie, l'empire s'identifie à l'immensité et à la durée même de la Voie.

Au point de vue individuel, et en dehors du plan social, accumuler la Vertu, c'est s'accorder ; s'accorder, c'est se ressembler, s'identifier. Les individus qui s'identifient reculent les limites de l'individualité, et commencent ainsi leur évolution.

XXIII. – *Gouverner un grand empire ressemble à la cuisson d'un petit poisson. Le souverain doit se servir du* Tao *pour guider tous les hommes. Il y a beaucoup de mauvais et peu de bons ; n'est-il pas vrai qu'il y a beaucoup de mauvais et peu de bons ? Les mauvais n'aiment pas les autres hommes : n'est-ce aussi pas vrai, cela ? Partout les hommes ne s'aiment pas entre eux : les mauvais n'aiment pas les bons, mais le Ciel les réconcilie et les pacifie dans la vertu.*

Toute cette page est d'un singulier symbolisme. Le poisson doit être cuit à petit feu, de même que l'empire doit être gouverné avec prudence ; le poisson est imperceptible et immobile au milieu de l'eau qui bout et qui le projette à droite et à gauche ; de même, le souverain est seul au milieu d'un peuple immense, dont les mouvements l'affectent et dont l'opinion l'influence. D'ailleurs, est-il meilleur de cuire le poisson dans une eau brusquement bouillante, ou peu à peu dans une eau tiède ? Vaut-il mieux gouverner l'empire avec les forts et les audacieux, ou avec les doux et les faibles ? l'eau froide et l'eau bouillante s'excluent ; et de même les forts dédaignent les faibles, et les mauvais haïssent les bons. Cela est un fait certain que les hommes ne s'aiment pas entre eux : les doux n'aiment pas les forts, qu'ils appellent violents et mauvais ; les forts n'aiment pas les doux, qu'ils appellent inertes et faibles. Et cependant, ils ne s'appellent bons, mauvais, faibles et violents que parce qu'ils sont des hommes ; en réalité, ils ne sont rien de tout cela. C'est pourquoi lorsque le Ciel les réunit, au moyen de cette vertu (qui est la Voie) et qui leur fait perdre leur caractère humain, ils se pacifient et se réconcilient.

XXIV. – *Un grand pays est comme l'eau profonde ; il sympathise avec tous les hommes. Voilà que cette habitude donne la paix, la prospérité, la force ; la paix amène la douceur. C'est pourquoi un grand pays est doux avec les petits pays, il garde leur sûreté ; les petits pays sont respectueux des grands pays, ils lui gardent leur fidélité ; c'est pourquoi les petits s'attachent au grand, le grand retient les petits. Un grand pays réunit beaucoup d'hommes ; un petit pays en réunit à peine huit. Les deux ont le moyen de faire ce qu'ils veulent. Ainsi la grandeur s'identifie à la douceur.*

L'eau profonde entoure la terre, se glisse dans les moindres interstices, et la féconde et l'embellit ; ainsi un grand pays doit entourer les hommes de sa sympathie

bienfaisante. Les hommes reçoivent de lui la paix ; de la paix, la prospérité ; de la prospérité, la force. Mais, quoique forts, cette méthode indique qu'on n'utilise pas la force ; et ainsi ce genre de force amène la douceur. Ainsi se traduit, en langage social, ce dogme métaphysique que le principe actif cause nécessairement la présence du principe passif, et que, mis en présence l'un de l'autre, ils s'unissent. Conformément à cette union, le grand pays s'unit aux petits pays en assurant leur sécurité, et les petits pays s'unissent au grand en l'assurant de leur fidélité. La protection du fort et la fidélité du faible sont d'égale vertu, et s'équilibrent. Il y a un avantage réciproque ; tous deux sont heureux, car tous deux font précisément ce qu'ils peuvent, et ce qui correspond à leur nombre[5]. Ils sont donc chacun dans leur Rectitude, et cette Rectitude se manifeste précisément par la douceur, qui est une sorte de non-agir social.

XXV. – *La Voie est la condition de tous les hommes : par elle on aime les bons, on se gare des méchants. Les bonnes paroles et la douceur peuvent attirer les hommes. Quant aux méchants, dont il y a parfois, on a établi pour eux un roi et trois ministres. Unis ensemble, ils vont plus vite et fort que quatre chevaux attelés ; mais ils ne peuvent pas, comme celui qui est tranquille, monter à la Voie. Dès longtemps, le Sage vénérait la Voie ; il la trouvait sans la chercher et, par elle, guérissait les malheureux. Ainsi, tous les hommes alors aimaient la Voie.*

Pour les hommes bons, la Voie, qui est la condition de tous, suffit par sa douceur. Pour les méchants, qui n'obéissent qu'à la force, il a fallu établir un roi et trois ministres (quaternaire positif des relativités créées). Mais, si unis, si forts, si parfaits qu'ils soient, ces quatre agents de la puissance ne peuvent faire ce que fait la Voie, seul agent de douceur. Le Sage, qui connaissait la Voie, et qui la trouvait sans la chercher, ramenait autrefois les méchants à la Voie par la Voie. Et ainsi tous les hommes aimaient la seule Voie. Mais cela n'est plus possible depuis qu'il y a « un roi et trois ministres ». C'est dire que les institutions sociales, même quand leur autorité ne s'exerce que dans le sens de la Rectitude, sont exclusives de la véritable Voie, et que la Voie ne réapparaît universelle à l'homme qu'après la disparition des institutions sociales et des gouvernements.

XXVI. – *Agir comme si l'on n'agissait pas ; travailler comme si l'on ne travaillait pas ; éprouver comme si l'on n'éprouvait pas ; estimer grandes les petites choses, et nombreuses les rares ; prendre le méchant pour le vertueux ; penser les choses difficiles aisées ; penser les grandes choses petites : c'est ainsi que les hommes faisaient erreur. Ils pensaient que tout était facile ; ils pensaient que les plus grandes choses étaient petites. C'est pourquoi le Sage n'agit pas, et est grand ; c'est pourquoi souvent il devient encore plus grand ; il parle doucement, mais ce qu'il dit*

[5] Le petit pays a le moins d'hommes possible : il n'en a que huit ; huit est le chiffre des trigrammes primitifs ; il n'y a jamais pu y avoir moins de huit caractères de transcriptions graphiques. Huit est donc le symbole du minimum numéral.

est la vérité. Certainement, les choses difficiles lui sont faciles. Le Sage croit qu'il y a encore des difficultés ; aussi, plus tard, il n'y a plus de difficultés.

Cette page renferme une singularité curieuse de l'idéogrammatisme jaune, et qui vaut qu'on s'y arrête. On sait que la ponctuation, en tant que signes, se compose uniquement d'un petit cercle posé, à la façon d'un « indice » algébrique, à la droite du caractère qui détermine un sens complet ; on sait, d'autre part, que les caractères, s'écrivant de droite à gauche et de haut en bas, constituent des séries de colonnes verticales ; quand une phrase, ou, pour mieux dire, quand un raisonnement commence par une idée majeure, le caractère qui représente cette idée majeure se met en tête d'une des colonnes, et cette colonne, sur le papier, commence plus haut que les autres colonnes de la même page, afin d'indiquer tangiblement la suprématie de l'idée que l'auteur veut dégager du reste du raisonnement. En changeant une ponctuation, et en faisant successivement monter et descendre – au moment de la traduction phonétique – la colonne de caractères qui exprime que « les hommes faisaient erreur », on obtient le sens individuel ou humain, puis le sens général ou métaphysique de cette page, suivant que, par ce double étagement, le membre de phrase déterminatif « les hommes faisaient erreur », qui se trouve au milieu de la page XXVI, s'applique à la première ou à la dernière partie de la page. La signification qui est donnée par la traduction telle qu'elle est ponctuée ci-dessus, est le sens individuel humain. Le maître indique que les hommes qui se laissent entraîner par l'individualisme, et qui arrivent à ne plus considérer comme réels que les produits ou les avantages de l'individu, perdent le bénéfice de leur action, de leur travail, de leur sentiment ; car, à les appliquer à ce but immédiat, les individus qui ne sont rien qu'un relatif, et qui n'ont aucun correspondant dans l'univers métaphysique, seul réel et seul compagnon de notre évolution, annihilent tout leur effort, et sont vraiment comme s'ils n'agissaient pas, ne travaillaient pas, n'éprouvaient pas. La vision rapprochée de ces objets leur cache la vision éloignée des choses générales, et renverse, par suite, l'équilibre et la justesse des notions ; car ils attribuent toutes les qualités de la cause et de la nécessité aux seuls objets qu'ils voient, et sur lesquels ils se déterminent. Dès lors, ils prennent le méchant pour le vertueux, le difficile pour le facile, le grand pour le petit, et tombent dans une erreur continuelle. Quant au Sage, son inaction vis-à-vis des produits de l'individualisme cache la grandeur de son action vis-à-vis de l'univers collectif : moins donc il semble agir aux yeux abusés des individus, et plus grand il devient ; et, à leur contraire, il estime difficiles les choses, même les plus faciles ; il se comporte vis-à-vis d'elles comme si elles étaient difficiles réellement ; et ainsi il rompt tous les obstacles, et il n'y a plus de difficultés pour lui.

Grâce à l'interversion de la ponctuation et au changement de niveau de la colonne médiane des caractères, le sens général métaphysique est précisément que le Sage, au sentiment erroné des humains individualisés, agit de la même façon que les humains n'agissent pas ; qu'il travaille de la même façon que les humains ne travaillent pas, etc. ; donc, les hommes croient qu'il fait le contraire de ce que, en réalité, il fait. Mais son action leur échappe, comme les motifs de son action, qui sont généraux et d'un plan surhumain. Dès lors, le Sage voit toutes les choses humaines sous le même angle, les grandes comme les petites, les difficiles comme les faciles ;

et il prend le méchant comme il prend le vertueux. Ainsi, il se comporte comme le veut le *Tao,* dans lequel nous avons vu que les relativités s'engendrent les unes les autres, qu'une chose relative ne peut exister sans son contraire, et que, par suite, l'une, non plus que l'autre, n'existe réellement. Ce qui est vrai au matériel l'est aussi au moral : ainsi, le Sage, dans sa conception métaphysique, considère le méchant et le vertueux comme deux humains parallèles, dont la méchanceté et la vertu se distinguent, l'une par l'autre, et sont destinées à disparaître ensemble, en même temps que les motifs contingents qui les créèrent, et que les consciences temporaires qui les ont déterminées et qui s'en affectent. En pressant un peu les conséquences de cette page dans un sens métaphysique, on connaîtra le dogme de la relativité du bien et du mal, et la qualité illusoire du dualisme humain et de la morale qui y fut adjointe.

XXVII. – *Ce qui est tranquille est facile à maintenir ; ce qui est en repos est facile à conserver ; ce qui est faible est facile à rompre ; ce qui est menu est facile à disperser. Il faut prévenir l'événement avant qu'il n'arrive ; il faut apaiser avant que la récolte éclate. Un arbre, qu'un homme étreindrait à peine, a pour racine un cheveu fin ; une tour de neuf étages a commencé par une poignée de terre ; mille* lis *commencent par un pas. Qui travaille peut échouer ; qui gagne une chose peut la perdre. C'est pourquoi le Sage ne travaille pas à gagner des choses, et ne peut donc les perdre. Si le peuple gagne, d'habitude il ne peut aboutir qu'à la perte. Il faut prendre garde au commencement et à la fin des choses : ainsi, on ne les perdra pas. C'est pourquoi le Sage tient à l'indifférence, et ne veut rien gagner ni acquérir. Il sait sans étudier ; il marche à côté des autres hommes, mais il fait sa route seul. Il est supérieur aux dix mille êtres, mais il s'en détache, et n'ose les influencer.*

C'est ici, au plan philosophique et social, et réduit en apophtegmes, le principe métaphysique inclus aux premières pages du *Yiking* : « en piétinant sur le givre, la glace survient ». Tant dans l'individu que dans la collectivité, c'est-à-dire dans tous les composés et les assemblages qui ont un commencement ou une naissance relative, c'est le commencement qui est, pour le Sage, la chose importante. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, mais en sens contraire ; ainsi, le Sage doit faire attention au commencement, c'est-à-dire au principe de la Voie, pour qu'il se conforme à elle, et il doit aussi faire attention au commencement contingent des choses, afin qu'elles se conforment à lui. Et cette prescription métaphysique est aussi sociale et morale au premier chef. Car, à leur naissance, les dix mille êtres, choses et gens, sont faibles et menus, et, par suite, faciles à diriger dans le sens où le Sage l'a résolu. Il est facile de briser une racine d'arbre naissant, ou de détruire une tour à peine commencée ; il est impossible de briser un arbre qu'un homme étreindrait à peine, ou de détruire une tour de neuf étages. Aussi, le Sage doit prendre ses passions à leur naissance pour les étouffer, et saisir les peuples à leur premier rassemblement, afin de les dominer. Tel est le sens des paroles du Maître.

Mais il insiste immédiatement sur les moyens de cette domination, individuelle ou collective : il ne faut pas qu'ils soient des moyens d'action, mais des moyens d'exemple. C'est en évitant d'acquérir des désirs que le Sage évite d'avoir des passions ; c'est en se détournant des hommes que les hommes se retournent vers lui

pour le suivre, sans qu'ils les aient appelés. De la sorte, le Sage demeure supérieur ; et, quand même les hommes et les choses viendraient à se détacher de lui pour leur perte, il n'en serait point diminué, puisqu'il ne s'est pas uni à elles, et ne leur a rien donné de lui-même.

XXVIII. – *Autrefois, ceux qui connaissaient la Voie ne voulaient pas en éclairer le peuple. S'ils trouvaient de mauvaises actions, tout de suite ils les réprimaient. Il est difficile de gouverner les hommes, car il y faut de la science. Si ceux qui commandent l'empire agissent par la force, l'empire entre en révolte. Si l'on prend la douceur pour gouverner l'empire, l'empire est heureux. Celui qui connaît ces deux choses peut les expérimenter ; parfois, il sait les expérimenter ensemble. Voilà la vertu profonde ; la vertu profonde est secrète, et transperce les intentions des hommes. Toutes choses se tournent à elle ; elle procure l'harmonieuse félicité*.

Ce chapitre est assez singulier, car il peut et doit être entendu de deux façons ; le premier sens est fort net : il précise qu'il est très difficile de posséder les hommes sans la Voie. Or réprimer brutalement de mauvaises actions, ce n'est pas la Voie ; et le peuple qui, inconsciemment et traditionnellement est porté vers la Voie, se révolte s'il est conduit avec brutalité, obéit s'il est conduit avec douceur (cf. les chapitres du *Tao* où il est montré que les gouvernements qui se conforment le mieux à la Voie sont précisément ceux qui agissent le moins, et qui font le minimum de leur métier de gouvernants). Mais il faut remarquer (et c'est à cette remarque que s'applique l'apophtegme de la fin de cette page, à savoir que la vertu profonde est secrète) que, s'il est vrai que la répression brutale n'est pas conforme à la Voie, les actes mauvais qui occasionnent cette répression sont déjà hors de la Voie. Par conséquent, ce ne seraient pas les gouvernants, mais les gouvernés qui auraient commencé à sortir de la Voie. Cela semble contraire à tout l'enseignement de Laotseu, et, en réalité Laotseu ne l'a pas dit. Il dit que les premiers conducteurs des peuples se conformaient à la Voie, mais n'avaient pas répandu dans leurs peuples la connaissance de la Voie ; ainsi, les peuples obéissaient à la Voie sans la connaître. Mais, dès qu'ils crurent la connaître, à la suite de certaines divulgations de chefs imprudents, ils voulurent la suivre en raisonnant ; comme ils la connaissaient mal et ne pouvaient que la mal connaître, ils raisonnèrent mal, et suivirent mal la Voie. Cet enseignement est parfaitement conforme à la tradition ésotérique, qui veut que la science s'acquière personnellement, et non par des vulgarisations collectives, toujours dangereuses. Au point de vue social, il étonnera les milieux occidentaux, où règne la croyance absolue au bénéfice de l'instruction obligatoire.

XXIX. – *Les fleuves et les mers font, en coulant, cent abîmes ; de même sont les rois. Les eaux ne savent que descendre ; de même les cent races de rois. L'homme parfait, qui veut que le peuple progresse, parle tout bas avec lui. Il parle devant le peuple, et chacun marche derrière lui (suit ses enseignements). Ainsi, quand le Sage a une place supérieure, le peuple est heureux ; quand il a une place antérieure, le peuple n'en souffre pas. Ainsi, tous les hommes sont satisfaits et sérieux. Le Sage ne luttant pas, nul ne trouve occasion de lutter.*

Qui donc est le nourricier du sol ? C’est l’eau. Qui entraîne avec soi le sol, et en fait un fécondant limon ? C’est l’eau. L’eau est donc le maître et à la fois le bienfaiteur du monde. Mais pourquoi l’eau remplit-elle ce rôle ? Parce qu’elle occupe toujours le plan le plus bas des vallées, et qu’elle ne peut faire autre chose que descendre. Si elle ne descendait pas toujours pour occuper les points les plus bas, les terres ne la suivraient point. Il en est ainsi des rois et de tous les chefs, qui sont appelés à conduire, à régir et à faire prospérer les nations. Le Sage, qui est le meilleur des conducteurs, s’abaisse vers le peuple pour lui parler, et le peuple ne le suit qu’autant qu’il ne souffre pas de sa supériorité. Or le peuple ne souffrira pas de cette supériorité, si le Sage, se contentant de la lui présenter, ne la lui impose pas. Ne souffrant pas, il n’aura aucune occasion de lutte. En résumé, le Maître enseigne que le peuple ne suit un homme avec ardeur et avec fruit que s’il l’a reconnu digne de son choix, et s’il l’a choisi.

XXX. – *Les hommes se croient grands et semblables à qui ne diminue pas ; s’ils étaient vraiment grands, ils ne diminueraient pas ; et pourtant, ils diminuent peu à peu et sans cesse. Or nous possédons trois choses précieuses, que nous gardons jalousement : la première est l’accroissement de la vertu ; la deuxième est la circonspection ; la troisième est que l’on n’ose se placer en tête des hommes. L’accroissement de la vertu donne la force ; la circonspection donne la générosité ; ne pas se mettre en avant des hommes permet de devenir leur chef. Penser agir sans agir encore, voilà la force ; garder la circonspection, voilà la grandeur ; garder l’humilité, voilà le premier rang. À la mort, cet accroissement suit, et il y a avantage. Si on garde fermement la vertu, le Ciel protège, et apporte lui-même un léger avantage.*

Celui qui a vraiment l’apanage de la grandeur ne saurait jamais s’amoindrir, car la véritable grandeur n’est point de la qualité, mais de l’essence. Aussi, les hommes, quelle que puisse être d’ailleurs leur croyance à ce sujet, ne possédant rien en propre au delà des contingences, diminuent involontairement, petit à petit, mais d’une façon constante. Les trois dons précieux que retient le Sage lui évitent cette diminution ; c’est l’accroissement en vertu, la circonspection et la modestie sociale ; ces trois choses sont les aides grâce auxquels les hommes peuvent, sans se diminuer, parcourir le circulus de l’existence humaine.

Lorsque ces trois qualités sont acquises par le Sage dans le seul but de concourir à son évolution, elles ne lui en sont pas moins avantageuses dans l’intérieur même du cycle humain. Ainsi, il acquiert la force, la générosité, et, comme le précisait la page précédente, l’humble indifférence qui vaut le premier rang parmi le peuple. Et, après avoir été utiles pendant la vie, ces trois dons précieux, aidant au passage de l’individualité présente à l’individualité supérieure, apportent un avantage vraiment céleste ; et cet avantage consiste à faire entrer l’individu dans une vie plus éminente, consciemment, et avec tout le bénéfice des mérites acquis.

XXXI. – *Le subtil qui connaît la science n’est pas belliqueux ; le subtil qui sait diriger n’est pas violent ; le subtil qui sait prendre adroitement ne lutte pas. Le subtil*

qui emploie les hommes est doux avec eux. Aussi, on ne lutte pas pour la vertu ; ainsi, cet emploi des hommes donne la force. Voilà une action semblable à celle du Ciel : c'était l'ancienne perfection totale.

C'est, dans les trois plans, l'utilisation, par l'homme subtil, des précédents enseignements ; dans le plan métaphysique, il est un patient ; dans le plan ethnique, un pacifique ; dans le plan social, un habile. Ainsi, ne pas lutter pour la vertu assure la force et le triomphe du subtil. Le Maître indique que c'est là, dans le plan humain, l'image de l'union de *Khiên* et de *Khouen* (voir les deux premiers chapitres du *Yiking*), ou de la perfection certaine et de la perfection première, la première fécondant la seconde, la seconde enveloppant et excitant la première ; « la douceur emporte tout ». Et c'était là la perfection primordiale.

XXXII. – *Il faut, vis-à-vis des violents, parler ainsi. Je ne veux pas être le chef, mais l'étranger ; je n'ose ni monter d'un pouce, ni descendre d'un pied. Ainsi, commander sans paraître commander ; ne pas disputer ; gagner sans violence. Il faut commencer une chose sans éclat et doucement ; commencer doucement, c'est le mécanisme qui est notre trésor. Celui qui agit ainsi est plus fort que les armées. Beaucoup penser donne le succès.*

C'est ici la mise en pratique, politique et sociale, des préceptes qui précèdent. Il est très facile de diriger des hommes doux et naturellement conformes à la Voie ; mais, plus les hommes sont violents, plus il devient difficile de les diriger ; il convient donc de se présenter à eux, non pas comme le chef futur et nécessaire, mais comme un étranger, hôte de passage, lequel, tant par tempérament que par courtoisie, n'agit pas les actions les plus simples, comme celle de reculer ou d'avancer. C'est ainsi que l'on arrive à commander sans paraître commander ; l'action du chef est fondue dans ses paroles, et mieux encore dans sa conduite, et on n'aperçoit point la matérialité du commandement. En réalité, comme dans la page où il était question de l'arbre, de la tour et des mille *lis* symboliques, il faut commencer doucement pour aboutir ; il faut commencer tout doucement, afin que l'acte du chef, sa personne et son but final demeurent cachés à la multitude indifférente. Voilà tout le mécanisme qui jadis rendit tout-puissants Fohi et les Sages traditionnels. Et c'est par là qu'un seul penseur est supérieur à la foule des armées.

XXXIII. – *Nos paroles sont très faciles à comprendre, très faciles à pratiquer. Les hommes ne les comprennent pas beaucoup, et ne les pratiquent pas beaucoup. En effet, ils disent : « la parole est aux grands ; l'action est aux rois ; nous n'y connaissons rien ; en vérité, nous n'y connaissons rien ». Nous sommes peu qui ayons conscience de nous ; de cela seulement, nous sommes estimés déjà. Le Sage connaît tout ; son cœur est clair comme le diamant.*

Simple constatation de la fâcheuse involution des sociétés, alors que les hommes se sont écartés de la Voie, et ne se confient qu'aux puissants, dont la force paraît nécessaire pour maintenir l'ordre et la sécurité, alors qu'ils devraient être naturels et inconsciemment procurés par la marche ordinaire des choses. Le peuple, ignorant désormais les Sages, voit des chefs dans les rois et les grands qui ne doivent

être que les policiers et le bras des Sages, et il leur laisse le soin des ordres et des actes. Les Sages, désormais seuls conscients d'eux-mêmes, se tiennent à l'écart, et ce témoignage suffit à leur conscience, et à leur tranquillité.

XXIV. – *Savoir et ne pas prévoir ; ne pas prévoir (au moment où on sait), voici le grand dommage. On cherche à s'en soulager. Le Sage n'éprouve pas de dommage ; le dommage affectant les hommes, il les en soulage.*

Cette page est, comme nous l'avons fait remarquer déjà pour une autre page du *Te*, différemment intelligible, suivant les dispositions des caractères et les transpositions des pauses. Le Sage doit savoir – ce qui est de science générale – et ne doit pas prévoir – ce qui est d'application politique particulière. Ne pas prévoir et savoir trop tard (ce qui est ne pas savoir), voilà le grand dommage ; car si le savoir préserve sans prévoyance et par sa seule force naturelle, l'imprévoyance avec un savoir insuffisant ou tardif mène aux pires abîmes. C'est de ce désastre que le Sage cherche à préserver les hommes.

À la suite de la transposition idéogrammatique, le plan social devient le plan métaphysique, et cette page se lit beaucoup plus simplement : savoir qu'on ne sait rien est une science suffisante pour un homme, sinon pour un Sage. Souffrir de cette conscience de son ignorance, c'est le premier degré de la perfection.

XXXV. – *Si le peuple ne craint pas de perdre, alors sa perte complète survient, et il n'est plus de moyen de conserver ses biens matériels. S'il a ce mauvais destin, il peut dire qu'il a, par excellence, le mauvais destin. Le Sage se connaît lui-même, et ignore son destin, il aime à n'être pas grand. Aussi, il laisse ceci et adopte cela.*

Telle est la différence entre le Sage, qui suit la Voie parce qu'il la connaît, et le peuple, qui s'y conforme sans la connaître, et d'après les enseignements du Sage ; le Sage ne possède rien, et ne craint quoi que ce soit ; le peuple possède ; il est obligé de posséder, il convient qu'il continue à posséder ; il faut donc qu'il craigne de perdre ce qu'il possède. S'il n'a pas cette crainte, il a le pire destin, car, ne pouvant saisir les mobiles abstraits et ne possédant plus les mobiles concrets, il s'écarte de la Voie.

Pour le Sage, il se connaît ; cette connaissance lui suffit, parce qu'elle lui promet infiniment plus que le présent ne lui peut offrir ; il demeure donc indifférent à son destin et préfère la tranquillité à la grandeur.

XXXVI. – *Celui qui a le courage et ose peut tuer ; celui qui a le courage et n'ose pas est incapable. De ces deux choses, l'une peut être avantageuse, l'autre nuisible. Le Ciel n'aime pas cela, que chacun le sache parfaitement. C'est pourquoi le Sage trouve tout cela difficile. Telle est la Voie du Ciel, que le Sage ne lutte pas, mais triomphe ; qu'il ne parle pas, mais est exaucé ; qu'il ne cherche rien, mais que tout vient à lui ; qu'il semble inerte, mais a une habile méthode. Le filet du Ciel est bien large ; mais nul ne peut passer à travers.*

Savoir, oser, et ôter la vie, d'une part ; savoir, ne pas oser, et ne pas ôter la vie, d'autre part, voilà les deux méthodes habituelles de gouvernement ; elles

correspondent l'une aux chefs violents, qui voudraient mener les hommes à la Voie par contrainte, mais ne peuvent, et les mènent ailleurs ; l'autre, aux chefs timides, qui ne savent conduire les hommes nulle part. Le Ciel n'aime ni l'une ni l'autre de ces méthodes, même si leur usage successif était susceptible de procurer un avantage. Dans ces actions, qui ont des mobiles insuffisants, des auteurs médiocres, des moyens imparfaits, le Sage ne voit rien de simple. Car sa méthode de gouvernement est précisément de ne faire aucun acte de gouvernement. Et le Maître indique que cette apparente inertie cache la meilleure méthode. En la suivant, nul ne peut passer à travers les mailles du filet céleste, c'est-à-dire que chacun s'accorde et se conforme à la Voie, autant qu'il est en lui.

XXXVII. – *Si le peuple ne craint plus la mort, comment le diriger par cette crainte ? Mais ceux qui commandent aux hommes qui craignent la mort, tout en étant pleins de circonspection, peuvent les mettre à mort. Quelquefois on tue en secret ; mais on est tué à son tour ; la mort de l'assassin compense un assassinat. Telle est la compensation d'une grande faute ; oui, je dis que c'est la compensation d'une grande faute. Mais il y a peu d'hommes qui ne craignent pas de mal faire.*

La crainte de la mort chez le peuple est le meilleur moyen de gouvernement ; car alors, on peut le menacer de mort, s'il ne suit pas les directions indiquées. Ce conseil donné aux souverains n'est fait que pour les engager – par une raison qu'ils puissent tous saisir, c'est-à-dire par une raison d'intérêt – à faire craindre la mort à leurs sujets, c'est-à-dire à leur rendre la vie heureuse. Quant aux chefs dont les sujets craignent la mort, leurs menaces doivent être mesurées et pleines de circonspection. Et on voit que le Maître, sans interdire expressément d'exécuter les menaces, prévoit le talion pour ceux qui les exécuteraient.

La menace de la mort n'est qu'un préservatif ; la mise à mort est un assassinat, et est vengée par la mort de l'assassin. C'est ici la première application de la doctrine du « choc en retour » des actions humaines, qui fait l'objet du traité du *Kan-ing*. Chaque acte porte avec lui un germe de futur, et la manifestation de l'acte déclenche nécessairement une sanction qui peut se produire immédiatement ou plus tard, mais dont le résumé accompagne l'auteur de l'action le long de sa personnalité. C'est lorsque ce résumé est égal à zéro que le *Nirvâna* est enfin atteint. Nous aurons occasion de comparer le dogme taoïste au dogme hindou du *karma* et au dogme chrétien du péché originel.

XXXVIII. – *Le peuple est affamé pendant que les grands dévorent ; oui, il est affamé. Le peuple est difficile à gouverner quand les grands agissent ; oui, il est difficile à gouverner. Le peuple méprise la mort quand il est contraint de se révolter pour son existence ; oui, il méprise la mort. Il ne s'intéresse pas à vivre ; que les hommes fidèles s'intéressent à vivre.*

Le Maître déploie ici socialement le principe de l'ethnique établi ailleurs. Seule la conduite non conforme des grands peut rendre le peuple malheureux ; et le malheur du peuple le conduit à se dégoûter de l'existence, à mépriser la mort, et à passer par suite une vie médiocre dans les révoltes. Les grands portent donc immédiatement la

peine de leur erreur, parce que cette erreur, par juste contre-coup, leur fait perdre le seul moyen de gouvernement qu'ils puissent posséder vis-à-vis des hommes qui se sont écartés de la Voie.

C'est cette page, avec plusieurs autres d'ailleurs, qui justifient la doctrine communiste confucéenne – et même la doctrine antidynastique des Taoïstes modernes. Les seuls souverains qui firent publiquement adhésion au Taoïsme furent précisément des souverains philosophes, hautains et solitaires qui prirent des Sages, non pas comme exécuteurs de volontés qu'ils avaient soin de n'avoir point, mais comme les représentants de la personnalité impériale, qu'ils dédaignaient même de manifester au dehors. Et le particulier de la chose, c'est que les règnes de ces maîtres singuliers apportèrent au peuple cette fidélité paisible et obscure, qui est en réalité le summum du bonheur sur la terre.

XXXIX. – *L'homme vivant est doux et souple ; mort, il est dur et rigide. Les plantes vivantes sont douces et tendres ; mortes, elles sont dures et sèches. Forts et rigides, les hommes vont à la mort ; doux et souples, ils vont à la vie. Aussi, les violents et les forts n'ont point d'avantages. Un arbre est fort, plus fort encore le sol qui est au-dessous. Alors ce qui est au-dessus devient doux et souple.*

Ne voyons ici autre chose que des apophtegmes symboliques : la rigidité cadavérique et la souplesse du corps vivant sont des images pour indiquer comment la dureté inflexible est l'apanage de la mort et de l'inertie, et que la douceur agile est l'apanage de la vie et de l'évolution. Donc, les caractères durs et inflexibles ne font que des œuvres de mort. Au plan social, l'arbre n'est fort qu'autant que le sol d'où il sort et où il plonge ses racines est lui-même plus fort et plus nourrissant ; c'est dire que les grands tirent toute leur puissance de l'assentiment du peuple qui est au-dessous d'eux ; si donc ils ont constamment cette vérité devant l'esprit, ils deviendront souples et flexibles, non seulement par bon sens, non seulement pour obéir à la Voie, mais par intérêt.

XL. – *L'homme qui suit la Voie est semblable à un arc ; il suit ceux qui sont au-dessus de lui ; il protège ceux qui sont au-dessous. Il a abondance de biens, et les donne à qui n'a pas assez. Ainsi, l'homme opulent qui suit la Voie garde peu pour lui, et donne à ceux qui manquent. La Voie des hommes n'est pas de même ; celui qui la suit donne à ceux qui ont trop, et prend à ceux qui n'ont pas assez. Celui qui, très riche, donne son superflu au peuple, suit le* Tao. *Ainsi, le Sage produit et ne s'attribue pas ; il fait de grandes choses et ne s'en vante pas. Il refuse de signer les actions de sa sagesse.*

L'homme qui suit la Voie est comme un arc. Vis-à-vis des supérieurs, il est la corde, qui, reliée aux deux extrémités de l'arc, suit son mouvement et sa direction ; vis-à-vis des inférieurs, il est comme l'arc qui dirige et protège les mouvements de la corde. D'ailleurs, c'est également vrai au graphique, car l'arc et la corde qui le sous-tend sont, sur le cercle tangentiel de la race humaine, les projections verticales de la vie individuelle et de l'évolution cyclique. Or, lorsque l'on tend un arc, la flexion de l'arc donne à la corde, ordinairement rigide, du jeu et de l'élasticité, et c'est par cette

élasticité seule que l'arc peut remplir son office. De même, ce n'est que lorsque les hommes souples animeront de leur souplesse la rigidité des hommes durs, ce n'est que lorsque les hommes opulents donneront leur superflu aux hommes dénués, que l'univers se comportera suivant la Voie.

La pseudo-Voie que suivent d'habitude les hommes est précisément contraire : pour eux, « l'eau va toujours à la rivière ». Mais le Sage produit et ne s'attribue rien de ses créations, et ne veut même pas que, en signant ses œuvres, on le reconnaisse aux marques de sa sagesse.

On voit comment cette page transporte dans le plan social, et dans le plan même de l'économie pratique, le principe métaphysique de l'immobilité réfléchie et de l'inaction volontaire. Non-posséder est la forme sociale du non-agir. Mais il faut remarquer ici l'une des rares concordances, du moins à l'extérieur, du Taoïsme avec le Boudhisme, quand il est affirmé que l'Univers ne sera conforme à la Voie qu'autant que tous les individus communieront à une égale souplesse, c'est-à-dire à une égalité de vie. C'est ici, au plan de la logique, l'axiome sentimental : « L'Univers ne sera pas sauvé, s'il est un seul homme qui ne soit pas sauvé ».

XLI. – *Les hommes doivent être faibles et doux comme l'eau ; ceux qui sont durs et forts ne peuvent rien gagner. Ceci n'est pas facile, à comprendre : le faible triomphe du fort, et le souple du rigide. Les hommes ne connaissent pas cela et ne peuvent s'y conformer. Aussi, le Sage dit : celui qui semble le dernier de l'empire est maître de lui-même et devient le chef ; celui qui semble le dernier de l'empire ne se montre pas et devient le maître des hommes. Ces paroles vraies ont un sens caché.*

Quoi de plus faible en apparence que l'eau ? Quoi de plus fort en réalité, parce que, étant souple, elle est insinuante, enveloppante, et sans résistance personnelle ? Elle vient à bout des rochers les plus durs et de la terre elle-même. Les hommes doivent prendre modèle sur elle et acquérir ses qualités de force lente, caressante et irrésistible. Mais, si le faible triomphe du fort, que les grands se souviennent que le faible peuple, d'où ils sont sortis et d'où ils tirent toute leur puissance, peut à chaque instant triompher d'eux.

Le dernier de l'empire en devient le maître, parce que, étant désintéressé, il a appris à être maître de lui et peut devenir maître des autres ; parce que, étant parfait, il monte invinciblement au rang dû à son mérite et à son effort désintéressé, et enfin parce que, étant obscur, il ne porte, malgré sa perfection, ombrage à personne et ne rencontre pas d'adversaires à son ascension, à la fois imperceptible et inattendue.

XLII. – *Paraître apaiser un grand ressentiment et le garder plus grand, mais secret, les hommes s'imaginent que voilà la tranquillité et la concorde. Aussi, le Sage garde tout écrit en son côté gauche et ne reproche rien aux hommes. Celui qui a la vertu concentre peu à peu sa puissance ; celui qui n'a point de vertu la disperse peu à peu par son agitation. L'homme qui suit la Voie ne redoute rien ; il est uni, en elle, à tous les hommes droits.*

Le premier degré de la puissance sur soi-même est de garder ses sentiments et d'agir comme si on ne les avait pas ; c'est, au plan passionnel, pardonner et ne pas

oublier. Les hommes, habitués à voir agir tout de suite ou après une plus ou moins longue retenue, conformément aux passions d'autrui, trouvent que ce médiocre degré suffit pour assurer la tranquillité et la concorde. Cela est tout à fait faux ; pour agir suivant la Voie, il faut que l'acte ne soit en rien modifié par les actes des autres ; il faut donc, ou ne pas les connaître, ou les oublier profondément. C'est, dit le Maître, que les hommes subissent, par la Volonté du Ciel, le « choc en retour » de leurs actes ; mais ils ne doivent, à aucun prix, être les juges de l'opportunité de l'imposer ou de ne pas l'imposer à autrui.

Cette retenue suprême porte en soi sa récompense ; car l'homme qui suit les impulsions de sa colère, ou de toute autre passion, disperse ses efforts, et se rend lui-même impuissant dans la vie ; celui qui, par une immobilité réfléchie, concentre sa puissance active, devient le maître des événements, n'ayant jamais rien perdu de sa force et de sa volonté. Ainsi, le Sage qui se conforme à cette prescription de la Voie n'a rien à craindre en ce monde.

XLIII. – *Si je commandais un petit royaume et des hommes droits, de leurs biens nombreux je ne prendrais rien. Je leur commanderais de craindre la mort, et de ne pas quitter leur pays ; ils auraient des bateaux et ne monteraient pas dessus ; ils auraient des cuirasses et ne les revêtiraient pas. Attacher avec des cordes serait la seule punition des coupables. Mets sucrés, je les mangerais ; beaux habits, je les porterais ; pays tranquille, je demeurerais ; toutes choses belles, je garderais. Que les hommes conservent ce précepte, et que les chiens et les coqs eux-mêmes écoutent aussi : jusqu'à la vieillesse et à la mort, qu'ils ne se réunissent point en royaume.*

Cette page, qui est la dernière écrite par Laotseu – car le dernier chapitre, qui est une suite d'apophtegmes et de formules générales, ne renferme qu'un résumé bon pour la mémoire des hommes, et non pas d'enseignement nouveau – cette page est le testament social du fondateur du Taoïsme. C'est sur les préceptes qu'elle contient, et qui sont exprimés avec une clarté et une vigueur sans pareille, bien rares dans l'Extrême-Orient, qu'a été bâti tout le système politique et social que les dynasties nationales ont encouragé en Chine, et qui a valu à ces peuples de longs siècles de paix et de bonheur. Ce sont les préceptes qui forment tout l'enseignement, tant occulte que public, par lequel les tenants du Taoïsme ont établi la tradition libertaire quant aux individus, et communiste quant à la « souche », tradition qui les a rendus suspects aux souverains des dynasties tartares et mandchoues, et a fait d'eux des martyrs vénérés dans le peuple. Kongtseu et les autres philosophes pratiques, économistes et politiques, qui vinrent par la suite, réussirent parfois à atténuer les conséquences d'un système aussi rigide et absolu ; mais ils ne sont pas arrivés à le supprimer dans l'amour et dans l'observance de la race ; et il est douteux que, dans quelque lointain avenir, l'accession de la race jaune à la progression mondiale universelle puisse en faire disparaître l'effet jusqu'ici tout-puissant. Il serait peut-être à prévoir, de préférence, que les autres races, qu'un sourd, mais profond appétit de bonté, d'altruisme et de paix pousse invinciblement vers des conceptions meilleures, trouveront, dans ces antiques préceptes, rajeunis et adaptés par l'expérience d'une

humanité bimillénaire, les solutions de certains problèmes ethniques et sociaux pleins de disputes et d'obscurités.

La paraphrase de cette page est pour ainsi dire superflue ; si elle devait être complète, elle serait trop longue ; elle est tout entière au long des vingt-cinq siècles historiques du Céleste Empire. Résumons-la très rapidement : le souverain doit être indifférent à la matérialité de son royaume et aux biens de ses sujets ; les sujets doivent vivre où le sort les a placés et aimer la vie, que les souverains doivent leur faciliter le plus possible. Les armes défensives doivent exister, mais le souverain doit agir de telle sorte qu'elles demeurent toujours inutiles. La peine de mort doit être abolie. Et, pour que le souverain ait le moins de puissance possible, c'est-à-dire le moins d'occasions actives possible, et pour que le gouvernement soit une formule plus qu'un fait, *que chacun vive et meure sans s'agglomérer*. Si chaque famille vit séparément, il n'y a nécessité d'autre souverain que du père. Et c'est ainsi que l'association des intérêts conduit à la direction par ambition, et que c'est la seule agitation du peuple qui crée la puissance de ses maîtres. S'il souffre plus tard par eux, a-t-il droit de se plaindre d'un mal dont il a généré la propre cause ?

LXIV. – *Les paroles que l'on croit ne sont pas les bonnes ; les paroles bonnes ne sont pas crues. Ce qui est bien n'est pas retenu ; on retient ce qui n'est pas bien. La science ne se transmet pas ; on transmet ce qui n'est pas la science. Le Sage ne garde rien pour lui, mais il écrit pour enseigner les hommes. Il écrit pour enseigner tous les hommes ; voici qu'il les a déjà beaucoup enseignés. La Voie du Ciel sauve tous les hommes et n'en égare aucun. Le Sage qui suit la Voie agit et ne s'agite point.*

C'est après avoir ainsi clairement terminé le livre le plus mystérieux, le plus traditionnel, et en même temps le plus révolutionnaire qui ait jamais été écrit, que Laotseu franchit, sans tourner la tête, la muraille qui fermait l'empire, et qu'il disparut pour toujours, silencieusement et dans une ombre définitive, du milieu de cette terre, qu'il marqua de son indélébile empreinte, et qui lui voua en retour une gloire impérissable, un culte pieux et une immortelle fidélité.

CHAPITRE V

Les Actions et Réactions concordantes

Le *Thaï-Chang-Kan-ing-pien*, ou le Livre *Kan-ing*[1] de Taï-chang est le dernier et le mieux compréhensible des textes traditionnels du Taoïsme primitif. Malgré M. Stanislas Julien et autres grands savants en sinologie, qui étudièrent la Chine depuis le Pont des Arts (c'est-à-dire en membres de l'Institut, et point du tout en aveugles, comme pourraient l'insinuer quelques irrévérencieux), je suis obligé de déclarer tout de suite que ce texte n'est pas de Laotseu, du moins en ce sens immédiat que ce n'est pas Laotseu qui en a composé les caractères.

On peut le prouver par une observation philologique, qui doit être d'un grand poids sur les esprits occidentaux, puisque la philologie est une science occidentale. On dit et on écrit : le livre de Thaï-chang, comme on dit et on écrit : le *Tao* de Laotseu, ou le *Te* de Laotseu. Or, Thaï-chang est un surnom de Laotseu, qui en eut maints, comme tous les fils illustres du Ciel. Thaï-chang est en réalité un suffixe qualificatif qui signifie exactement *le plus Elevé*, et par lequel on a coutume de désigner Laotseu, exactement comme on désigne le Dieu des chrétiens en l'appelant *le Très-Haut*.

Mais les Chinois, traditionnels et formalistes, qui ont fait, pour l'enseignement de la courtoisie et des usages, un code des Rites plus vénéré et plus infrangible que n'importe quel code législatif, civil ou pénal, les Chinois ne donnent pas à tort et à travers leurs surnoms. Et notamment ils n'appellent jamais Thaï-chang une personne qui est en vie. Par suite, le qualificatif Thaï-chang, appliqué à quelqu'un, indique immanquablement qu'il est mort. Donc, par le fait que le *Kan-ing* est de Thaï-chang (ou, pour parler juste, *du* Thaï-chang Laotseu), c'est que Laotseu était mort lorsque son *Kan-ing* fut écrit en caractères.

Laotseu n'en est pas moins l'auteur direct d'une partie du *Kan-ing*, et l'inspirateur de la totalité de l'esprit de ce texte. Il convient de rappeler ici la fréquence, la toute-puissance et l'intacte pureté de la tradition orale chez les peuples jaunes et surtout chez les races à écriture idéographique. Une tradition ne se conserve

---

[1] Jusqu'à ce jour, le *Livre des Sanctions* a été traduit quatre fois : par M. Rémusat, en 1816, – par MM. Klaproth et Heumann, en 1828, – par M. Stanislas Julien, en 1835 ; – par M. Pauthier, vers 1856. De ces diverses traductions, la dernière seule est acceptable et loyale ; malheureusement, elle est, comme presque tous les ouvrages de Pauthier, introuvable. Il y aurait, je crois, avantage pour ceux qui font de la sinologie à faire une nouvelle édition de ce texte, en ayant bien soin d'éviter de l'expurger, de le refondre et de le revoir, suivant la coutume chère aux bibliomanes et aux exécuteurs testamentaires.

pas rigidement, si elle n'est conservée que dans le fonds de la pensée ; il faut aussi, et d'une sorte absolue, qu'elle soit conservée et transmise dans la forme dont le maître l'habilla. Dans les langues alphabétiques, si l'oreille ne retient pas l'assonance des lettres, la mémoire individuelle et la transmission successive déforment les textes et les transmuent par l'usage, inconscient mais inévitable, de synonymes et d'à peu près. Dans les langues à écriture idéographique, on ne retient pas le mot, mais l'idée, et l'idée n'a qu'un seul mode de transcription. La tradition orale, même à travers plusieurs générations, demeure donc parfaite ; et elle est ainsi fréquemment employée.

Il est donc absolument certain que la portion du *Kan-ing* qui remonte à Laotseu a été écrite telle que celui-ci l'avait pensée et enseignée, sans oubli et sans altération d'aucune sorte, et il est de même certain que cette transcription n'a été faite qu'après la mort de Laotseu ; nous ignorons d'ailleurs les motifs de cette attente ; ils durent être puissants et logiques, mais il est préférable de ne pas faire d'hypothèses, à l'occasion de raisonnements et de faits qui ont échappé pour toujours à l'attention des hommes.

Mais le *Kan-ing*, de l'aveu même de ses écrivains et de ses commentateurs primitifs, n'est pas tout entier de Laotseu. Presque entièrement même, il appartient à des docteurs taoïstes relativement modernes, qui avaient hérité de son esprit ou qui le croyaient, et desquels la multitude le croyait. Et on peut croire que l'enseignement-inclus au *Kan-ing* était si court, que le maître le jugea inutile à transcrire, et bon pour la mémoire auditive. On ne retrouve nulle part, dans les propositions du *Kan-ing* l'idée précise, cadencée, réciproque et apophtegmatique du *Tao* ou du *Te*. Surtout on ne retrouve pas la tenue impersonnelle, métaphysique et ascétique du Maître. Et les préceptes moraux qui illustrent, plus ou moins adéquatement, le dogme taoïste, sentent leur modernisme et l'influence des foules, de la civilisation, et de la société bouddhiques.

Ces préceptes moraux sont appuyés d'un certain nombre – un trop grand nombre, puisqu'elles atteignent le chiffre de quatre cents – d'histoires légendaires, dans lesquelles on voit des rois et des savants punis pour n'avoir point suivi les règles du *Kan-ing*, et des paysans et des mendiants récompensés pour y avoir obéi ; cette littérature grossière est tout à fait indigne du Taoïsme traditionnel ; elle témoigne d'un besoin d'étonner le public, et aussi de le distraire, qui est la caractéristique du prosélytisme le plus médiocre. M. Rémusat traduisit seulement seize de ces histoires, et il eut bien raison ; M. Julien s'infligea la traduction et infligea à son public la lecture des quatre cents histoires au complet, ce qui est d'une conscience vraiment exagérée ; mais on excusera M. Julien, en se rappelant qu'il traduisait pour la joie de traduire, sans grand souci des idées et des systèmes.

Quoi qu'il en soit, il importe tout à fait de démêler ici, une fois pour toutes, ce qui, dans le *Kan-ing*, est de Laotseu, et ce qui est de ses disciples, plus ou moins lointains et plus ou moins bien inspirés.

La douce et louable morale dont le Taoïsme moderne, en se défigurant, s'imprègne, fait sans doute un devoir de transcrire fidèlement les « commandements » du bien et du mal, par quoi se distinguent en ce monde les

fidèles et les oublieux de la Voie. Mais nous ne les ferons suivre d'aucun commentaire : leur énoncé seul suffit à leur importance philosophique et traditionnelle.

Tout au contraire, nous éclairerons le très court texte du maître d'explications assez longues, car il y avait une raison profonde à ce que le *Kan-ing* fût si court, soit dans la tradition orale, soit dans la transcription idéographique ; c'est que l'enseignement taoïste en cette matière est secret, et du meilleur secret qui existe, c'est-à-dire de ce secret que l'homme qui le possède ne peut découvrir à l'homme qui ne le possède pas, attendu que celui-ci ne le comprendrait pas, venant d'un autre, mais qu'il le découvre seul, et comme un axiome, le jour même où il est, non seulement capable par sa science de le comprendre, mais digne par sa vertu de jouir des avantages de sa découverte. Nous pousserons donc l'explication aussi loin qu'il sera possible sans tomber, non pas dans l'indiscrétion, mais dans des ténèbres incompréhensibles, satisfait d'avoir averti le public que ces ténèbres deviennent lumière pour les yeux habitués à regarder et à voir sans le secours du soleil extérieur, et en tenant, comme dit le *Phankhoatu*, les paupières fermées.



Et maintenant, il nous faut déclarer que, dans aucune traduction du chinois en français, l'imagination occidentale ne s'est donné un cours aussi libre et aussi fantaisiste que dans les diverses traductions du *Kan-ing*. Que l'on se rassure d'ailleurs : je ne me perdrai ici, non plus que pour les autres textes taoïstes, dans ces fastidieuses discussions de philologie où nul intérêt ne s'attache, si ce n'est celui de satisfaire l'insupportable vanité des dissertateurs, et leur ardeur aux polémiques enfiellées. Au commencement du XIXe siècle, l'idée seule de traduire des textes extrême-orientaux était d'une si louable hardiesse, qu'elle doit, pour la postérité, suffire à compenser toutes les erreurs et à excuser toutes les ignorances. C'est ici la seule déclaration que j'aie le temps et le goût, et que je me reconnaisse le droit de faire. Et je passe rapidement là-dessus pour me féliciter seulement des conséquences de cette déclaration, par quoi l'on sent comment l'expansion coloniale, les voyages commodes, le goût des sciences lointaines, ont facilité la tâche aux travailleurs du XXe siècle.

L'humanité, aujourd'hui, ne tient plus un magasin de cérébralités différentes, où, dans des cases adéquates, se rangent, congrûment étiquetées, la cérébralité latine, la slave, la musulmane, la germanique, la finnoise, la grecque – pour ne citer que les cases afférentes à la petite Europe. Nous avons aujourd'hui une cérébralité blanche – ou à peu près – une cérébralité américaine…, etc. Nous tendons au jour où nous aurons un seul type, qui sera le prototype du cerveau humain. Et ainsi déjà, sans les partager, nous comprenons, sans trop les déformer, les idées, les systèmes, les conceptions abstraites issues des cérébralités qui ne sont pas nôtres. C'est un grand avantage que n'avaient pas les savants français d'il y a cent années.

Les efforts qu’ils faisaient pour s’assimiler le fond de la pensée chinoise, par exemple, étaient vains ; tout leur mérite s’y fatiguait inutilement ; ils tronquaient et martyrisaient cette pensée homogène dans le moule autrement bâti du cerveau européen ; et ils n’arrivaient à la comprendre que lorsqu’elle était défigurée par tous les éléments hétérogènes qu’ils y avaient ajoutés, et si défigurée que les Chinois, qui l’avaient primitivement conçue, n’eussent pu la reconnaître. Et ce travail d’obnubilation et de désagrégation était d’autant plus nécessaire et considérable, que la pensée chinoise spéciale, qu’il s’agissait de s’assimiler, était plus étrangère et plus antinomique à la pensée française.

Or le *Kan-ing* est précisément, dans la thèse doctrinale primitive, l’antipode de la croyance occidentale à toute destinée future, et paraît spécialement incompréhensible à là partie de la race blanche qui a établi sa religion, sa morale et tout son statut d’humanité sur l’existence parallèle et dualiste du bien et du mal égaux entre eux, et sur les récompenses et les peines que le Seigneur réserve à ceux qui, pendant cette vie, auront accompli ce qui, suivant les hommes, est le bien ou le mal ; que Dieu soit ainsi réduit au rôle d’exécuteur des hautes œuvres de ses créatures, ce n’est pas fait pour étonner l’esprit de celui qui est né parmi les imaginations européennes ; mais que M. Julien et ses collègues aient absolument voulu insérer, dans leurs traductions du chinois, ces théories tyranniques et barbares, qui jamais n’y furent incluses, cela est fait pour surprendre celui-là même qui connaît la vaniteuse ignorance de nos savants officiels, mais qui, ayant étudié en Chine les textes chinois, sous le regard et l’explication des maîtres chinois, sait bien qu’il ne peut y avoir rien de vrai ni de vraisemblable en de semblables adaptations.

Si les sinologues de l’Occident ignoraient à peu près tout de la philosophie orientale, du moins devaient-ils à cette science philologique qui les introduisit à l’Institut, de respecter le sens et l’idée des caractères idéographiques, alors même que ces idées leur demeuraient abstruses. Mais ces savants n’avaient cure d’une piété aussi modeste ; ils ne consentaient à traduire le texte chinois qu’à condition de le paraphraser pour l’éclaircir et pour l’améliorer, à ce qu’ils croyaient du moins. À force de lumière et de perfectionnements, la France reçut, des mains de plusieurs membres de ses Académies, une traduction du *Kan-ing*, dont le continu et volontaire contre-sens éclate et se synthétise dans le barbarisme philosophique sous lequel le titre même du livre fut dénaturé.

En effet le *Kan-ing* fut traduit et est encore connu en Europe sous le vocable de *Livre des Récompenses et des Peines* ; comme si, au lieu d’être un résumé de la plus abstraite métaphysique, le *Kan-ing* était un Code pénal rigoureux à l’usage des conseils de guerre, ou de tout autre appareil de prétendue justice humaine. Et ainsi le caractère *Kan* signifierait : *les récompenses*, et le caractère *ing* signifierait : *les peines*, significations qu’ils n’ont jamais eues ni l’un ni l’autre, même approximativement. Je n’ai pas la prétention de faire disparaître une si grossière et totale, mais universelle erreur, appuyée sur l’inébranlable autorité de deux savants pourvus d’uniformes verts et de décorations multiples. Un mensonge consacré par un si long usage est bien près d’être une vérité, et c’est ainsi que le nouveau continent

s'appellera toujours l'Amérique, bien que l'on soit convaincu généralement que c'est Christophe Colomb qui l'a découvert.

Et d'ailleurs, même en remplaçant cette désignation par le titre « Le Livre des Sanctions » je ne ferais que substituer à une erreur une demi-vérité. Je ne traduis, en effet, et encore imparfaitement, que le caractère *ing* ; pour être à peu près véridique, il faudrait traduire : *Le Livre des Actions et des Réactions concordantes,* et faire un volume pour expliquer tout ce que ce titre veut dire. Remplaçons-le par quelques courtes mais substantielles réflexions.



Ces réflexions constitueront en même temps le meilleur commentaire dont nous puissions accompagner le *Kan-ing,* non pas ce *Kan-ing* considérablement augmenté en quantité, et diminué en qualité, par les *taosse* qui n'avaient pu se soustraire à l'influence de la société confucéenne et bouddhique, mais ce *Kan-ing* taoïste, formulaire de quelques lignes extrêmement courtes et ténébreuses, que des disciples pieux héritèrent de Laotseu en personne, et qu'ils consignèrent en idéogrammes après la disparition de leur Maître.

Car on n'attend pas de moi que je paraphrase, avec d'inutiles et redondantes exégèses, les préceptes de pure et naïve morale du *Kan-ing,* non plus que les quatre cents histoires enfantines et bénévoles qui suscitèrent l'enthousiasme de M. Stanislas Julien. Ces textes, louables et clairs, se suffisent parfaitement à eux-mêmes, se comprennent à première lecture, et ne méritent pas d'ailleurs de retenir pendant plus longtemps l'attention du chercheur. Saluons d'une politesse rapide les honnêtes sentiments des commentateurs du *Kan-ing*, et sachons garder notre fidélité et notre long recueillement aux seuls enseignements authentiques, dont la valeur métaphysique, tout autant que l'assentiment des savants idoines, consacre la véracité et la haute origine.

Les Actions et les Réactions concordantes – seule traduction adéquate du titre du dernier texte issu de Laotseu même – enferment en germe et déterminent toute la doctrine taoïste sur ce que nous appelons en Occident, et dans le langage chrétien, le bien et le mal, et aussi sur la responsabilité humaine, et les sanctions qui sont appliquées à cette responsabilité. Je renvoie, pour d'amples explications sur la valeur de cette responsabilité et sur la valeur conséquentielle de ces sanctions, à la *Voie métaphysique*, où le sujet me semble assez copieusement traité. Ne retenons ici que les effets directs et médiats des actes émis par l'humanité douée de cette responsabilité exiguë.

Notons tout de suite, à notre très grande satisfaction, mais au dam certain de tous ceux à qui les doctrines d'un concrétisme opposé sont pratiquement et matériellement confortables, combien le dogme taoïste s'accorde ici dans le fond, et même dans les moyens, et même parfois dans la forme, avec les enseignements secrets de l'Occident et avec la plus pure Kabbale. Le Manichéisme, qui ne fut une erreur lamentable que par un excès de franchise, et pour avoir voulu donner trop

d'ampleur et de personnalité à l'ennemi qu'il s'agissait de combattre et de détruire, le Manichéisme a porté des fruits sombres et involontaires ; il apparaît que, grâce à l'imperfection et à l'incompréhension humaines, il atteignit un but opposé à celui que se proposait son créateur ; il n'en est pas moins vrai que c'est de cette compréhension à rebours, dont fut infestée l'Église catholique même qui l'excommuniait, que sont sorties toutes les obnubilations occidentales d'une vérité en soi très simple. Mais, hors cette secte et ceux qui, en la détruisant, y appartinrent sans s'en douter, la doctrine véritable demeura parmi des groupes initiatiques, parmi des collèges secrets et des associations de savants pieux et modestes ; et elle demeura même au tréfonds de ce Manichéisme superficiel, qu'on reprochait et qu'on fit si chèrement expier à l'Ordre des Templiers. Dans tous les lieux et à toutes les époques du monde, la vérité lumineuse que je vais résumer a été comprise et soigneusement cachée dans les cerveaux les plus rares et les plus élevés, inconnue qu'elle devait rester à l'agnoste multitude. Ce flambeau, qui a réjoui les yeux de tout ce qui fut grand dans l'univers, ce furent des mains taoïstes qui l'allumèrent ; et c'est Laotseu qui, le premier, fit jaillir, hors des mythes prométhéens, la lumière dont brilla et brûla ce flambeau. Ceci est incontestable pour tout esprit qui sait penser impartialement, au-dessus de toute passion ; et il faut rendre ici au Sage chinois ce qui lui appartient, c'est-à-dire la priorité de la connaissance de l'Arcane par quoi toute l'humanité agit, souffre, et, suivant son ascèse, craint la mort ou la désire.

Les actes que les hommes commettent dans les limites de leur responsabilité, mais dans la pleine connaissance humaine, ne peuvent pas être considérés seulement comme des faits matériels apportant une modification temporaire à un ordre physique essentiellement passager lui-même.

Ils ne sont pas seulement aussi des effets réfléchis de la volonté humaine, et capables de fournir des conséquences morales, et de causer un trouble ou une amélioration dans les fonctions sociales ou dans les rapports entre les individus.

Ils sont aussi – ils sont surtout – des émissions d'énergie, des efforts psychiques, des déplacements de forces nerveuses et immatérielles, des changements d'équilibre dans la statique et dans la dynamique du monde invisible, des déviations de courants dans l'aura de l'humanité. Ces phénomènes de notre nature seconde sont aussi indéniables, aussi certains par leurs conséquences, que les phénomènes de variations de poids, de densité, de masse, que l'on constate dans notre nature immédiate ; mais parce qu'invisibles – généralement du moins – et parce que situés dans un milieu où les cinq sens de l'homme ne sauraient exercer qu'un contrôle fugitif et tout à fait exceptionnel, ces phénomènes, qui ne se rappellent pas d'une sorte tangible à notre attention, sont inconnus de la foule, et sont comptés pour rien, ou à peu près, par ceux-là même qui ont soupçonné le plus véhémentement leur existence.

Or ce sont là précisément les phénomènes les plus importants que peut susciter l'action humaine ; ce sont les seuls qui demeurent, et qui, par un jeu de mouvements réciproques et parfaitement coordonnés, ont une existence perpétuelle ; ce sont eux seuls qui ont une résultante sur tous les plans, un écho dans tous les mondes, et qui portent en eux ce caractère de pérennité que, au fond, doit avoir normalement tout ce

que dit, pense ou agit un homme, parcelle infinitésimale, mais certaine, de ce Tout indicible dont l'Éternité est une dimension.

Cette importance capitale et prépondérante des seuls mouvements psychiques de l'action se détermine le plus facilement qu'il est possible ; en effet, les conséquences matérielles de l'acte humain ne peuvent dépasser la matière, ni dans le temps ni dans l'étendue ; elles sont donc limitées expressément au plan même où l'acte a été commis ; et, par conséquent, elles sont nulles en dehors du regard humain.

De même les conséquences morales ou logiques de l'acte volontaire ne peuvent dépasser les limites où se meut la volonté et où se connaît la responsabilité de l'auteur. Nous avons vu longuement ailleurs comment le statut même de l'humanité actuelle[2] restreignait entre la vie et la mort pour l'individu, entre l'état anté-humain et l'état post-humain pour l'espèce, la liberté, la responsabilité et partant la sanction. Les conséquences réfléchies de la volonté humaine ont les mêmes limites que la stase, en dehors de laquelle cette volonté n'est plus distincte, ou, en tout cas, n'est plus la volonté que nous nous connaissons, et qui nous détermine des hommes… Et ces deux constatations, outre qu'elles sont le fruit logique de raisonnements parfaitement nets et sans ambiguïtés ou détours possibles, sont toutes naturelles, puisque, soit dans le plan matériel, soit dans le plan volontaire, l'homme, en agissant, n'a influencé que des choses au pouvoir de l'homme, ou que des sentiments du domaine humain.

Mais, si nous considérons l'acte comme dépenseur d'énergie et, par conséquent, comme émetteur de vibrations nerveuses dans l'atmosphère psychique, comme propulseur d'une vague de l'océan fluidique qui nous baigne et qui baigne l'univers, nous concevons immédiatement que le mouvement ainsi produit, s'exerçant hors du plan humain, échappe à notre contrôle, à notre portée, et à notre responsabilité même (en tant du moins que responsabilité limitée de l'état humain). Et les caractères typiques de ces mouvements sont à retenir : ils ne sont pas contrôlables par nous, une fois émis, ils échappent pour toujours à notre influence, enfin, et bien que, au fur et à mesure des « interversions de courant », celui-ci diminue d'intensité jusqu'à devenir imperceptible, la série des mouvements n'en est pas moins connue[3].

∴

Mais, sans nous attarder à considérer ces caractéristiques, que je puis pour ainsi dire qualifier d'extérieures, voyons, au fond, ce que sont de tels phénomènes ou plutôt tâchons d'exprimer clairement le peu que nous en pouvons concevoir. Car, tout

---

[2] Cf. la. *Voie métaphysique*, chap. VII.

[3] Il faut remarquer que nous n'avons pas, pour déterminer les termes de ces ondes psychiques, de meilleures appellations que celles qui s'appliquent aux forces électriques et aux ondes hertziennes. On peut en augurer le rapprochement que l'on voudra.

en ayant la ferme volonté de demeurer net et exact, il n'est pas possible à l'homme de connaître à fond ni d'analyser complètement des faits qui proviennent bien de lui, mais qui, une fois provenus de lui, sortent du domaine de ses réalités effectives pour n'y plus rentrer, ou, du moins, pour n'y rentrer qu'après avoir subi, de la part d'agents inconnus de nous, de profondes modifications de degré, et même de nature.

L'acte humain, considéré comme source d'énergie s'irradiant en dehors du germe volontaire qui l'engendra, l'acte humain affecte tout ce qui est de sa nature, c'est-à-dire tout ce qui est humanité, et tout ce qui est énergie. Cela est axiomal ; et même, si, à des témoignages grossiers comme ceux dont dispose la nature humaine, une telle correspondance passe inaperçue, il n'en est pas moins vrai que toujours elle existe, et que toujours l'émission, même infinitésimale, d'une énergie quelconque affectera en quelque sorte l'énergie universelle, au même titre que le plus petit de tous les nombres affectera le plus considérable des totaux auquel il viendra s'adjoindre. Cela est de nécessité mathématique, comme de nécessité logique. Mais que connaissons-nous donc de l'énergie universelle que viennent si diversement affecter les actes humains ? Nous la connaissons d'une sorte si générale, que les esprits concrets et empiriques ont beau jeu à lui contester même l'existence. N'insistons cependant point là-dessus : les dernières découvertes scientifiques – les ondes énergétiques de l'éther, l'énergie radiante matérielle et à la fois invisible – ont amplement démontré que nous vivions dans un bain de force potentielle universelle, et que nous étions en somme les objets grâce à quoi la potentialité énergétique se faisait énergie réelle, sous certaines conditions, dans chaque plan. Mais, en démontrant l'existence de cette toute-puissance indéfinie et indéfiniment pratique, la science, toute expérimentale encore, n'en a précisé ni la valeur, ni le sujet, ni les conditions d'action, d'application et de transformation. Nous apprenons, seulement aujourd'hui, l'existence et quelques rares données du grand problème ; nous n'en voyons point la discussion et la résolution assurées encore.

C'est en ce monde énergétique, encore totalement inconnu hormis l'affirmation de son existence, que vont converger, sans se perdre ou s'annihiler, toutes les énergies partielles émises par les séries des actions humaines. Que savons-nous de la façon dont elles s'y comportent ? et du résultat que donnent leur rencontre et leur addition ? Rien encore ; mais considérons-les jusqu'à leur entrée en ce monde mystérieux, athanor central où tout ce qui est une force s'élabore ; et tâchons, par un raisonnement analogique, de les saisir à leur sortie.

∴

Nous venons d'agir, soit un simple geste, soit une action plus compliquée, ce qui importe peu ; admettons que nous venons d'agir l'acte type, l'unité d'acte, c'est-à-dire l'acte qui correspond au chiffre *un* dans tous les plans où il se manifeste.

Cet acte, en dehors du mouvement matériel et de l'impression morale conséquentielle, déplace des énergies, utilise des forces, et cela de deux façons, et toujours de ces deux mêmes façons, quel que soit l'acte produit. La volonté qui a

déterminé l’acte est une émission de force, intellectuelle ou spirituelle, comme on voudra (et je dis cela pour ne pas encombrer la discussion de considérations à côté). Une force, à moins qu’elle ne soit émise dans le vide, a des résultantes de même nature qu’elle, mais de valeurs et de directions diverses. Le mouvement volontaire est donc projeté et inscrit dans le plan des idées, et dans l’aura particulière que s’est créée, par les séries de ses volontés antécédentes, l’être humain dont il s’agit.

D’autre part, l’énergie développée sous la volonté pour commettre l’action, ne s’use point à cette action ; elle s’y utilise seulement. Après l’action commise, le but temporaire pour lequel cette énergie fut développée et où elle fut retenue, disparaît, l’énergie émise ne disparaît point ; elle ne se retourne pas vers le centre qui l’a projetée, et ne s’y résorbe pas. Car, si nous pouvions, comme fait le Patagon avec son lasso et le Zélandais avec son boomerang, rappeler à nous les énergies que nous avons extériorisées, nous ne connaîtrions plus aucune fatigue, aucune faim, aucun besoin de sommeil ; nous aurions trouvé le mouvement perpétuel sur le plan psychique, et il est bien probable que, en outre, nous aurions résolu le problème de l’immortalité de l’individu.

Si les énergies émises hors de l’individu n’y rentrent point, une fois qu’elles n’ont plus d’application au dehors (soit qu’elles aient manqué, soit qu’elles aient atteint et rempli leur but), comme, d’autre part, nous ne pouvons concevoir, ni leur perte ni leur anéantissement, nous sommes contraints de conclure que, parallèlement à l’énergie volontaire, elles iront s’inscrire dans l’océan des forces fluidiques qui entoure toute chose créée, toute limite. Ainsi chacune des énergies émises se réunit aux énergies extérieures, de même sens et de même nature qu’elle.

Mais la divergence de valeur et de tenue de ces masses énergétiques, extérieures à l’homme, éclate immédiatement. En effet, les influx successifs de la volonté individuelle, tout en étant projetés hors leur auteur, demeurent marqués à son empreinte spéciale, et lui constituent, hors de lui-même, un foyer distinct avec une aura personnelle, dont il est véritablement le créateur relatif et contingent, et qui l’attache à son composé humain, et qui l’affecte, qui vit au-dessus de lui et tout aussi longtemps que lui. La limite imposée à la liberté de chaque individu ne lui permet point une création extérieure plus complète et plus durable ; mais la liberté identique de l’individu voisin ne permet pas au premier de s’ingérer, le voulût-il, dans la création similaire d’un autre. Et c’est ainsi que les émissions volontaires de chaque composé humain forment des auras énergétiques personnelles, aussi nettement distinctes les unes des autres que les composés humains eux-mêmes auxquels elles correspondent.

Au contraire, les influx successifs de l’énergétique psychique, partant d’un élément du composé humain inférieur à celui qui constitue la marque de la personnalité, ne demeurent pas personnels, dès qu’ils sont sortis de l’individu, et détachés du but où l’individu les faisait tendre. Car si les énergies de la volonté humaine n’ont point d’équivalent hors de l’homme, les énergies psychiques, issues de l’homme et considérées en dehors de lui, sont des dynamismes similaires à tous les dynamismes psychiques, dont l’éther vibre indéfiniment. Elles n’ont donc aucune marque distinctive, et elles vont normalement se fondre dans l’océan fluidique

universel, c'est-à-dire s'ajouter au total des énergies dynamiques condensées autour de la race humaine, depuis l'émission du premier acte du premier représentant de cette race.

Retenons donc que chaque acte humain a deux vibrations, toutes deux bien entendu contingentes : l'une, toujours distincte, dans l'âme volontaire de chaque individu, l'autre, toujours générale, dans l'âme psychique universelle. Le ferme attachement de notre esprit à ces deux conceptions va nous permettre d'entrer avec assurance dans un domaine jusqu'ici peu exploré.



L'aura des volontés individuelles de l'homme est la somme des projections extérieures de tous ses actes raisonnés ; elle est comme une atmosphère enveloppante qui entoure immédiatement chaque individu, s'adapte à lui, et reçoit impression de tous ses mouvements réfléchis. Cette aura n'existe qu'avec l'individualité humaine – ce fragment de notre personnalité – et que par elle ; elle prend naissance, non pas même avec l'individu, mais avec son premier acte, qui ne coïncide pas nécessairement avec sa naissance ; elle s'augmente et s'alimente continuellement, tout le long de la vie humaine, à chacune des inflexions raisonnées de l'individu ; elle lui est spéciale, et ne saurait s'adapter à aucun autre individu de l'espèce ; elle ne vit que par émissions successives de la source qui lui donne l'existence, la volonté individuelle, et les actes conséquentiels ; elle ne saurait donc subsister après la disparition de son origine, pas plus que la flamme après que la source de lumière est tarie.

Mais, si la contingence originelle de cette aura lui fait de telles limitations de temps et d'espace, elle lui fait aussi certaines conditions de *résonance* et de *rétroaction*. La volonté de l'individu, seule génératrice de cette aura spéciale, y constitue la somme immatérielle de ses efforts et de ses directions ; elle y fait une création secondaire, qui est son œuvre propre et exclusive, et dont elle se trouve donc directement et complètement responsable. Cette aura, avec ses limitations, est l'image propre, et l'exacte représentation des responsabilités encourues par la relative indépendance humaine. Elle vêt l'individu d'une couche dynamique plus ou moins dense, plus ou moins bénéfique, suivant l'intensité et les directions des actions volontaires dont elle est issue et dont tous les jours elle se dégage et s'augmente. Sur ce plan d'énergie mentale, elle est donc similaire de l'aura nerveuse qui se meut, suivant d'autres lois, dans notre atmosphère psychique, et que les vieux imagiers représentent, autour du corps et spécialement de la tête, comme un nimbe enveloppant et lumineux. Retenons précieusement cette situation ; elle éclaire le plus profond et le plus souvent répété des préceptes du Taoïsme.

D’autre part, l’aura psychique universelle est le lieu où se rencontrent, se pénètrent, s’influencent toutes les énergies fluidiques immatérielles ou pseudo-immatérielles (car qui peut dire où finit la matière, et si même elle commence et finit quelque part)[4] provenant des actions de toutes sortes émises par toutes les sources concevables (raisons humaines, actions cosmiques ou chimiques même, mouvements animaux, etc., etc.). Cette atmosphère énergique n’est cependant pas constituée par toutes ces énergies diverses totalisées ; elle n’est pas un total ni une entité ; elle est un *lieu* (à la façon des lieux géométriques). Elle est impersonnelle ; elle est l’image inférieure du Grand Tout énergétique dont l’Être se déploie dans l’acte et le mouvement universels[5]. Réceptacle de toutes forces, la moindre de celles qui y pénètrent change les dispositions et les mouvements de celles qu’elle y trouve ; et elle reçoit d’elles en réaction et en pression l’équivalent de ce qu’elle apporte en actions et en impressions. Mais ici (et on le sent profondément au caractère cosmique et universel du milieu) la volonté humaine n’est pour rien ; l’indépendance et l’action humaines sont nulles ; la valeur et la responsabilité de l’acte humain sont égales à zéro. Le phénomène d’énergie cosmique se poursuit rigidement, logiquement, inévitablement, et celui qui l’a, d’un autre monde ou du fonds d’une individualité, déclenché, ignore non seulement les conditions, mais l’existence même de cette émission, nécessaire, mais anonyme, et n’en est donc ni l’auteur ni le témoin. La chose humaine ne saurait émerger du domaine humain, ni revêtir des qualités qui ne sont pas de la nature humaine. Ce qui est hors de notre intelligence et de notre condition, est au-dessus de notre intention et de notre mérite. On ne saurait trop appuyer là-dessus, surtout dans le monde occidental, où la vanité nous a fait supposer notre valeur et notre responsabilité égales à la valeur et à la volonté même de l’Infini.



Dans l’étude, si délicate et complexe, des énergies déplacées ou influencées par l’acte humain, nous sommes donc arrivés à ce moment où la force mystérieuse ainsi développée a été enregistrée dans le foyer psychique universel, au moment où cette

---

[4] Du moment que l’on veut bien ne pas réserver exclusivement ce terme, comme faisaient les anciens philosophes occidentaux, à ce qui tombait sous le contrôle des cinq sens humains à leur état normal.

[5] Bien que nous ne mettions ici en étude que deux foyers d’énergie et de forces, il faut bien se rappeler que le dualisme, à aucun degré et d’aucune sorte, n’entre dans les conceptions traditionnelles de l’Extrême-Orient. La tradition primordiale nous enseigne le troisième océan, ou *océan nirvânique* ; dans celui-ci, qui est l’énergie par excellence, c’est-à-dire l’âme spirituelle de toutes choses, il n’y a ni action ni réaction ; il n’y a pas influence de la volonté humaine ni, davantage, des mouvements cosmiques. Et cette détermination essentielle montre tout de suite pourquoi il n’est point question de ce troisième foyer, dans et autour du *Kan-ing*. Aucun mouvement de l’univers ne s’y reflète ; mais l’univers, à force de désirs intensifs, peut y monter et s’y confondre ; et c’est là qu’il trouve sa plénitude, dans l’absolue connaissance de soi-même et dans la possession de l’Énergie Essentielle, qui est le Repos Réfléchi, ou, métaphysiquement, le Non-Agir, le Non-Être conscient.

Il était intéressant d’appuyer là-dessus, bien que cela ne fût point ici en cause, à propos des concordances que la Tradition primordiale offre ici avec les théories de la Kabbale. On reconnaîtra facilement, dans ce que nous venons de dire, le monde inclus dans la spirale du Grand Serpent, le *Sepher Ietzirah*, le Trésor de Lumière, etc., toutes entités intellectuelles où l’Extrême-Orient, l’Orient et l’Occident se rencontrent, se pénètrent et s’appuient.

onde s'est, sans se confondre et s'annihiler, réunie à cet océan qui baigne les univers. Comme le fait un corps tombant à l'eau, ou un fleuve animé d'un mouvement propre se jetant dans un océan doué du mouvement planétaire des marées, cette énergie provoque des ondulations qui se propagent en tous sens. Mais une ondulation qui se propage génère une action de répercussion, nécessaire à toute espèce d'équilibre, qu'il soit matériel, psychique ou intellectuel. C'est pourquoi la vibration ondulatoire, après avoir impressionné tout l'océan psychique, revient au lieu même où elle naquit, avec une valeur et une direction nouvelles, sur lesquelles nous n'avons, nous humains, aucunes données certaines, ni même conceptibles (car les influences rencontrées par l'ondulation sur l'océan psychique sont au-dessus du domaine humain, et font partie d'un ensemble cosmique dont nous ignorons les éléments de vigueur).

Nous n'avons ici que des éléments de raisonnement et d'analogie ; nous n'avons aucun élément d'expérience ou d'observation, et il faut bien nous contenter de ce que nous avons, pour tenter d'expliquer ce que nous voyons : nous ne pouvons donc prendre ici, dans ce domaine où la contingence règne encore, que des conclusions relatives, contingentes d'une vérité bornée et réduite, tandis que, dans le monde des abstractions métaphysiques nous pouvions prendre des conclusions rigides et claires, dont les qualités étaient empruntées à la perfection même de leur objet[6].

Quoi qu'il en soit, l'énergie développée par l'acte humain, et portée à l'extrémité de son action (*kan*), révolue, par un mécanisme cosmique obligatoire et général, auquel rien de ce qui existe ne se soustrait, puisque ce mécanisme est la substance même de l'existence ; et ce retour d'énergie constitue immédiatement la réaction cosmique (*ing*) de l'action humaine.

Cette réaction est évidemment de même nature que l'ondulation d'où elle sortit ; elle porte les mêmes caractéristiques ; les mouvements cosmiques qu'elle déclenche peut-être sont indépendants de l'homme, de sa volonté, de son mérite ; il les ignore ; ils lui sont et il leur est indifférent. Vague impersonnelle de l'océan universel, elle n'intéresse l'homme qu'au moment et au point même où elle vient émouvoir, de son choc en retour similaire et parallèle, l'aura humaine d'où jadis elle sortit. Nous ne pouvons étudier savamment que ce moment et ce point d'une telle réaction ; mais sachons que ce moment et ce point sont affectés de la même sorte et avec la même indifférence que tous les autres points et que tous les autres moments de la course de cette réaction cosmique. Et, à ce point et à ce moment, cette réaction change de nature : elle perd le caractère universel à l'endroit même où elle l'avait acquis, pour revêtir cette forme d'action individuelle, par laquelle seule elle peut entrer et agir dans les auras humaines. Et, en perdant sa caractéristique impersonnelle,

---

[6] Nous ne voulons point insister. Mais quel profond sujet à réflexions, que celui par lequel nous savons et sentons que nous pouvons aborder la vérité absolue avec ce qu'il y a en nous d'éternel et de divin, tandis que nous sentons et avouons que les limites, dont nous sommes faits cependant, demeurent pour nous des obstacles à comprendre ces limites elles-mêmes. Et quelle constatation imprévue que, malgré notre superficielle imperfection, nous sommes plus ouverts à l'absolu qu'au relatif !

elle reprend les caractéristiques de la contingence individuelle, qu'elle avait abandonnées en sortant de cette contingence, et qu'elle retrouve en s'y réintégrant.

Rentrons donc, avec cette réaction (*ing*) dans le temps et l'espace humains. Elle fait, dans cette période, le chemin identiquement inverse de celui que le *kan* avait suivi dans l'aura humaine, du moment où il sortit de la vulve énergétique de la volonté. Et donc l'*ing* vient, en réactif, affecter l'individu humain avec une puissance coordonnée à la valeur de l'émission primitive du *kan* ; mais, pour affecter un composé, une énergie doit revêtir, sinon essentiellement, du moins temporairement, des qualités que le composé à émouvoir puisse ressentir et percevoir, et apprécier dans sa nature, et contrôler de son jugement. C'est pourquoi, à ce moment du retour à l'humain, le *kan* emprunte les qualités humaines par lesquelles il peut se présenter effectivement à son objet. Ces qualités sont de la sorte matérielle et de la sorte sentimentale, pour que le résultat se produise sur tout le composé humain (remarquons de nouveau que nous ne parlons point ici des éléments divins de l'homme qui ne sauraient, sinon s'émouvoir, du moins se contenter que dans la communion à l'océan nirvânique, et qu'il ne peut être ici question de cet océan, que nous avons dit n'être pas soumis au flux du *kan* et à l'influx de l'*ing*).

Nous concevons dès lors comme une nécessité logique que, pendant son influence en retour sur l'humanité, l'*ing* soit temporaire et contingent, individuel et affectif. Il saisit l'homme, non pas dans les éléments supérieurs, mais bien dans le composé qui est la caractéristique de l'humanité, et il l'agite tangiblement et matériellement. Et, comme nous avons déjà connu que, dans l'aura humaine, la responsabilité de l'acte volontaire subsiste entière et exclusive, nous connaissons maintenant, comme un fatal corollaire, que l'*ing* se manifeste sur le plan humain, le long de la responsabilité humaine, comme une *sanction*, mais comme une sanction de valeur correspondante à la responsabilité, et à l'intérieur des mêmes limites.

Ing, suivant le cas, se manifeste donc comme récompense ou comme peine, et cette manifestation, qui lui est extérieure, n'affecte que l'objet, et demeure indépendante du sujet *ing*, dont le réflexe est toujours pareil à soi-même, quelle qu'en soit la conséquence au regard de l'homme. C'est là que gît, en somme, le grand secret du voyage de *kan* et du retour de *ing*. Il n'y a point, dans tout ce mécanisme métaphysique, une volonté divine qui renvoie à l'homme une récompense ou une punition ; il y a une puissance cosmique qui s'épanouit, se résorbe, puis se répercute indépendamment de la valeur morale[7] de l'acte volontaire humain ; et c'est le mouvement particulier de l'aura humaine qui applique et détermine en sanction les effets spécialisés de cette puissance. Ainsi ce qui est humain demeure humain, affecte le seul humain, par la seule correspondance logique des actions et des réactions. Il apparaît insoutenable désormais que le fini puisse affecter l'Infini, et que le relatif puisse déterminer un état dans l'Absolu ; il apparaît surtout monstrueux – appelons les concepts et les choses désormais par leur nom – que l'homme, capable de désirer,

[7] Car comment la force cosmique ou le potentiel métaphysique se pourraient-ils influencer de la morale humaine ?

mais incapable d'agir hors du plan humain, cause, par son agitation humaine, une contrariété au Dieu Abstrait, et que ce Dieu abstrait conçoive de cette contrariété une satisfaction ou une colère infinies, génératrices de sanctions éternelles appliquées à cet homme temporaire et à son agitation illusoire.

J'ai déjà appuyé avec force[8] sur une telle monstruosité : on n'y reviendra jamais trop ni avec trop d'ardeur ; car, prêchée par des sacerdotes ardents à s'en faire de la puissance et de l'argent, elle a terrifié des millions d'êtres, et arrêté l'élan évolutif d'une des plus belles races humaines par la folle terreur de la mort et par les pires angoisses de l'Au-Delà.



Appuyons très rapidement sur deux conséquences immédiates du dogme taoïste, qui donne une évidence absolue, à deux problèmes délicats : le problème de l'habitude humaine (responsabilité répétée) et de l'habitude après l'état humain ou tout autre état du cycle (*karma* des Hindous, péché originel des Chrétiens), et le problème irritant de la justice sociale dans le monde humain, ou même dans l'univers visible ou capable d'être visible.

On conçoit bien que, si nous voulions étudier en détail toutes ces questions profondes et complexes, il faudrait un volume à chacune d'elles ; mais nous serions en outre contraints de nous perdre dans des comparaisons, des exégèses et des polémiques. Ces procédés n'ont rien à voir avec notre méthode. Celle-ci consiste à exposer, le plus brièvement possible, ce qui est la moelle de la Tradition primordiale, et ce qui a donc toutes les chances d'être la vérité, si toutefois la vérité peut être conçue par des cerveaux humains. Mais nous pensons que cette vérité se montrera assez belle par elle-même, à ceux dont les yeux méritent sa contemplation, pour que nous n'ayons pas besoin d'articuler et de détailler ses perfections merveilleuses. Nous laissons l'ardeur de la propagande à ceux qui ont besoin d'aider une doctrine qui ne suffit pas par elle-même à conquérir l'âme des adeptes, et surtout à ceux qui ont un intérêt personnel à faire des prosélytes.

Donc, quand les questions, même les plus ardues, les plus controversées, les plus obscures, peuvent, à notre humble avis, être traitées avec un seul mot, il ne faut point s'étonner de voir écrire ici ce mot et qu'il ne soit suivi d'aucun autre.

L'énergie émise par tous les actes humains est de même nature, mais l'énergie émise par un acte humain déterminé est d'un degré, d'une valeur, d'un « foisonnement » spécial ; bien entendu, ces qualités sont particulières à l'aura de l'humanité, y demeurent, et ne sauraient en rien affecter ce qui est en dehors. Ainsi, dans l'intérieur de l'aura humaine, on pourrait, par la qualité et la valeur vibratoire de l'énergie, discerner quel fut l'acte émetteur de cette énergie. Lorsque, après avoir

[8] Cf. *La Voie métaphysique*.

accompli son voyage dans l'aura universelle, cette énergie rentre, par choc en retour, dans l'aura individuelle, elle se revêt des qualités qu'elle avait avant d'en sortir ; et, pourvue de ces qualités spécifiques, elle revient émouvoir l'individu, qui fut sa cause médiate par l'acte généré. Et, en frappant l'individu, elle le frappe aux qualités correspondantes aux siennes propres, c'est-à-dire aux qualités, aux sentiments, aux passions, aux mobiles générateurs de l'acte qui déclencha tout le mouvement.

On voit d'ici la conséquence. Ému dans les qualités, dans les plans qui générèrent un acte, par une énergie née de cet acte même, l'homme est fatalement porté à agir comme il agit jadis ; il est sollicité de *répéter l'acte* primitif. Et, s'il le répète, une série de nouvelles vibrations analogues, mais de valeur augmentée par la répétition, recommence le voyage d'aller et de retour que nous avons décrit, revient frapper l'individu, de la même façon, mais plus fort, et l'incite, plus ardemment encore, à une nouvelle répétition. Le même acte devient de plus en plus facile, naturel, psychiquement inévitable ; il finit même par être agi dans l'inconscient. Telle est la théorie mécanique de l'habitude, de l'habitude invétérée, et, comme le dit profondément le proverbe, de la *seconde nature*.



Poussons le même raisonnement sur un plan plus élevé. Emetteur de vibrations, récepteur de vibrations analogues, et toutes pourvues des qualités humaines dans l'intérieur de l'aura individuelle, un jour, en ce travail normal et perpétuel, l'homme meurt. C'est-à-dire qu'il quitte le plan humain, et que son aura individuelle se dissout, en tant qu'affectée des qualités humaines.

Dans le plan supérieur[9] où l'a projeté la dissociation des éléments humains, le nouvel être qu'est l'homme *n'apporte rien de l'homme antérieur*. Raisonnons rapidement cette proposition, qui serait axiomale, si les Occidentaux n'avaient pas volontairement laissé obnubiler leur cerveau sur toutes ces questions : les éléments de l'ancien composé humain, qui se trouvent sur le plan nouveau, sont des éléments normaux de ce plan, et étaient donc les éléments supérieurs du plan humain ; les éléments normaux et caractéristiques du plan humain ne peuvent en sortir, sans quoi ils n'en seraient plus les caractéristiques. De plus, le plan nouveau ne peut être supérieur au plan humain qu'à la condition de ne pas en posséder les éléments normaux. Ceci étant admis – et c'est de simple bon sens – on saisit bien que ce sont les éléments caractéristiques de l'humain qui émettent l'acte et, par suite, l'énergie dans l'aura humaine ; car, si l'énergie était émise par d'autres éléments, elle n'aurait pas les qualités spéciales pour s'inscrire dans l'aura humaine individuelle. Donc tout ce qui est inscrit dans l'aura individuelle sort de l'élément caractéristique humain, et toutes les qualités qui y sont attachées y subsistent exclusivement Donc, ni la responsabilité, quelle qu'en soit la valeur, ni la sanction, quel que soit son signe, ne

[9] Cf. *La Voie métaphysique*.

suivent les éléments supérieurs du composé humain après sa dissociation. Voilà qui est purement mathématique. L'homme nouveau ne naît pas à son existence succédante avec une charge de mérites ou de démérites.

Par contre, les vibrations psychiques, impersonnelles et indifférentes, mais absolument réelles, qui, après leur passage dans l'aura individuelle, traversent l'océan universel, ces vibrations reviennent à leur émission d'origine, comme nous l'avons dit plus haut : le nouvel homme retrouve donc, dans son état supérieur, les vibrations qu'il émit jadis, mais vibrations épurées, dépersonnalisées, comme il l'est lui-même, et propres seulement à inciter en lui l'ardeur à la Vie (et entendons ici par *vie* la *méthode d'être* du plan supérieur où l'homme est monté après sa mort). C'est l'ensemble de ces vibrations universelles, résorbées dans un composé digne d'elles, qui constitue, à l'être naissant à son état nouveau, le potentiel de sa volonté, de son intelligence et de ses sentiments. C'est là une nouvelle conséquence de la théorie des répétitions : c'est l'*habitude,* dépersonnalisée et transfigurée. Mais elle n'a rien de commun avec l'habitude humaine.

C'est ce potentiel que les religions occidentales, toujours amoureuses des formules péjoratives, appellent le « péché originel ». En dehors du ridicule odieux qu'il y a à vouloir rendre l'être nouveau responsable de ce potentiel, auquel nul ne peut échapper, il convient de remarquer que ce potentiel n'est ni une vertu, ni un péché ; que c'est gratuitement que les Chrétiens en prétendent faire une charge honteuse à celui qui naît à un monde quelconque ; et que c'est par sa seule volonté, et quand il en aura pris possession entière, que l'être en question mettra le signe + ou le signe – devant ce potentiel énergétique, suivant l'usage qu'il en fera dans l'existence nouvelle où il vient d'entrer.

∴

Enfin, considérons, à l'éclat de cette lumière – qui peut paraître nouvelle à nos yeux occidentaux, mais qui n'en est pas moins la première qui brilla devant des hommes – la question de la justice sociale et de la justice universelle. Mais, à l'inverse des rhéteurs, faisons-le très brièvement, et en indiquant très succinctement les phases de ces évolutions spéciales. Nous avons dit l'impossibilité métaphysique, mathématique, et même morale, d'une sanction quelconque appliquée aux actes humains par delà la vie humaine, et à une autre entité que le composé humain. Donc, s'il y a mérite et démérite, s'il y a responsabilité et sanction, si, en un mot, la *réaction concordante* doit se manifester en bonheur ou en peine, c'est sur le plan humain exclusivement ; et c'est donc à la lettre que « chaque acte porte en soi sa récompense ou son châtiment ». Il appert donc que c'est dans le plan où l'acte fut commis que la sanction atteint l'auteur de l'acte. Comment concilier cette proposition, désormais nécessaire, avec la conviction où nous sommes que « la justice n'est pas de ce monde » ? La réponse à cette enfantine objection est infiniment simple.

Si nous considérons un acte quelconque en lui-même, indépendamment de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui le suivra, nous le concevons autrement qu'il n'est

en réalité, et nous attribuons à ses qualités des valeurs absolues. Et dès lors, nous réclamons, à son endroit, une sanction également absolue et se coordonnant à cet acte seul. Or ce point de vue est absolument faux. Et, sans nous appesantir sur la *loi des séries*, que nous verrons dans une étude ultérieure, nous devons connaître, et à chaque instant nous rappeler cette vérité que nous sentons confusément, à savoir que nul acte n'est indépendant de la série précédente et de la série suivante, que ses éléments de causalité et de responsabilité ont des racines multiples et lointaines ; en conséquence, la sanction qui lui est appliquée immédiatement est solidaire, non seulement des sanctions antécédentes et subséquentes, mais de toutes les réactions qui ne sont pas des sanctions ; si la sanction qui semble s'appliquer à un acte paraissait juste à nos yeux vis-à-vis de cet acte isolé, elle serait donc précisément injuste, puisque jamais cet acte n'est seul ; l'injustice relative est donc nécessaire ; et c'est toute la série de ces injustices successives qui constitue en réalité la portion humainement appréciable de la justice universelle.

Tout le problème social est ici inclus ; et les plus fameux rêveurs et les pires rhétoriciens de l'anarchie ne feront pas que l'on puisse obtenir, sur le plan contingent de l'humanité, la résolution générale et définitive d'une évolution cyclique toute entière.

Nous n'avons qu'à synthétiser notre raisonnement ; il s'appliquera tout aussi bien à la théorie de la justice universelle ; la justice sociale, si injuste qu'elle soit, en est une intégrante partie, au même titre que la justice individuelle est une partie intégrante de la justice sociale. Ainsi l'homme est un acteur du drame de la justice universelle ; et il l'affecte, et il en est affecté en dehors de sa qualité d'homme. Mais retenons bien deux choses : 1° les énergies de la justice universelle qui affectent tout être en dehors du composé humain, ne sont point des sanctions, mais bien seulement des influences psychiques ou cosmiques indifférentes à l'état humain et à ce qui s'y passe ; 2° le cycle évolutif est ascensionnel, c'est-à-dire que, quelle qu'ait été la somme des actions humaines, quelles que soient les répercussions de ces actes dans l'océan universel, l'être humain monte en se perfectionnant à travers toutes ses dissociations, et atteint inévitablement la disparition de la limite, ou, précisément, la perfection.

Ni dans la justice individuelle, ni dans la justice sociale, ni dans la justice universelle, l'être écoulé dans le courant des formes n'est satisfait. Car là où il y a justice, il y a aussi injustice ; et l'idée de justice ne s'engendre qu'avec et par son contraire et complémentaire. Tant, donc que l'être cherchera la justice et qu'il croira l'avoir trouvée, il ne la trouvera point ; car il ne sera pas où elle se trouve ; il n'y sera parvenu que lorsqu'il n'en aura plus le désir, ni la pensée, parce que, à ce moment précis, il *sera*, au-dessus de toutes les qualités et de toutes les bornes, et que CELA seul est la Justice Infinie.



J’arrête ici ces trop longues considérations, qu’on aurait pu poursuivre cependant, même avec un certain intérêt, pendant des centaines de pages et le long d’indéfinis raisonnements. Mais je tâche à suivre humblement l’exemple de mes maîtres illustres, en indiquant seulement le chemin de la vérité, et en laissant à chacun le soin et le mérite essentiel de tenter d’y atteindre. Je crois que, s’il est donné aux apophtegmes qui vont suivre, une attention suffisante, on y pourra trouver tout le fruit qu’on est en droit d’attendre d’un texte à la fois pratique et profond. On verra sans peine, entre les naïvetés morales dont j’ai déjà fait mention, les symboles métaphysiques où la pensée du Maître se cache, et comment il faut interpréter « les retranchements d’existence » qui sont à chaque instant mentionnés, et de quelle « existence » il est question. Je ne surchargerai donc pas davantage de gloses trop faciles un enseignement, que tout ce qui précède éclaire suffisamment. Et je donne tout simplement, et sans la moindre interruption, le texte du *Livre des Actions et des Réactions concordantes*, tel que Laotseu le conçut, et tel que le paraphrasèrent des disciples pieux et des philosophes de toutes les écoles.

CHAPITRE VI

Le *Kan-Ing* (*Traduction*)

Voici la parole du Thaï-Chang : Le sort heureux ou malheureux de l'homme sur la terre n'est pas déterminé inévitablement ; l'homme attire, par sa volonté d'agir, le faste ou le néfaste. L'action et la réaction de l'action le suivent comme son ombre, en proportionnant leur valeur.

Il y a, sur la terre et au-dessus de la terre, des forces intelligentes qui éprouvent le mouvement des actions des hommes ; suivant la faible ou la grande influence issue de ces actions, elles diminuent d'un nombre périodique le total de l'existence ; sur la terre, ces retranchements équivalent à la pauvreté progressive, puis à une quantité de privations et de douleurs, puis à la haine d'autrui, puis aux supplices et aux malheurs, puis aux calamités générales envoyées par les influences planétaires ennemies, et enfin, quand toutes les périodes sont épuisées, à la mort.

Il y a aussi les trois esprits conseillers, et le lieu de ces esprits, leur chef, qui entourent la tête de l'homme ; ceux-là connaissent les bonnes et les mauvaises actions humaines, qui correspondent aux périodes des nombres *ki*.

Il y a aussi les trois esprits *San-Chi*, qui agissent les mouvements intérieurs de l'homme. Aussitôt que le jour *keng-chin* est arrivé, ils montent au palais du ciel, pour témoigner des actions des hommes (*keng-chin* est le jour des audiences des magistrats).

Il y a aussi l'âme du foyer, qui, le dernier jour de la lune, témoigne aussi.

Les actions des hommes, suivant leur faible ou leur forte influence, correspondent à des diminutions des nombres périodiques *ki* (cent jours ou douze années).

Il y a une foule d'actions, importantes ou légères, qu'il faut éviter soigneusement d'agir, afin d'entrer dans l'immortalité. Dans la voie droite, résolument avancez ; dans la voie tortueuse, résolument reculez.

Ne pas marcher dans le chemin oblique. Ne pas tromper son cœur au fond de sa volonté. Accumuler la vertu, c'est entasser le mérite. Aimer sympathiquement la vie. Être droit : épuiser son cœur ; aimer ceux qui sont venus avant et ceux qui viendront après. Se rectifier soi-même, c'est commencer à convertir l'univers. Soutenir ceux qui sont faibles et entourer ceux qui sont seuls. Respecter ce qui est ancien ; fortifier ce qui est récent. Protéger la vie dans tout ce qui semble inerte et qui se transforme.

Il convient de regretter pour soi-même les fautes d'autrui, de se réjouir pour soi-même des vertus d'autrui, de sauver les hommes de la misère, de préserver les hommes des dangers, de se réjouir de ce que les hommes acquièrent, de s'affliger de ce que les hommes perdent, comme s'il s'agissait de soi-même ; de cacher les défauts des hommes, de ne pas se targuer de ses avantages, de s'opposer au mal, de s'unir au bien, d'abandonner beaucoup et de garder peu, de ne pas s'indigner d'un reproche, de ne recevoir qu'avec crainte les biens et les faveurs, de faire le bien sans penser à en être récompensé, de partager entre les hommes sans rien regretter.

C'est là un homme dont les actions sont justes : tous les hommes l'honorent, la voie du Ciel s'accorde avec lui. Il est suivi naturellement par la joie et la considération des grands. Les réactions pénibles s'éloignent de lui, les réactions bienfaisantes l'entourent et le protègent. Ce qu'il fait est bien et a de bons résultats. Il a le juste espoir de l'immortalité.

Pour être immortel au regard du Ciel, il convient de faire mille et trois cents actions droites ; pour être immortel au regard de la terre, il convient de faire trois cents actions droites. (Mille et trois cents désignent l'innumérabilité ou la continuité dans l'habitude, au même titre que les « mille et une » du conteur arabe ou les « mille e tre » de don Juan.)

Créer des pensées sans droiture ; agir des actes sans raison ; être méchant et se croire habile ; avoir un cœur cruel, et détruire la vie ; détester secrètement les sages ; mépriser secrètement les savants et les vieillards ; injurier ses maîtres ; marcher contre ses chefs naturels ; tromper les simples, calomnier ses amis ; abuser, mentir, falsifier, voler ; médire de sa famille ; être dur, violent et sans solidarité ; contenter exclusivement ses désirs ; confondre volontairement la raison et son contraire ; ignorer ce qu'il convient de retenir où d'abandonner ; dépouiller les faibles pour s'augmenter soi-même ; flatter les grands et leur obéir sans réflexion ; oublier les bienfaits reçus ; nourrir et perpétuer sa haine ; mépriser la vie des enfants du Ciel ; ne pas se conformer à la tradition de l'État ; accorder des dignités aux indignes ; punir les innocents ; prendre le bien d'autrui ; comploter la chute d'autrui ; tuer l'ennemi sans défense ; massacrer les prisonniers ; exiler les hommes droits ; perdre les sages ; insulter les abandonnés ; opprimer les faibles ; recevoir des présents pour violer les lois ; donner tort au juste, et raison à l'injuste ; confondre les fautes légères avec les fautes graves ; condamner à mort avec passion et colère ; connaître sa faute, et y persévérer ; connaître la justice et ne pas s'y conformer ; accuser autrui de son propre crime ; empêcher les professions des arts mécaniques ; critiquer et calomnier les sages ; attaquer et outrager la Voie et la Vertu ; lancer des flèches aux oiseaux, aller à la chasse des bêtes ; pourchasser les insectes ; effaroucher les passereaux endormis ; boucher les terriers, et détruire les nids ; tuer les femelles pleines ; détruire les œufs ; désirer le malheur des autres hommes ; nuire au mérite des autres ; exposer autrui et se protéger soi-même ; diminuer les autres, et s'augmenter soi-même ; employer le mauvais en échange du bon ; soigner son intérêt privé, et négliger l'intérêt général ; déclarer siens les talents d'autrui ; cacher les talents d'autrui ; publier leurs imperfections ; dévoiler leurs secrets ; les engager à dilapider leurs biens ; désunir les plus proches parents ; usurper le patrimoine d'autrui ; aider les autres à mal agir ;

s’abandonner à la violence et abuser de son autorité ; humilier les autres de sa propre élévation ; détruire ce qui germe et ce qui est mûr ; rompre les unions d’autrui ; s’enrichir par la concussion et s’en targuer ; ne pas regretter son injustice, hors la punition ; s’attribuer tout le bien ; rejeter tout le mal ; conquérir une gloire usurpée ; renfermer un cœur traître ; calomnier les hommes d’une grande vertu ; déguiser ses imperfections ; abuser de sa force pour contraindre et opprimer ; être cruel, tourmenter, blesser, ôter la vie ; diminuer sans profit la matière existante ; tuer une quantité d’animaux utiles, en dehors des rites ; éparpiller ou détruire les cinq grains comestibles ; accabler les êtres vivants de travaux et de peines ; ruiner les hommes et s’emparer de leurs biens ; détourner les eaux et allumer des incendies dans les lieux habités ; bouleverser les projets et détruire les travaux des autres ; détruire les instruments professionnels pour empêcher les hommes de s’en servir ; désirer le malheur et l’exil de ceux qui sont heureux et glorieux ; désirer la misère de ceux qui sont riches ; connaître la beauté, et désirer se l’approprier secrètement pour soi seul ; souhaiter la mort de ceux qui vous ont obligés ; maudire les grands visités sans succès ; voir les autres imparfaits ou incomplets, et en rire ; connaître l’intelligence et la vertu, et, loin de les louer, et de les publier, les cacher et s’y opposer ; faire une figure à ressemblance d’un homme pour le tourmenter ; empoisonner les sources des forêts ; avoir de la rancune contre ceux qui vous ont élevés ; résister et manquer de respect au père et aux aînés de la famille ; prendre de force ce qui appartient à d’autres ; prendre le bien d’autrui par force ou par ruse ; élever sa fortune par le vol ; avancer par fraude ou ruse ; récompenser ou punir ceux qui ne le méritent pas ; prendre du repos ou des plaisirs excessifs ; éplucher et accabler ses inférieurs ; causer de l’effroi et de la répulsion ; devant le Ciel, accuser autrui de ses fautes ; injurier la colère des deux principes ; susciter des querelles ; s’unir dans un but mauvais ; suivre les conseils des femmes : résister aux traditions des ancêtres ; abandonner l’antique pour le récent ; penser d’une sorte et parler d’une autre ; exiger des avantages excessifs, et tromper sciemment ses maîtres ; attribuer de mauvaises actions et de mauvaises paroles aux sages ; dénigrer autrui et se vanter soi-même ; nier les influences et croire à sa seule vertu ; renoncer à la conformité (à la Voie) et préférer la révolte ; abandonner les siens et chérir les étrangers ; affirmer sa vertu par le ciel et la terre, quoiqu’on manque de vertu ; prier le ciel pour le succès de mauvaises actions ; donner, puis s’en repentir ; emprunter, et ne pas restituer ; chercher à s’élever au-dessus de sa condition ; faire un usage égoïste de sa force et de son intelligence ; être incontinent pendant les époques consacrées ; visage doux et cœur féroce ; égarer le peuple hors de la Voie : une longueur trop courte, une largeur trop étroite, une balance trop légère, un vase trop petit ; mêler la vérité et l’erreur ; prendre des avantages immérités ; précipiter les plus honnêtes dans l’abjection ; tromper les hommes confiants ; dévorer et n’être pas rassasié ; invoquer les dieux pour paraître juste ; agir immodérément et contre la raison ; prendre du ressentiment contre les siens : positif sans sincérité et droiture, négatif sans douceur et conformité ; n’avoir pas l’harmonie parmi les femmes ; aimer à constamment se vanter ; être constamment jaloux et envieux ; se mal conduire envers ses descendants ; se mal conduire vis-à-vis les ascendants de son mari ; négliger l’esprit des ancêtres ; résister aux ordres supérieurs ; étudier et faire des choses inutiles ; cacher un cœur double ; souhaiter du

mal à soi-même et aux siens ; avoir des amours et des haines injustes ; mépriser les esprits de l'eau et du feu ; tuer des nouveau-nés ou faire avorter ; faire des choses cachées ou extraordinaires ; se dissiper aux jours *hoei* et *la* ; crier et s'irriter au lever du soleil et au jour *so* ; mettre volontairement le négatif en présence du positif ; souiller le foyer ; brûler des parfums avec du feu non consacré ; négliger les aliments de la terre ; mal faire à la faveur des ténèbres et infliger des supplices aux temps sacrés *patsié* ; injurier les étoiles qui coulent ; affronter l'arc-en-ciel, le soleil, la lune et les trois grandes clartés ; brûler les herbes au printemps ; injurier le nord et ses symboles.

L'esprit qui surveille la vie humaine inscrit ces fautes, lourdes ou légères, et les fait correspondre avec des retranchements des périodes *ki* ; quand la série des réactions est épuisée, l'homme meurt ; et, si la réaction à ce moment n'est pas entièrement accomplie, elle se propage en bien ou en mal sur ses descendants. Si un homme prend le bien des autres, ses enfants et ses biens disparaissent peu à peu ; il éprouve l'eau, le feu, le vol, la perte, les maladies, les calomnies, qui lui enlèvent l'équivalent de son larcin. Un homme qui tue un homme est semblable à celui qui se tue lui-même. Le voleur mange de la chair empoisonnée et boit du vin *tchin* : il semble s'en rassasier ; réellement il en meurt. Vouloir bien agir sans encore agir, voici l'esprit du bien ; vouloir mal agir, sans encore agir, voici l'esprit du mal.

Si l'homme méchant change de voie, s'abstient d'agir et pense à la raison, il obtiendra le bonheur et la paix : c'est là changer le mal en bien. Aussi le Sage suit la vertu en pensée, en paroles, en actions ; il accomplit les trois bonnes choses, et en trois ans reçoit du Ciel le bonheur. L'homme méchant se détourne de la vertu en pensée, en paroles, en actions ; il accomplit les trois choses répréhensibles, et, en trois ans, reçoit du ciel le malheur.

Il faut toujours s'efforcer vers le bien.

CHAPITRE VII

Les Hiérarchies Taoïstes et les Sociétés secrètes

Présentement, les textes et les livres taoïstes sont traduits exactement et éclairés de toute la lumière possiblement adéquate pour l'intellection occidentale.

Il nous reste à connaître comment ces textes furent appliqués sur les lieux mêmes et aux races qui les inspirèrent, comment s'établit le traditionalisme grâce auquel ces enseignements lointains nous parvinrent, et dans quels collèges, dans quelles institutions on conserve jalousement le flambeau d'une si pure lumière.

C'est donc ici l'histoire des hiérarchies taoïstes, et de l'enveloppe où ces hiérarchies se conservèrent, se cristallisèrent, et s'enfermèrent, pour posséder à la fois l'anonymat et la toute-puissance ; c'est l'histoire des sociétés secrètes jaunes. Ce n'est pas une histoire chronologique, car des mouvements révolutionnaires créèrent des organismes secrets à certaines époques pour les besoins de ces époques, et ces organismes disparurent après avoir atteint leur but (et nous en avons une preuve contemporaine dans l'éclosion de la secte des *Boxers*, rameau exotérique et éclatant de la plus occulte organisation de l'univers). C'est seulement ici une histoire logique et philosophique, avec l'étude du développement inévitable des sociétés secrètes politiques au sein même des centres initiatiques que le Taoïsme avait créés pour la conservation de la Doctrine, et pour l'occultation des sciences délicates ou dangereuses, qui, tant au point de vue politique qu'au point de vue psychologique, découlaient de cette doctrine.

Les centres initiatiques taoïstes étant, d'autre part, les seuls organes hiérarchiques d'une tradition qui ignore tout culte, tout rituel, toute liturgie et, à proprement parler, tout sacerdoce, devaient servir de noyau et de ralliement à toutes les sociétés secrètes qui se formaient dans la race jaune, pour deux majeures raisons : parce que le Taoïsme enseigne, en politique, les mêmes principes qui sont professés par ceux qui sont obligés de recourir aux sociétés secrètes pour conserver l'indépendance de leur pensée ; ensuite, parce que le Taoïsme présentait la hiérarchie implacable, mais très simple et très occulte, qui est indispensable à toute organisation secrète digne de ce nom et de l'existence.

Nous n'avons pas besoin de revenir sur les principes politiques inclus aux textes de Laotseu, et spécialement au *Tao*. Sans avoir même besoin de les presser, on voit qu'ils conduisent l'individu au libertisme, et la collectivité au communisme.

Ainsi, ils satisferont dès l'abord au but lointain que se proposent toutes les sociétés secrètes de l'humanité.

Mais ce qu'il importe de faire ressortir ici, c'est l'institution de la hiérarchie taoïste occulte, telle qu'elle existe encore aujourd'hui et de préciser que le rôle mystique, magique et conservateur de chacun de ces degrés hiérarchiques se double d'un rôle politique, social et évolutionniste.

À proprement parler, la hiérarchie taoïste ne compte pas de prêtres et de desservants, puisqu'il n'y a pas de culte extérieur, ni de membres salariés et, par suite, fonctionnaires, puisqu'il n'y a pas de frais, ni de membres élus par le peuple ou choisis par l'État, puisque le peuple ignore et que l'État ne paie pas. Le mot « prêtre » est ici bien impropre, car il ne célèbre pas, mais enseigne. La science acquise est le droit du prêtre taoïste ; l'aveu des maîtres est son investiture ; son succès est sa consécration. Il n'a besoin de rien autre pour être en vénération à la foule des lettrés, et pour suivre dans le monde sa voie cachée.

L'enseignement de la Science – dans le sens entier du mot – est la seule fonction et la seule cérémonie du Taoïsme. Il est évident que les formules volontairement abstraites, générales et impersonnelles, où se complaît l'enseignement de Laotseu, ont besoin d'une perpétuelle paraphrase. Elle est faite dans une glose, une tradition orale, qui est la même partout où le Taoïsme s'enseigne. Ces docteurs, qui portent le nom de *tongsang* (hommes qui voient clair), et s'occupent de la métaphysique et des problèmes que soulève l'enseignement de Laotseu, donnent l'enseignement classique du Taoïsme.

À côté d'eux, sont les *phutuy* qui se distinguent d'eux par un caractère hiératique traditionnel. Toute philosophie s'est toujours sentie attirée par le problème de l'origine des dieux et de l'origine de l'idée de Dieu. De plus, elle gagne en influence, si, par le mysticisme de ses dehors et la hiérarchisation de ses sacerdotes, elle émeut la religiosité du peuple. C'est pourquoi les adeptes de Laotseu firent à leur maître une place dans les temples, et eurent, pour l'honorer, sinon des rites et une liturgie, du moins une hiérarchie hiératique. Cette hiérarchie fut d'autant plus facile à installer que la solitude et l'étude, dont Laotseu fait un devoir à ses disciples, donnèrent naissance à des communautés, les unes cloîtrées, les autres errantes, dont les chefs devinrent rapidement des supérieurs spirituels. C'est de cette institution que les *phutuy* actuels sont les restes et les témoins.

Enfin, au dernier degré de la hiérarchie se tiennent les *phap*, qui, en plus, des sciences plus haut allusionnées, connaissent les toxicologies sacrées et profanes, et spécialement toutes les sciences divinatoires depuis la métaposcopie jusqu'au siderisme. Les rites évocatoires tiennent ici une grande place, dans ce collège, qui suit l'enseignement du Dragon, fantastique emblème, personnificateur de l'Empire du Milieu, maître suprême et omniscient du chemin de la droite et du chemin de la gauche.

∴

Comment la science première et entière, dégagée de toutes les gangues et scories des commentateurs, est-elle transmise aux *phap* actuels ? Comment ceux-ci la communiquent-ils à leurs adeptes, qui sont des successeurs désignés de leur vivant ? Par quelle pratique obtiennent-ils le pouvoir correspondant à cette science ? Sur quoi et sur qui exercent-ils cette puissance mystérieuse ? Voilà, parmi les questions qu'on serait en droit de poser, les seules auxquelles on n'est point en droit de répondre : ceux qui réfléchissent pourront trouver d'autant plus d'éloquence à ce silence, qu'on ne cache point qu'il est dû à des obligations morales, et aussi à un certain instinct de conservation. On comprendra facilement que, suivant le précepte oriental, tout n'est pas fait pour être divulgué, et qu'on n'est vraiment digne d'obtenir la connaissance que quand on est capable de la découvrir soi-même. Il est d'ailleurs bien d'autres questions sur lesquelles on peut, sans dangers ni réticences, appeler l'intérêt occidental ; celle-ci notamment : quelles sont, dans les trois mystérieux collèges que je viens d'énumérer, les sciences enseignées et mises en pratique ? Je puis affirmer que tout ce qui suit n'a pas encore été exprimé ni écrit.

Dans le collège des *tongsang* (et j'emploie le mot « collège » dans le sens large d'institution traditionnelle), on ne reçoit que les docteurs, c'est-à-dire les savants admis aux plus hauts grades de la hiérarchie non officielle des lettrés (les autres titres étant à la disposition des souverains). Ils ne sont admis au titre taoïste et à l'enseignement qu'après un plus ou moins long séjour, soit dans une retraite obscure, soit dans un de ces monastères éloignés que l'on nomme des « temples sans portes », où ils s'adonnent à des travaux mystiques et extatiques, et où la longue contemplation de l'univers les fait entrer au tréfonds des lois de la nature. De leur enseignement, que l'on vient chercher de fort loin, ils sont les maîtres et les dispensateurs absolus ; et leurs cours, si l'on peut employer ce mot pour les conversations qu'ils tiennent à la mode platonicienne, sont publiés suivant la composition de leur auditoire ; ils les modifient, les augmentent ou les tronquent ; à cause parfois d'un seul auditeur suspect, leurs lèvres demeurent closes. Ils sont tout à fait indépendants et tout à fait responsables aussi, non seulement au point de vue dogmatique, mais encore sous le rapport politique ; et c'est à eux qu'il incombe de ne pas laisser tomber dans des oreilles ennemies ou espionnes les propositions qui pourraient troubler le repos de ces écoles tolérées mais non officielles.

Les *tongsang* choisissent généralement leur demeure dans de gros villages (8 à 10 000 habitants) à distance raisonnable des villes, dans un pays facile à l'existence, assez retirés pour n'être pas en butte aux importuns, assez voisins toutefois des communications pour ne pas imposer de trop longs voyages aux auditeurs.

L'enseignement public du *tongsang* réside dans la lecture, la paraphrase, et les applications du *Tao*, du *Te* et du *Kan-ing*.

Je n'ai pas la place pour indiquer jusqu'à quels développements peut aller un tel enseignement : on voit toutefois qu'il renferme l'étude synthétique de tout ésotérisme, depuis la genèse humaine spéciale jusqu'aux conséquences que l'action humaine réfléchie aura, dans l'avenir, pour les genèses futures, auxquelles les livres sacrés, sauf le second, sont déclarés également applicables. Toutes les sciences métaphysiques en sont, par le fait, abordées et éclaircies. Ce n'est pas là, bien

entendu, toute la science des *tongsang* ; mais, vu la publicité, c'est la seule qu'ils enseignent.

Au point de vue politique, les *tongsang* reçoivent, par l'intermédiaire d'envoyés spéciaux, les avis occultes des chefs des sociétés secrètes. Ils connaissent le but vers lequel ces chefs désirent orienter l'esprit de la race. Et, avec un entêtement et une adresse infinis, ils font et ils modifient, dans le sens qui convient, l'enseignement public des textes. Ils ont chez eux, avec des initiés en nombre restreint, des conciliabules fermés, où ils indiquent à ces comparses quelle conduite et quel langage tenir, lorsque chacun d'eux sera de retour à son foyer.

Les *tongsang*, dont la personnalité peut-être facilement connue, sont consultés immanquablement par les fonctionnaires jaunes des services politiques et administratifs, sur le sens dans lequel il convient de gouverner, et chaque fois qu'il y a une mesure importante à prendre dans le pays. L'administration provinciale est donc sous le contrôle et sous la direction secrète des *tongsang*, et les fonctionnaires n'ont ni le désir ni le moyen de s'y soustraire.

Le collège des *phutuy*, qui vient au-dessus des *tongsang* dans le rite taoïste, est un collège fermé et sans élèves, où l'on n'enseigne pas, et où seulement on étudie. Chaque *phutuy* vit isolé, sinon de corps, du moins d'intelligence. Car c'est ici le degré de science que l'on doit acquérir par soi-même, *et que l'on n'acquiert jamais par un autre, à moins de contrevenir à la loi*. Les livres sacrés qu'expliquent les *tongsang* sont les compagnons de chevet des *phutuy*. Mais *ils les lisent autrement* ; et cet autre mode de lecture, ils doivent le trouver eux-mêmes, en déduction de celui qui jadis leur a été enseigné. Dans la réflexion, la solitude, et parfois dans l'extase, le *phutuy* arrive à l'oubli complet de son corps, et à la concentration de toutes ses forces sur son intelligence seule. Ne parlant pas, n'enseignant pas, il n'est ni dilué ni diversifié, et la tension de sa volonté l'amène aux plus hauts sommets, enveloppé dans le manteau de l'isolement et de l'indifférence. Il faut noter qu'il étudie, pour s'en rendre maître, les lois et les secrets de la nature, et qu'il commande absolument, comme à son propre corps, aux choses extérieures.

Une moitié à peine des *tongsang* s'adonne aux dures pratiques des *phutuy*, après quoi la plupart reviennent à enseigner les livres, fonction infiniment moins pénible et plus éclatante que la mystérieuse et ingrate obscurité du *phutuy*, dont on se sert parfois, mais qui ne commande jamais. Aucun avantage public ne sort de ce collège intermédiaire, qui n'est, pour employer la langue de Laotseu, qu'un échelon entre la Science et la Sagesse.

Au point de vue politique, les *phutuy* sont des contrôleurs de l'exécution des ordres occultes que diffusent précautionneusement les *tongsang*. Les sciences – naturelles et hypernaturelles – qu'ils possèdent, leur permettent, tout en conservant le silence et l'isolement intellectuels, de voyager sans faire naître de soupçons. En effet, ils exercent, là où ils sont envoyés, le métier de *jongleur nomade*, analogue au *taosse* ou au fakirisme errant des Indes. Ce sont eux qui, comme ceux dont c'est l'unique métier, colportent les phénomènes physico-psychiques, qui émerveillent les foules et les voyageurs étrangers (multiplication des sapèques, arrêt des eaux courantes, germination, floraison et fructification pseudo-spontanées ou instantanées, mort

apparente, inhumation temporaire, etc.). À l'aide de ces manifestations, ils peuvent se déplacer, observer, tout scruter ; s'ils ne commandent rien, ils voient, s'assurent, et rendent compte à ceux qui les envoyèrent.

Mais lorsque, par suite d'études ininterrompues, d'une ascèse mystique couronnée de succès, le *phutuy* persévérant dans le bien se voit mis en possession des secrets et des forces de la nature ; lorsque, fort de sa volonté, il rompt les dernières attaches qui le reliaient encore obscurément au monde, il monte alors spontanément au sommet de la hiérarchie, devient *phap* ; et ce volontaire, ignoré des hommes, peut alors réapparaître parmi eux, éclatant de sagesse et de puissance.

Le *phap* n'est plus un dogmatique comme le *tongsang*, ni un contemplatif comme le *phutuy*, ni un sédentaire comme les membres des autres degrés, c'est essentiellement un actif et un errant ; sa dignité lui fait un devoir de l'activité, et son activité lui fait une nécessité de l'instabilité. On saisira peu à peu la corrélation de ces obligations. Le *phap* est un être puissant et vénéré, de qui l'admiration craintive du peuple double l'influence effective. Il n'a point de domicile fixe ni de terres ancestrales, son vœu l'astreignant au détachement terrestre le plus complet.

Outre les livres sacrés, le *phap* possède les secrets de la toxicologie hiératique des Chinois anciens, toxicologie qui forme un redoutable arsenal aux mains de ceux qui savent en jouer.

Le *phap* possède les anciens traités de phrénologie et de chiromancie, condensés en quelques pages substantielles, et illustrés par de très anciens et religieux artistes, dont la science, à la fois naïve et profonde, ferait l'admiration publique.

Il possède le sens divinatoire du *Yiking* (premier livre sacré des Chinois, composé par les disciples de Fohi, environ huit siècles avant Moïse) ; il possède les très redoutables secrets médicinaux qui font de la flore et des minéraux de la Chine tantôt une panacée merveilleuse, tantôt un terrible tréfonds d'embûches. Mais le véritable apanage du *phap* est la connaissance et la pratique des préceptes du *Phankhoatu*[1].

Au point de vue politique, le *phap* est toujours un membre influent, non seulement des sociétés secrètes, mais très souvent des conseils intérieurs de ces sociétés. Il est très influent dans les délibérations où sont conçus les plans et les ordres politiques. C'est le *phap* qui est chargé de transmettre ces ordres aux *tongsang* ; il est, en réalité, le délégué des conseils intérieurs, l'expression tangible des volontés des sociétés secrètes. Sous prétexte d'apostolat, il parcourt les pays en moine errant ; il commande par lui-même et fait exécuter sous ses yeux. Rien ne se peut sans lui ; car la société secrète demeure toujours secrète ; seul, le *phap* est visible, et pour bien peu.

---

[1] Les illettrés, par ignorance, et les chrétiens, par détestation, lui donnent le sobriquet de *Phan-ac* (livre des choses mauvaises, des sorcelleries, des fantasmagories).

Le Phankhoatu.

Le *Phankhoatu*, littéralement : « livre des choses en retour », est mieux désigné sous le vocable plus général de « livre du Revers ». On le chercherait en vain sur les bibliographies des sinologues. L'Occident presque entier en ignore l'existence ; l'œil d'un étranger n'en a jamais déchiffré les caractères. Les *phap* seuls en possèdent chacun une reproduction, et le devoir du maître moribond est de la réduire en cendres. Le *phap* le plus ancien en conserve, écrit au pinceau au minium, sur les éclatantes feuilles moirées du *Gio* impérial, l'unique exemplaire qui ne doive pas être détruit, et sur lequel sont prises les copies, au fur et à mesure du besoin.

On comprendra qu'il n'est pas aisé, pour un Européen, je ne dis pas seulement de voir ce livre, mais d'avoir une vague idée de son existence et de ce qu'il contient. Il ne convient à aucun de ceux que le hasard ou les circonstances ont pu, tant soit peu, mettre au courant, d'en sembler connaître le texte. Mais on peut savoir que c'est là que sont réunis les plus redoutables secrets de la science extrême-orientale, et que sont sommairement indiqués, comme dans un aide-mémoire, les moyens pour les hommes d'utiliser toutes les puissances.

Le *Phankhoatu* est divisé en deux parties, soit seize de ces livraisons ténues, que les sinologues connaissent bien. La première partie est comme un résumé des métaphysiques et des enseignements antérieurs ; elle sert d'introduction, et n'enseigne rien de nouveau. C'est de cette préface, narthex d'un temple fermé, qu'on peut seulement, pour l'intérêt général, extraire quelques phrases. Voici la traduction exacte – faite d'après les caractères du livre, et sur les indications d'un savant en situation – de la troisième page de cette préface, où l'on reconnaîtra sans peine, et avec admiration, la théorie androgynique, exprimée avec une énergie et une concision étonnantes, et avec des oppositions de mondes et de mots qu'on ne saurait trop faire remarquer :

« Tu adoreras ta gauche, où est ton cœur.

« Tu détesteras ta droite, où est ton foie et ton courage.

« Mais tu adoreras ta droite, où est la gauche de ton frère.

« Tu adoreras la gauche de ton frère, où est son âme.

« Tu abandonneras l'âme de ton frère pour l'esprit de sa gauche.

« C'est ainsi qu'à ton sein gauche le Dragon te mordra.

« Et par sa morsure entrera Dieu.

« La voix, sans la parole ; l'entendement, sans le son, la vue sans l'objet, la possession, sans le contact :

« Voilà les gouttes de sang de la morsure.

« Prier avec des lèvres muettes, croire avec des oreilles fermées, commander avec des yeux soumis, prendre avec des mains immobiles :

« Voilà la morsure du dragon.

« Le sommeil est le maître des sens et des âmes.

« Ainsi dort ta tête sur le cœur de ton frère.

« La gauche de son corps répond à la gauche de ton esprit.

« La droite de ton esprit répond à la droite de son corps.

« Que ta gauche pénètre sa gauche ; que ta droite soit pénétrée par sa droite.

« Ainsi ta pensée sera sa pensée, et son sang sera ton sang.

« La morsure du Dragon se cicatrisera ; il prendra son vol, vous serez invisibles dans ses ailes.

« Vous serez unis avec le ciel.

« Ainsi, vous êtes deux, – et un, – et l'Ancien Dieu »[2].

La toxicologie occupe une des parties du Livre ; mais il ne s'agit plus ici de tous les poisons, ni même des poisons dont s'occupent les savants, à quoi j'ai fait allusion tout à l'heure, mais seulement de certaines essences qui ne sont plus considérées là comme des toxiques, mais comme des *moyens* ; les chanvres, l'upas, les lianes coca, les sucs des lauriers et mancenilliers, des daturas, et, en général, de toutes les euphorbiacées. Une division est consacrée à l'emploi pratique des haschischs et opiums *spéciaux*, et à la description et à l'analyse des circonstances où il doit être fait tel ou tel usage de l'un de ces agents. On peut croire que des facteurs de telle importance ne sauraient être mis en jeu pour des buts futiles ; et je pense que, au seul énoncé des plantes ainsi étudiées, on aura compris à quoi on les fait servir.

Les autres parties du *Phankhoatu* étudient, à un point de vue qui se laisse facilement entrevoir :

les parfums, parmi lesquels le musc, le benjoin, la badiane, le ginseng, le micocoulier, le sandal et les fumées des essences, lianes, fougères, arborescences et roseaux toxiques ;

les phénomènes d'ordre inférieur ou intermédiaire, temporaires et superficiels, classés en Occident sous le vocable « Spiritisme » ;

l'établissement rationnel de l'existence des Forces errantes, puissances incoordonnées de l'âme des choses, leur détermination, leur constitution fugace et leurs singulières aptitudes ;

la façon de reconnaître leur voisinage, le moment favorable à leur captation et les moyens de cette captation ;

le mode d'emploi desdites forces, la détermination des buts pour lesquels il est licite de les faire agir ; leur retour à leur état errant et vague (décoagulation) ;

la démonstration de la possibilité effective de l'extériorisation humaine entière ; l'entraînement préalable, la préparation matérielle, les adjuvants physiques, les rites, et les précautions indispensables avant, pendant et après l'opération, les lieux propices ;

les dangers de ces pratiques, le péril volontaire de l'opérant, l'empire des puissances étrangères ou des puissances adéquates mal dispersées après l'emploi, les

---

[2] *Phankhoatu*, préface, paragraphe VI.

vésanies spéciales résultant de ces cas spéciaux, et leur guérison par un tiers, au détriment d'un tiers ; les phénomènes du choc en retour ;

les rites, la détermination astronomique des époques favorables (sorte de *Lévitique* liturgique du Taoïsme) ;

la puissance sur la nature (monde inférieur), les pouvoirs sur les semblables (monde moyen), les influences sur les indéterminés (monde supérieur) ;

la Divination ;

l'Évocation ;

la Naissance et les lois qui président à l'acte de la Conception ;

la Mort et les lois de la Mort heureuse.

Il est inutile – et peut-être inopportun – de donner des détails sur ces derniers chapitres.



Telle est la hiérarchie actuelle, la science, les devoirs du Taoïsme ésotérique. J'ai dit tout à l'heure que ces rites assez compliqués et ces pratiques secrètes s'accomplissent dans le plus profond mystère, et que les formules s'étudient avec les plus grandes précautions, parmi lesquelles la première est la solitude. Ces dynamismes, auxquels les Européens ont donné des noms divers (électricité, magnétisme, polarisation, hypnose et envoûtement de Rochas, forces vitales de Baraduc, suggestion, extériorisation, etc.), sont expérimentés loin de toutes indiscrétions ; et les Maîtres seuls possèdent la clef ouvrant l'accès de ces dangereux trésors. Les disciples sont tenus au secret ; voilà donc une association parfaitement fermée. Ces groupes fermés, liés par un serment rituel, commandés par des hommes d'une extraordinaire intelligence, à qui la doctrine de Laotseu ordonnait le mépris des rois et des grands, étaient un noyau tout trouvé pour les mécontents de toute sorte qui cherchaient à réunir et à coordonner leurs sentiments. Pour gagner à leur cause le Taoïsme, qui en faisait partie déjà théoriquement, les mécontents se firent taoïstes, et le mélange des mystiques dédaigneux et des politiques dissidents est aujourd'hui complet. Les maîtres de l'enseignement sont devenus des chefs de parti.

Le rite à la suite duquel les *phap* cumulent ces deux redoutables fonctions a été déjà une fois publié en Europe ; c'est pourquoi je ne m'engage en rien en le reproduisant ici. Ils prennent, dans un temple, une statue consacrée de la *déesse* Quang-Am, la peignent de laque *blanche*, et l'enfouissent en travers du seuil de leur demeure (Formule : *An lau do thuong bach Phât xâ ghi*). J'évite de donner ici la traduction de cette formule, et je laisse aux esprits inventifs le soin de dégager le sens exprès du symbole.

Remarquons combien les devoirs politiques imposés aux *tongsang*, aux *phutuy* et aux *phap* correspondent précisément aux devoirs de leur ascèse mystique taoïste. Celle-ci leur commande un genre d'existence tel, qu'ils peuvent, sans y rien changer,

remplir leurs obligations politiques et sociales ; et c'est en cela que résident la perfection et la souplesse de tout ce mécanisme occulte.

Les causes de la fondation des sociétés secrètes sont ethniques et philosophiques, avant même d'être économiques, sociales et évolutives.

On sait que, en Chine et en Indo-Chine – les deux pays jaunes où fleurissent le mieux les sociétés secrètes – les dynasties nationales ont, dès longtemps, été renversées, et végètent dans l'exil, entourées de souvenirs légendaires et d'ambitions vagues. Depuis tantôt six cents ans, le Céleste Empire, envahi par les Mandchoux, fils de Gengiskhan, est gouverné par la descendance de ses conquérants. Pas une fonction importante de la Cour, depuis la place suprême jusqu'à celle du dernier interprète, n'est laissée aux aborigènes. Et, bien que, depuis longtemps, la race vaincue, plus intelligente, nombreuse et immalléable, ait absorbé la race victorieuse, la colère qui bouleversa, à la chute des empereurs, la race chinoise, subsiste encore aujourd'hui par ses effets.

C'est au XIVe siècle, six cents ans après la persécution de Shi Hoangti, dont le Taoïsme sortit triomphant, et dix-huit cents ans après l'apparition de Laotseu (637 avant J.-C.) qu'eut lieu la conquête mandchoue. Exactement à la même époque, dans la presqu'île sud de l'Asie, sous les coups des Birmans et des Siamois, s'écroula l'empire khmer, au Cambodge, et disparurent les Rois Rouges, qui régnaient à Angkor, la ville aux mille palais, dont les ruines, entassées en un cercle de 72 kilomètres de tour, remplissent aujourd'hui encore les visiteurs d'un respectueux émerveillement. Opprimées par les vainqueurs, les races se jetèrent aux sociétés secrètes (qui jusqu'alors existaient suivant le mode mystique, magique et politiquement théorique de Laotseu), de qui elles espéraient la consolation de leurs douleurs et l'entretien de leurs espérances ; et c'est de cette époque, fertile en conspirations, que les mystérieuses associations étendirent sur l'Asie jaune toute entière une « griffe » aujourd'hui toute-puissante, et qui jamais plus ne desserrera son étau.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, l'Annam, demeuré jusque-là plus tranquille, grâce aux Lê, rois glorieux de la dynastie nationale et libératrice, tomba dans les révolutions intestines, que, dès 1870, la France attisa : de là sortit une nouvelle dynastie, celle des Nguyên, celle-là cochinchinoise, contre laquelle se dressa la péninsule entière, et qui ne dut de rester sur le trône qu'à la complicité de l'étranger. Les mouvements de piraterie dont le protectorat français souffre aujourd'hui au Tonkin sont issus de ce cataclysme politique, et c'est de là aussi qu'il faut compter l'entrée des Tonkinois et des Annamites dans les sociétés secrètes spéciales qui réunissent tout bas, contre les gouvernements que les hasards leur ont imposés, les peuples de race jaune. Voilà la cause première de l'extension formidable des sociétés secrètes en Chine et en Indo-Chine ; sans doute, maints de ceux qui en font partie aujourd'hui ne font pas remonter leur adhésion à ce prétexte reculé. Néanmoins, c'est là une raison primordiale des associations, et c'est là que nous devons rechercher et saluer leur puissant essor.

Une autre cause, et de tous les temps, réside dans le caractère même de la race. On sait que le sentiment commun à tout Chinois est celui de la solidarité (*gen*). Cette

solidarité s'exerce, entre nationaux, de la façon la plus ingénieuse (établissement des raisons sociales multiples, extinction du paupérisme par le partage de certaines terres, prêts d'argent sans intérêts, etc.). Mais, à cause des qualités prolifiques de la race, un grand nombre de Chinois s'expatrient chaque année. Que devient, hors des frontières, la solidarité ? L'empire chinois n'a ni le goût ni les moyens de protéger ses sujets émigrés. Et pourtant, le Chinois exilé, isolé, conserve toujours le désir ardent d'être relié à son pays et de réintégrer finalement la terre natale, dans laquelle ses plus anciennes traditions lui ordonnent d'être inhumé. Le lien qu'il ne trouve nulle part ailleurs, les sociétés secrètes le lui fournissent : il n'est pas, hors de l'Empire, un Chinois qui ne fasse partie de l'une ou de l'autre, et plus spécialement de celle qui représente et soutient dans tout l'univers les intérêts de la race.

Enfin, le système gouvernemental, préconisé par les Sages et mis en pratique par les souverains, laisse la plus grande indépendance aux fonctionnaires, et le moindre recours possible à l'administré ; pour jouir à bon droit d'une telle autorité et d'une telle liberté, il ne faudrait que des fonctionnaires honnêtes ; malheureusement, il n'y en a que peu, et l'Empire fourmille des abus les plus criants. Ici encore, les sociétés secrètes sont les naturelles protectrices des gens lésés, qui ne peuvent, à cause des règlements, demander réparation nulle part. Et la crainte qu'elles inspirent arrête bien des magistrats dans leurs prévarications.

Étant données ces trois causes, on ne s'étonnera plus de l'énorme influence des sociétés secrètes, ni que ces associations comptent en Asie plus d'adhérents qu'il n'y a d'habitants en Europe.



Aux deux besoins de la race, solidarité, protection, répondent deux associations, l'une qui réunit les Chinois de Chine aux émigrés, l'autre dont les tendances satisfont à la *cause première* de son établissement.

Je ne parlerai pas ici des deux grandes associations dont d'autres que des Chinois peuvent couramment faire partie, dont l'une, celle qui s'étend au nord, est déjà connue en Amérique et en Europe, et dont l'autre, au sud, comprend Malacca, la Malaisie, les colonies hollandaises et espagnoles, qui prend sa part du soulèvement des Philippines, et qui porte le nom général de *Griffe*. C'est à cette dernière qu'appartenait le Français Marie de Mayréna, qui fut un instant roi des Sédangs, et qui périt mystérieusement, pour avoir contrevenu à ses serments, sur un point désert de la côte de Bornéo. De ces deux sociétés, le Père, Huc, d'autres missionnaires et des voyageurs ont déjà suffisamment parlé.

Il en est deux autres mieux cachées, plus chinoises et de buts et de moyens tels qu'elles ont attiré sur elles les foudres des lois : ces lois proscrivent à la fois leur but politique et leur but mystique.

Voici le texte du code promulgué en 1811 par le roi Gia-long :

« Toute personne qui se permettra *d'adorer le ciel* ou les étoiles, et qui *brûlera des parfums* pendant la nuit, ou qui allumera les sept lumières célestes, sera punie de 80 coups de bambou.

« Si un bonze ou un prêtre du *Tao*, après le jeune, *écrit une invocation* au ciel, ou s'ils adressent, avec une invocation, un sacrifice à *l'esprit de feu*, ils seront condamnés à 80 coups, et déchus de leur dignité.

« Tout individu qui exerce des arts magiques, dit qu'il commande aux bons ou aux mauvais génies, qui *tracera des signes magiques*, qui *préparera des charmes* au moyen de l'eau, prédira l'avenir, adorera les faux saints *ou appartiendra à la société du Nénufar blanc* ou *à celle du Véritable Ancêtre*, ou professera toute doctrine étrangère ou erronée, ou qui, *brûlant des baguettes parfumées* devant des images des mauvais génies, réunira des gens pour saluer ces images durant la nuit, sera condamné *à la strangulation* ; ses complices, à 100 coups de rotin et à l'exil lointain »[3].

Il faut remarquer que, dans la suite de cet article, on ordonne des sacrifices aux esprits des montagnes, des eaux, du vent, des nuages, du tonnerre, de la pluie, toutes choses qui, dans la genèse cosmogonique, sont considérées comme des produits conséquentiels de l'activité du ciel, qu'il est interdit d'honorer publiquement.

« Toute personne qui aura en sa possession un livre d'astrologie sera punie de 100 coups de bambou.

« Il est interdit aux devins et aux maîtres de la science des éléments de fréquenter la demeure des mandarins pour s'y entretenir de la destinée bonne ou mauvaise de l'État. Ils ne sauraient se servir des livres que pour pronostiquer le sort des particuliers. Toute contravention sera punie de 100 coups de bambou »[4].

Les sociétés condamnées par ces textes sont :

a) Le *Thiendiânhiên* (littéral : ciel, terre, homme), société de notre « véritable Ancêtre » qui fut le ciel, dont le nom, participant des trois mondes, indique son but généralisateur, coordonnateur, et, par suite, sa recherche pratique de la solidarité.

b) Le *Bachlienhue* (ou *Hoasenchang*), « Nénufar blanc » dont le nom indique les tendances politiques et sociales, pour ceux qui connaissent la valeur du nénufar dans l'emblématique.

Tout Chinois qui en éprouve le besoin moral peut entrer dans la première de ces sociétés. Mais il ne participe, bien entendu, qu'à ses avantages, sans même avoir idée des devoirs et des responsabilités qui incombent aux chefs.

Le simple désir ne suffit pas pour entrer dans le *Bachlienhue* ; il faut savoir et pouvoir : savoir l'interprétation des caractères, le sens extérieur et intérieur des Livres sacrés, le tréfonds de l'enseignement taoïste, et la pratique de quelques rites et formules ; pouvoir agir en toute indépendance, garder sa liberté d'action, atteindre aux lieux et aux personnes que peuvent désigner les circonstances, et rompre, au

---

[3] *Lois du royaume*, livre VI ; *Lois rituelles*, 1re partie, sections IV et VI.
[4] *Loc. cit.*, *Lois Rituelles*, 2e partie, sections III et XV.

moment voulu, toutes attaches sociales et même humaines. Il n'est pas besoin d'être Chinois pour entrer au « Nénufar blanc », mais il n'a aucun but immédiat, du moins hors de la Chine. Cette société peut avoir des membres hors d'Asie, mais elle n'y institue pas de représentants officiels.

Les signes de reconnaissance sont doubles : ils comportent les signes des autres associations, la griffe et le double empaumement, et ensuite un signe très ingénieusement emprunté à une religion étrangère.

Malgré les interdictions et les poursuites dont elle est l'objet, cette société forme en Chine l'unité la plus redoutable, et elle a mis son empreinte sur tous les grands événements de ce siècle qui ont associé l'Occident à l'Orient. C'est donc ici que je voudrais faire comprendre, par comparaison, qu'une société secrète, bien associée et bien secrète, peut et doit arriver à déterminer les actions des citoyens et même des pouvoirs publics, qu'elle bat en brèche, et qui la pourchassent en proscrivant ses adhérents : ceci sans bruit et sans argent. Sans s'appesantir sur d'autres raisons d'ordre particulier, il faut affirmer qu'une association n'atteindra un tel but que si elle accepte seulement ses membres après un sérieux examen préalable, portant : 1° sur la science acquise par le postulant, après les études faites sous la direction de maîtres adéquats ; 2° sur le caractère personnel du postulant, la valeur qu'on peut attribuer à son énergie, à sa volonté, à son activité, à son individualité toute entière, et sur les passions que peut révéler son passé ; 3° sur la faculté qu'a le postulant de comprendre et de recevoir l'enseignement qui l'attend encore, et sur la façon didactique et pratique plus ou moins parfaite dont il en saura profiter. Tous ceux qui ne satisfont pas absolument à ce triple examen doivent être exclus.

Enfin, le but ne sera atteint que si les membres sont fiés entre eux et à l'association par les liens les plus étroits et les plus inconnus, si le silence et le secret sont rigoureusement exigés et observés, et si l'obscurité la plus complète entoure les actes de l'association et l'existence de ses directeurs. Une société secrète dont le chef est connu abdique toute prétention politique et extérieure, et n'est plus – à ce point de vue – qu'une compagnie de gymnastique intellectuelle ou une assemblée de conférenciers. Qu'on applique ce qui précède à l'ancienne Rose-Croix et aux Francs-Juges d'une part, et à la Franc-Maçonnerie actuelle d'autre part ; on verra où conduit l'observation ou l'oubli de ces règles, et l'on ne s'étonnera pas de la précision de ces exigences et de l'apparente sévérité de ces appréciations.



Le *Bachlienhue*, où se réunissent tous les ennemis des étrangers – même des étrangers qui sont à l'intérieur de l'Empire – poursuit le rêve de l'hégémonie chinoise, ou mieux de la liberté de la race chinoise (car la philosophie chinoise exclut toute prépondérance d'une race sur une autre). De cette société partent les mouvements politiques intérieurs qui ont pour but de rendre la Chine à elle-même ; elle fut, au premier tiers de ce siècle, le foyer de cette formidable insurrection des Taïping, qui conquit Nankin et le sud de la Chine, et faillit transformer le continent

asiatique. L'insurrection des Taïping fut noyée dans le sang et le carnage ; les peuplades qui l'avaient soutenue disparurent dans les massacres ; et, à ceux qui eurent grâce de la vie, les bourreaux impériaux arrachèrent les canines, afin qu'on pût reconnaître publiquement les suspects. Il suffit de voir les proclamations de celui qui fut élu empereur à Nankin, l'exposé de ses réclamations à Péking, les hymnes qu'on lui chantait (et dont j'ai un exemplaire approuvé de son propre sceau), pour y reconnaître les doctrines politiques auxquelles je faisais allusion tout à l'heure, et pour ne pas douter que, si les Taïping eussent réussi, la Chine ne serait pas aujourd'hui la grande et solennelle endormie que nous connaissons.

Après la guerre, les mécontentements subsistèrent, et les mécontents se renouvelèrent. Il fallut les employer au dehors pour qu'ils ne devinssent pas dangereux au dedans. Les révoltes du Yunnan venaient à peine de finir, que commença l'invasion française dans l'Annam et le Tonkin. Les régions taïping étaient voisines de ces royaumes ; les Pavillons noirs et jaunes, les Quantgthôs de la vice-royauté de Canton, ce qui restait des Man et des partisans de Lihung-choï s'unirent pour repousser, au nom des principes de la solidarité, le nouvel envahisseur. La dynastie de Péking fut ici d'accord avec les associations dans leur effort, et c'est peut-être là ce qui l'embarrassa et le contraignit. Mais la guerre que la France eut à soutenir au Tonkin, depuis la prise de Hanoï par Rivière, jusqu'au déblocus de Tuyenquang par Giovaninelli, fut une lutte d'influences secrètes. L'histoire le prouve, sans le vouloir.

Il n'y eut pas un général chinois à cette guerre : le vice-roi de Canton ne bougea pas de chez lui ; et le vice-roi du Yunnan mit tant de temps à rassembler ses troupes, que la paix était signée à Tientsin avant qu'elles eussent apparu sur le théâtre de la guerre. Les réguliers chinois, qui ne sont jamais réunis en armées permanentes, furent enrôlés comme subrepticement, et mis sous les ordres d'autres chefs que leurs chefs normaux. Le maître de cette guerre fut Luu-vinhphuoc, chef des Pavillons noirs, à qui Péking envoya pour la forme le titre de général, et qui était, depuis plusieurs années, *hoangiap* (titre scientifique le plus élevé, réservé aux hommes illustres par leur pouvoir). Les légendes populaires lui avaient appliqué l'horoscope de l'étoile de Tranguyen, étoile à sept rayons qui paraît à la naissance des libérateurs et des sages parvenus à l'extrême degré de la sagesse. On peut conclure, de cette application, le rôle que jouait Luu-vinhphuoc et le rang qu'il occupait dans les associations. La paix signée avec la Chine, et Luu-vinhphuoc institué deuxième vice-roi de Canton, la guerre contre la France continua, sous le commandement de plusieurs membres de la souche Hoang, une illustre famille taoïste, et dura plusieurs années encore sur l'ancien élan. Peut-on même dire qu'elle soit aujourd'hui complètement terminée, ou endormie seulement grâce à des circonstances extérieures ?

En effet, la guerre sino-japonaise est venue donner aux sociétés un nouvel aliment d'action : cette action ne fut pas celle qu'on peut croire. Tandis que les guerres du Tonkin étaient une lutte de peuple à peuple, les associations savaient bien que c'était sur Péking que les Japonais dirigeaient leurs attaques : elles savaient surtout que jamais l'Europe ne permettrait le démembrement de la Chine au profit

d'une puissance jaune et nouvelle. Il n'y avait donc là qu'une guerre dynastique, et peut-être l'occasion de se débarrasser de la dynastie. Et l'on peut croire que les Japonais – gens très belliqueux et bien préparés, mais très vaniteux et mal renseignés – n'eussent pas eu la marche si facile, si les associations ne leur avaient préparé, à chaque pas, des guides, des vivres et des victoires. Les généraux du Petchili furent vaincus ; l'armée chinoise ne parut pas, et il y a une notable partie de l'Empire – celle où passa tout un été la mission lyonnaise de Madrolle – qui ignore même qu'il y ait eu guerre et invasion dans le nord de la Chine. Pour le monde chinois, il n'y a eu là qu'un incident local d'une importance bien inférieure à la révolte des Taïping. Grâce à l'Europe, la dynastie mandchoue demeura sur le trône, et pas un pouce de l'empire territorial ne passa aux vainqueurs.

Mais il est un fait bizarre, dont nul encore n'a donné l'explication. Par un oubli impardonnable de la diplomatie française, l'île de Formose fut abandonnée au Japon. S'est on demandé pourquoi les Japonais, vainqueurs immédiats d'un immense empire, n'ont pas pu, depuis deux ans de luttes continuelles et de grands sacrifices, se rendre maîtres d'une île qui n'a pas 5 000 000 habitants ? C'est que le secours mystérieux qu'ils trouvaient dans leur marche sur Péking, et qu'ils eussent trouvé jusqu'au pied du trône, leur a fait ici défaut. Arracher Formose à la Chine, c'est *contrevenir à la solidarité*. Ajoutons à cela que Formose est le refuge des anciens Pavillons, et dépend du ressort militaire de Luu-vinhphuoc, et on saura pourquoi Formose d'abord s'érigea en République, puis se révolta tout entière. Voilà pourquoi, comme jadis l'amiral Courbet, isolé dans le seul port de Kelung, les Japonais sont réduits à rester aux portes de leur possession nouvelle, ne pouvant y introduire un soldat ni un fonctionnaire, et pourquoi, malgré le temps et les traités, Formose demeurera la propriété, non de la Chine, mais des Chinois.

Quant aux récents mouvements (1900), à l'attitude des Chinois pendant la guerre russo-japonaise, et aux symptômes de nouvelle révolution xénophobe qui prennent aujourd'hui une nouvelle et singulière intensité, ils émanent, dit-on gravement, d'une société secrète inconnue, à qui les Anglais ont donné le nom de *Boxers*. Comme on sait que les éducateurs de la jeunesse conservent une longue influence sur leurs anciens élèves, les correspondants britanniques ont déclaré que ces *Boxers* étaient conduits par leurs anciens maîtres, maîtres d'escrime, de canne, de *boxe*, de bâton, de gymnase, et que, par suite, ils étaient très forts, très agiles, et pouvaient devenir dangereux ; on a écrit cela sérieusement, et on s'est donné la peine de recourir à une étymologie, d'ailleurs fausse.

Cette secte s'appelle exactement *Kiaôtze* : double idéogramme chinois dont l'exacte signification est « Société de l'harmonie universelle » (harmonie, dans le sens d'accord commun ou communautés de vues). Le mot *Kiaô* est le générique de toutes les associations secrètes ou particulières. On a fait, dès le premier jour, une faute de linguistique, que je m'étonne de n'avoir pas vu relever incontinent par M. Léon de Rosny, le savant professeur de l'École des langues orientales. Les mauvais garçons qui se battent à coups de poing et encombrent les rues de leurs rixes sont dits : *Kiào*. Les Anglais n'ont pas fait attention que le premier *Kiaô* avait un accent long sur l'o, tandis que le second *Kiào* a un accent bref sur l'a. Les *associés* sont

devenus des combattants à coups de poing, c’est-à-dire des *Boxers*. Tout le reste est de l’invention pure : il n’y a pas en Chine, dans toute la Chine, cinquante maîtres de gymnastique ou de boxe, ou d’escrime ; et ceux-là sont rangés parmi les baladins, chargés d’amuser les foules des jours de fêtes ou de marchés, et n’auraient nulle influence sur leurs élèves, s’ils avaient d’autres élèves que leurs enfants. La révolte actuelle n’est pas une révolte spéciale ; c’est un incident de la lutte perpétuelle entre le Jaune et le Blanc, lutte qui a pris cette fois pour prétexte l’affaire des concessions des voies ferrées, lutte qui ne se terminera que par la retraite du Blanc ou l’extermination du Jaune.

Ces *Boxers*, ces *Kiaôtze*, inconnus hier, seront inconnus demain. Ils n’ont qu’une existence momentanée et relative, concordant avec le but immédiat qui leur a été proposé, et pour lequel ils ont été créés.

En effet, il n’y a dans toute la Chine que deux sociétés secrètes, l’une pour le Nord, l’autre pour le Sud ; mais il est d’habitude que les membres d’une société secrète, désignés volontairement ou non, pour accomplir une action politique quelconque, prennent un nom particulier, qui commence et qui finit avec cette action particulière, de façon que, en cas d’insuccès, la société mère ne soit pas compromise. C’est ainsi que les *Boxers* sont nés avec le commencement et mourront avec la fin de la révolte des chemins de fer.

Gardons, pour demeurer clairs à chacun, aux révoltés de la secte des *Kiaôtze*, ce nom erroné et ridicule de *Boxers*. Ils sont issus, pour la besogne actuelle, du *Thiendiânhiên*.

Cette société, qui renferme les courtisans, les hauts mandarins, les ministres et des membres même de la famille impériale, s’attache à conserver, avec la dynastie régnante, l’ordre de choses tel qu’il est établi aujourd’hui. C’est dire combien le *Thiendiânhiên* et combien, les *Boxers*, son avant-garde, n’agissent que suivant les secrets désirs de l’impératrice douairière, protectrice des idées « conservatrices » et désireuse du *statu quo* actuel. Aussi, il faut être bien convaincu que, si les *Boxers* ont, sous prétexte de déboulonner des rails, mis le Nord de l’empire et la capitale en feu, c’est qu’ils y étaient secrètement invités par l’inertie complaisante de l’impératrice et du prince Tuan, protecteur honoraire des *Kiaôtze*.

Le *Thiendiânhiên* a vu tout le Nord de la Chine sillonné de voies ferrées ; il a craint pour la solidarité et l’hégémonie chinoises ; il a vu les étrangers, depuis quatre ans, s’abattre sur les côtes de la Chine avec des attitudes d’oiseaux de proie ; il a craint pour le trône et pour la dynastie. Et voici toute la Chine du Nord en effervescence.

Mais c’est le « Nénufar blanc », *Bachlienhue*, qui cherche à rénover la Chine, à la lancer de nouveau dans la voie du progrès, où, depuis tant, de siècles, elle est immobile. C’est le « Nénufar blanc » qui veut des armées bien recrutées, bien instruites et munies d’instruments de guerre perfectionnés : le « Nénufar blanc » ne se révolterait pas à propos des chemins de fer ; il les utiliserait dans un but national. Tout lui est bon pour réveiller la Chine, pour convertir le *gên*, ou instinct de la race chinoise, en ce patriotisme moderne qui hait l’étranger, et qui se rue aux frontières pour « faire des progrès ». C’est ainsi que le « Nénufar blanc », composé de Chinois

irrédentistes, d'âmes ardentes, d'esprits ouverts et intelligents, est le plus terrible ennemi des Européens.

Pendant les trois premières semaines de la révolte des *Boxers*, le « Nénufar blanc » n'a pas bougé : il croyait à une rébellion fictive faite pour consolider le pouvoir de l'impératrice, et l'engager dans sa résistance ultra-conservatrice. Mais, quand le « Nénufar blanc » a vu que le peuple chinois commençait à se dresser contre l'étranger, que le mouvement politique devenait révolutionnaire, et que cette révolution pourrait, tout aussi bien que l'intervention étrangère, emporter le trône mandchou, le « Nénufar blanc », à son tour, s'est dressé à la fois contre les étrangers et la dynastie, et se mit en train de reprendre en pratique le rêve de l'empereur taïping de Nanking.

L'histoire des dernières années s'éclaire ainsi de la façon là plus simple et définitivement. Tout l'empire chinois, pour des motifs divers, est hostile à la prépondérance et à l'avidité des étrangers ; il ne serait pas hostile à leur présence – et ce fait est à noter et à retenir toujours – si ces étrangers venaient individuellement, pour habiter ou commercer, et si les blancs ne procédaient pas toujours par détermination de zones de pénétration et d'influences administratives. On doit avouer que la conduite des puissances, depuis 1895 surtout, autorise toutes les défiances des Chinois à ce sujet. Mais, en dehors de cette haine générale, une partie de l'empire profitera des incursions des étrangers dans le Nord pour tâcher de se débarrasser de la dynastie mandchoue, et tâchera d'imiter les étrangers dans tous progrès industriels et militaires. C'est là le « Parti des réformes », dont le « Nénufar blanc » est le centre et le soutien.

Répondant aux désirs de progrès de l'empereur Quandgzu, le « Nénufar blanc » lui envoya l'un de ses principaux propagandistes, le fameux Kang-yu-Weï. Si Kang-yu-Weï avait accompli ses réformes, s'il avait pu faire accomplir à l'armée et à la nation chinoises l'évolution progressive qu'il rêvait pour elle, la Chine eût patienté quelques années encore ; mais, une fois les perfectionnements atteints, Kang-yu-Weï l'eût soulevée d'un geste : la dynastie mandchoue eût été renversée, et une dynastie nationale eut présenté à l'étonnement occidental une Chine réformée, armée, puissante, et, très probablement, numériquement invincible.

La révolution de palais qui chassa Kang-yu-Weï et rendit le pouvoir à la grande impératrice (qui voyait que la chute de la dynastie serait le couronnement des réformes) donna le gouvernement à un parti dit conservateur, qui a la haine des étrangers, mais l'ignorance complète de leurs forces. Et le prince Tuan, qui n'a jamais mis le pied en Europe ni le nez dans un livre de propagande scientifique, fit éclater immédiatement cette révolution populaire, dont Kang-yu-Weï réservait l'effervescence pour le jour où la Chine entière aurait pu l'appuyer avec une armée, des engins et une instruction tout modernes.

Aujourd'hui donc, pour l'homogénéité chinoise, le « Grand Ancêtre », le « Nénufar » et leurs filiales sont en lutte avec l'Europe, l'Amérique et le Japon lui-même. Nul doute que cette lutte ne se prolonge à l'avantage perpétuel des associations. Quel but plus noble proposer à des hommes ? Il est inutile de chercher

ailleurs le mode sonore d’une conclusion : je trouve celle-ci suffisamment éloquente, et je la propose en exemple à tous ceux qui, ayant travaillé et appris, veulent, de ce travail et de cette science, faire profiter leurs frères par le monde épars. Car il n’y a pas, pour l’homme doué, de races, ni de latitudes. Les mêmes principes pieusement cultivés peuvent faire naître les mêmes dévouements, et départir, aux hommes résolus et à leurs constants efforts, le même pouvoir redoutable et caché, d’autant plus redoutable qu’il est mieux caché.

La Puissance est la Voie logique et naturelle des hommes énergiques, savants et silencieux.

CHAPITRE VIII

Les Sciences Sacrées

Les centres initiatiques du Taoïsme et les échelons divers des grades secrets ne se contentèrent pas de conserver scrupuleusement les arcanes de la Tradition, les principes de l'ésotérisme et les complots de la politique. Ils conservaient aussi, sous la dénomination de *Sciences sacrées,* les résultats de l'expérience des Ancêtres touchant les sujets dangereux ou les sujets ésotériques, découlant immédiatement des dogmes ésotériques. Ces sciences font l'objet du texte du *Phankhoatu,* et on en a donné ailleurs la liste.

Des sciences dangereuses relèvent : la toxicologie, la science des parfums, les forces extérieures, l'évocation. – Des sciences secrètes relèvent : les phénomènes intermédiaires, l'extériorisation humaine, les lois des époques, les puissances, les influences et les pouvoirs, la divination, la mort heureuse.

À cette nomenclature, il convient d'ajouter une série de sciences expérimentales, qui, pour n'être pas absolument *sacrées,* ressortissent cependant au domaine des enseignements taoïstes, et ne sont connues et pratiquées, dans leur ensemble et leurs détails, que par les adeptes du *Tao* parvenus à de certains grades. Elles sont, en somme, la conséquence matérielle des enseignements secrets ; et elles sont prisées moins haut que ces enseignements dont elles découlent, bien qu'elles soient d'une sorte plus extraordinaire, plus imprévue et, pour le vulgaire, plus admirable.

Elles se comportent sur les plans de l'expérimentalisme, de la philosophie[1], de l'hiératique et de l'occultisme.

Ces sciences, que les savants protègent encore de leurs inerties puissantes, s'éclairent de gloses et d'acroamatiques. Filles du génie spécial de l'Extrême-Orient, leur nom seul est connu en Occident, et on n'y a qu'une faible idée des principes qui y sont exposés, et des théories qui en découlent. Elles n'ont pas plus cours en Europe que n'ont cours en Chine les combinaisons des bromures amorphes, les lois sur les biens paraphernaux, ou les théories de Joule sur le potentiel électrique. Elles englobent le cycle entier des connaissances humaines.

En *expérimentalisme,* c'est la *pathogénie* qui, refusant de voir, dans le mal matériel extérieur, la cause efficiente des maladies, décompose l'être humain en ses éléments normaux, suivant les règles pathologiques, et découvre l'ingressus morbide,

[1] Nous n'en parlerons point ici, ayant épuisé le sujet dans la *Voie métaphysique*.

le personnalise et l'isole avant même qu'il ait agi, et le présente ainsi, sans voiles, aux coups d'une médication énergique. C'est l'*étiologie*, échelle immense de la nosologie terrestre, reconstituée en ses degrés véritables par de patients constructeurs, classant les maladies suivant la valeur absolue de leurs causes, et non pas suivant la gravité variable de leurs manifestations. C'est la *thérapeutique déductive* et la *pharmaceutique*, appliquées suivant les logiques conséquences des théorèmes pathogéniques, désormais inébranlables : c'est la *manigraphie* et la *kinésithérapie*, science double des folies aberratives de l'âme et du corps, fondées sur d'autres bases que celles que nous leur donnons, ne laissant plus rien au hasard des expériences, et permettant d'agir aussi infailliblement qu'à la suite d'un raisonnement syllogistique ; c'est la *noogène* admise dans tous les cas, le *contrastimulisme* et la *métathèse*, pratiqués à sa suite avec une parfaite sûreté de diagnostic.

En *philosophie*, c'est la psychologie des sept éléments normaux de l'homme, l'élucidation des phénomènes sensitifs et sentimentaux, et le problème humain poussé jusqu'à la détermination de sa divine inconnue ; c'est la logique traditionnelle, et la démonstration de l'inutilité de toute théodicée ; c'est la morale réduite à l'universelle pitié.

En métaphysique, c'est l'idéogénie, l'ontologie, l'acrotisme[2].

En *hiératique*, c'est l'*iconologie*, science des schémas sacrés, où, en dehors et par-dessus les livres, sommeille l'intelligence des arcanes ; c'est la *mathésiologie* contemplative, où le disciple autodidacte gravit enfin lui-même les derniers échelons du savoir ; c'est le *ritualisme* strict et profond ; c'est le *siderisme*, science raisonnée des astres, dont le mouvement nous entraîne, et dont l'attraction mystérieuse commande à nos destins.

En *occultisme* enfin, ce sont les *sciences métaposcopiques*, élevées de l'empirisme où elles se traînent d'ordinaire, jusqu'à la valeur de traits visibles d'une influence cachée, déductives et non inductives, conséquentielles et non hypothétiques : c'est la *mégalanthropogénésie*, art perdu de nos contemporains, qui procréent comme ils mangent, boivent et jouent aux cartes, art qui transmue un éréthisme passager en un acte réfléchi, dont les imbéciles eux-mêmes n'osent plus sourire. C'est l'*obstétrique suggestive* ; c'est la *généthliaque divinatoire* ; c'est l'*herméneutique* des hiérogrammes et de l'idéographie sigillaire. C'est toute la *pneumatologie*, cette science étrange des rapports entre les mondes et les êtres, dimorphisme psychique, au seuil duquel hésite la myopie de Bernheim et ricane la négation de Charcot. Enfin, c'est la *thaumatologie*, l'art de faire naturellement des *miracles* et de pouvoir, à force d'avoir commandé à soi-même, commander à la nature et aux autres, suivant les lois les plus secrètes, et au moyen de forces errantes, dont le dynamisme ignoré se soumet parfois à la volonté des clairvoyants ; c'est ce sombre pouvoir que taisent ses dépositaires, et dont est le dernier héritier sans doute, cet Empire qui met au champ de ses monnaies, au chef de ses étendards et au fronton de ses temples, le Dragon ailé, maître omniscient des chemins de la droite et de la gauche.

---

[2] Cf. *La Voie Métaphysique*.

∴

LA PATHOGÉNIE CHINOISE

Toute la thérapeutique de l'Extrême-Orient est directement issue des dogmes de la plus ancienne étude. Dans la croyance bouddhique, dans le Taoïsme mystique, dans le lointain et métaphysique *Yiking*, il n'y a qu'une seule et irréductible affirmation sur le septénaire d'éléments premiers qui forment le composé humain. Sous des noms différents, leur nature subsiste identique, et l'universalité de cette croyance épandue a influé sur toutes les sciences d'origine seconde nées aux époques ultérieures, dans les cerveaux faits au module de ce premier et infrangible principe.

Dans une union étroite, qui est un gage de la vérité, se corroborent, à des plans différents, s'étayent et s'entraident la science hiératique, la foi populaire et les déterminations physiologiques.

Les Extrêmes-Orientaux ont excellemment vu que la science de la conservation du corps ne pouvait trouver sa voie qu'en s'éclairant du flambeau allumé par les sciences intellectuelles, et que le premier devoir d'une science expérimentale était de prendre, en principe axiomal, la déduction logique des sciences rationnelles.

Il n'appartient qu'à des présomptueux de vouloir déterminer les vérités du plan spirituel par les sensibilités du plan animique, et celles-ci par l'empirisme du plan corporel. Une aussi bizarre opinion provient évidemment d'une acquisition mal coordonnée de concepts, d'un amoncellement incohérent de principes dans un esprit qui éclate à les vouloir contenir tous, d'une pose à faux en un cerveau de données expérimentales probables, auxquelles la vanité, commune aux imparfaits, prête gratuitement la puissance des évidences ou des démonstrations rationnelles.

La science pure et première doit avoir comme conséquence les différents savoirs que l'homme découvre par la suite, en application aux degrés différents et aux situations diverses des corps, des principes éternels.

Mais, de même qu'un corollaire ne peut prétendre à régenter le théorème, de même les sciences secondes ne peuvent prétendre à rien sur ou contre les sciences premières ; et, si la physiologie ou la thérapeutique semblent soudain s'insurger contre la métaphysique ou la psychologie, il n'en faut pas douter un instant, c'est que l'expérimentale fut mauvaise, et que l'empirisme est à recommencer.

Telle est la base des sciences d'observation de l'Extrême-Orient ; il ne faut pas chercher ailleurs la cause du pouvoir physique extraordinaire de ses savants et de la merveilleuse perspicacité de leurs expérimentations.

En pathologie, ils ont fait la plus délicate application et la plus savante interprétation de leurs doctrines. Conscients que les maladies, telles qu'elles nous apparaissent, sont de simples effets, que les causes de ces maladies dans des organes spéciaux ne sont que des suites immédiates de la cause véritable, ils ont cherché l'origine de tout mal, au plan supérieur, dans l'un des principes essentiels de l'homme, afin de pouvoir, une fois la source morbide découverte, la tarir d'un seul

coup par le remède approprié, non plus à la conséquence tangible, mais à la cause primordiale, souvent obscure, toujours cachée.

Et ils ont établi, à ce sujet, les principes d'une science véritablement originale – dont le nom, seul existant en Occident, n'a pour ainsi dire plus de bon sens à nos oreilles – la pathogénie, qui est, au sens strict du mot, de l'acrotisme nosologique.



En expérimentalisme, disent les Chinois, les simplifications sont plus souvent des mélanges que des réductions et ne conduisent ainsi qu'à la confusion. Voici donc leur théorie :

Le corps (*Xuong*, substances organiques) et le sang (*Maû*, véhicule de la vie animale) constituent les éléments inférieurs de l'homme. Le *Wun* ou volonté céleste qui tient le composé humain en son intégrité (se rappeler Paracelse), parcelle divine qui est en nous, et l'entendement (*Tinh*) qui est, non pas la faculté de raison, mais la faculté des associations d'idées, constituent les éléments supérieurs. Voilà le *corps* et l'*esprit* dont l'union fait l'homme. Or, le sang, si pur, si globulé qu'il soit, ne peut servir à entretenir l'existence physique, s'il n'est à la fois agile, chaud et vibrant ; l'association d'idées ne peut prendre apparence en notre diction sans une communication intime avec le corps : il existe donc forcément en nous une faculté de chaleur, de mouvement, de lumière, qui est en dehors de toute physiologie et au-dessous de tout entendement. Cette faculté a trois modalités de révélation et d'œuvres bien distinctes ; et il convient de lui laisser sa triple détermination, si on ne veut pas errer – en cet invisible et, par suite, difficile domaine – au moment de la spécialisation.

Or, les éléments *supérieurs*, venant de la volonté Une et de ses conséquences, ne peuvent être affectés *essentiellement* d'aucun mal.

Or, les éléments *inférieurs* ne peuvent être directement attaqués que par des effluves *extérieurs*, destructifs ou délétères, c'est-à-dire que leurs seules affections ne peuvent se traduire que par une perte de quantité ou un changement de qualité. Les deux seules maladies *essentielles* des inférieurs sont donc la corruption et l'anémie, deux maladies visibles, et dont les prognoses, le traitement et la guérison ne sortent pas de l'empirisme habituel.

Donc, toutes les maladies, qu'elles portent sur l'un quelconque des éléments humains (sauf le septième, qui est inattaquable et ne peut provoquer qu'un seul état, la mort subite, qui n'est pas une maladie, de par la dissociation d'avec les autres éléments), toutes les maladies ont leur cause primordiale en l'un des trois intermédiaires qui réunissent les molécules corporelles aux facultés de l'entendement (lesquelles ne sauraient se toucher dans leur coexistence, sans l'adjuvant de moyens d'un autre plan). Le mouvement, le souffle et la lumière sont donc, à cause même de leur ténuité essentielle, les premiers éléments en butte aux influences morbides, les portes par lesquelles le mal s'introduit dans le composé que nous sommes.

La pathogénie orientale consiste donc, après un diagnostic psychologique, à déterminer, parmi ces portes, celle qui aurait été ouverte ou brisée, afin que la thérapeutique puisse directement la refermer ou la reconstruire.

Ces considérations une fois admises comme étant des conséquences étroites des psychologies et des métaphysiques, quel raisonnement s’impose ?

C’est, dans le cas de la maladie prise à temps dans un corps non atteint de misère physiologique, de négliger l’effet visible, quelque terrifiant qu’il semble, pour remonter à la cause essentielle, cachée, obscure, mais seule efficiente du mal, et de l’attaquer exclusivement. C’est le rejet absolu de tout empirisme expérimental, de toute médication externe, de tous topiques ; c’est, dans le domaine pratique, l’exclusion de tous les succédanés, et la réduction de la pharmacopée à quelques principes régénérateurs et révulsifs, d’application adéquate à la découverte des causes déterminantes du mal. C’est la classification de la nosologie en quelques têtes de chapitres spécialisées.

C’est surtout la lutte psychique et intellectuelle contre le mal coïncidant et s’alliant intimement avec la lutte matérielle contre la maladie conséquentielle ; c’est, d’après la détermination exacte de l’ingressus morbide dans l’élément humain spécialisé, la tonification, l’exaspération, le réveil, ou, suivant le cas, le ralentissement, la réfrigération, l’appauvrissement dudit élément, en tout cas son retour à son influence coutumière dans le composé humain. C’est le rigide traitement, au plan animique comme au plan corporel, de la cause véritable ; c’est la réduction du mal produit dans l’élément principe, la répression du désordre porté dans la localisation physique de ce principe, indépendamment du processus suivi dans les différents organes par le développement de la maladie.

C’est dire que, basée sur les indices d’une pathogénie soigneuse, la thérapeutique n’est plus qu’un corollaire matériel d’une science d’observation psychique ; que ce corollaire, à perdre toute son envergure expérimentale, perd en même temps ses chances hasardeuses et ses facilités d’erreur ; et que, dégagée de toutes les faussetés que traînent avec elles des observations mal faites, ou des constatations de symptômes étrangers dus à des circonstances extérieures inconnues de l’observateur, la médecine n’est plus qu’une application logique d’une psychologie physiologique d’une considérable valeur, et gagne en précision ce qu’elle semble perdre en initiative.

Il est néanmoins bon d’ajouter que le traitement par remède direct, à l’exclusion des succédanés, suppose l’emploi des révulsifs et des toxiques les plus puissants, capables de révolutionner l’organisme humain ; que ce traitement implique l’usage, sans aucun lénitif ni tempérament, de quantités déterminées durant des périodes déterminées ; il faut ajouter que la puissance de cette médication nécessite, chez tous les autres éléments du composé humain, une force vitale, une énergie suffisante pour résister à son action, et produire des effets réflexes dont bénéficiera l’élément atteint et traité. Il faut donc au sujet force et jeunesse, et de plus une santé générale, qui suppose que le mal a été traité aussitôt reconnu, et que la diathèse, en cas d’hérédité, a été saisie dès l’âge le plus tendre. Nous conclurons donc immédiatement que, si les accidents subits, les affections graves, les cas même désespérés rencontrent, dans l’application de la pathogénie à la thérapeutique, des

chances de guérison véritablement extraordinaires et inconnues aux Occidentaux, au contraire, les malades invétérés, les vieillards, les anémiés et les diathésiques d'ascendance non traitée, sont peu susceptibles de guérison, parce que la thérapeutique n'admet pas ou ignore les succédanés capables d'adoucissement et de soulagement, et que les malades ne supporteraient pas les médications violentes capables seules de refréner le mal.

Qu'une localisation des éléments vitaux semble dès lors nécessaire, cela n'est pas douteux ; mais cette localisation – absolument théorique – ne sert, comme point de départ, dans la pathogénie, que comme sert la supposition d'une valeur de *x* dans la discussion d'une équation algébrique ; prise à elle seule, la supposition est gratuite et contestable ; mais c'est une base hypothétique nécessaire, d'où part le raisonnement pour suivre la filière des positions possibles, leur assigner des valeurs concordantes, et revenir alors à l'*x* initial, indéterminé, mais à qui la définition de toutes les valeurs voisines ne laisse plus qu'une seule place à prendre, qui est sa véritable place. Ainsi a-t-il été raisonné dans la disposition des éléments vitaux à travers les organes, et faut-il même admettre un renversement normal de l'hypothèse primitive en certains cas psychologiques, physiologiques, ou même pathologiques, dès l'avance prévus : exactement comme, au passage insensible d'une valeur par une ligne de démarcation désignée dans la *courbe des valeurs*, la valeur correspondante de l'inconnue bondit soudain de *plus l'infini* à *moins l'infini*.

∴

Le *Khi* ou souffle (voir la doctrine des stoïciens), véhicule de la vie générale, est le facteur qui paraît le plus important dans cette organisation, ou, en tout cas, celui dont la valeur quantitative paraît le plus considérable.

Les trois éléments dissolubles étant en potentialité d'animation vitale, les trois éléments immortels étant en potentialité de localisation temporaire, le *Khi* vient, de sa complexité, enchaîner et réunir des éléments d'essences diverses et de propriétés disparates. En effet, le *Khi* a ceci de commun avec les dissolubles qu'il meurt, et ceci de commun avec les immortels qu'il ne se dissout pas, et qu'il se réunit, par une immédiate résurrection, à ces immortels, pour constituer un nouveau mode d'existence. Tel est le mécanisme de la naissance ; tel est par inversion le mécanisme de la mort.

Le *Khi* (souffle de vie) dont l'entrée en jeu cause directement la vie dans l'organisme humain, trouve deux mouvements à déterminer, un dans les supérieurs, un dans les inférieurs ; ces deux mouvements s'appliquent à deux spécialités, l'une physique et matérielle, l'autre hyperphysique et intellectuelle ; ces essences, ces éléments, ces mouvements, constituent le jeu de l'organisme, qui s'appelle l'existence humaine normale.

Du côté physique, le *Khi*, allant droit aux poumons, organes de la combustion et de la régénération des combustibles, atteint le sang, qui se meut et forme, sous son impulsion, le nodus sanguin (inférieur) schématisé sous la forme d'un tourbillon ou d'un plexus.

Du côté psychique, le *Khi* rencontre l'élément immortel *Thân* (lumière et conséquentiellement chaleur). Il s'unit immédiatement à lui de la façon la plus indissoluble (cela est naturel, puisque le *Khi*, sujet aux résurrections, est plus attiré du côté des immortels que du côté des dissolubles) et forme avec lui le nodus psychique, lequel se répand dans tout l'être, mais a sa spéciale localisation dans le cœur : le *Thân*, quand il est seul, n'est pas localisé. Mais il faut remarquer que l'isolement du *Thân* est une potentialité, et non un état.

L'un à l'autre réunis, le *Thân* et le *Khi* deviennent l'unique *Thânkhi* (fluide ou corps astral) : il se répand autour des éléments immortels ; il affecte le *Tinh* (association des idées) et y produit le nodus intellectuel, localisation passagère dans le cerveau. Je dis « passagère », parce qu'il est admis en Orient qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un cerveau pour avoir des associations d'idées.

Comme il est inutile – et même dangereux, dit le *Phankhoatu*, – de vouloir affecter le *Wun* (qui n'est qu'une manifestation) et le lier à des éléments humains, il ne reste qu'à expliquer l'action du mouvement sur les organes tangibles qui forment le « corps » humain.

Or il existe ici une application spéciale du principe de l'*Am-duong*[3] (principe double, physiologiquement chaud et froid, sec et humide). Une superficielle expérimentation établit que le corps humain, par son dégagement, tant de calorique que d'humeur, participe au double principe.

Toute sécrétion, tout dégagement suppose un mouvement intérieur ; d'où le rein est considéré comme un foyer de mouvement, puisqu'il est sécréteur des humidités corporelles ; par suite, il sert, dans la marche des éléments inférieurs, comme d'une sorte d'intermédiaire. Son nom même l'atteste (*Thânthuy* : rein humide). C'est le correspondant à l'*Am* du principe double.

D'autre part, la chaleur doit avoir aussi son mouvement spécial ; et ce mouvement doit avoir un siège. Le *Thân* (chaleur) se meut avec *Khi* et ne peut commencer son mouvement sans lui ; cependant, il a son mouvement propre : donc, par l'analogie chère aux Orientaux, et pour satisfaire au *Duong* du principe double, il existe, localisé en face du *Thânthuy*, un *Thânhoa* (mouvement de la chaleur), lequel attache le *Thân* au sort du *Khi*.

Ainsi, entrée normale du *Khi* ; sa division immédiate, une quantité proportionnelle au *Thân* s'attachant à ce *Thân* pour former le nodus psychique ; et ce psychique actionnant l'intellectuel (localisation : le cœur, le cerveau) ; le reste du *Khi* actionnant le sang, et formant le nodus corporel (localisation : les poumons), le principe *Am-duong* reliant par l'*Am* les inférieurs par un mouvement réactif, (localisation : le rein) et poussant, par le *Duong*, le *Thân* vers sa voie normale (localisation indéfinie : par analogie on place l'*Am* dans le rein gauche, et le *Duong* dans le rein droit ; mais il n'y a à cela d'autres causes que la raison toute gratuite de

---

[3] L'*Am-duong*, principe double, créateur, de la métaphysique de Fohi, est le fondement de la philosophie métaphysique chinoise. On en retrouve des applications dans toutes les branches de toutes les sciences, et cette théorie est posée en principe axiomal et quasi divin.

l’amour de la symétrie) : telle est la forme de l’action vitale sur le composé humain en état normal et de bonne santé. Rappelons encore une fois que la localisation physiologique a un point de départ hypothétique, et seulement vraisemblable, dans les spécialisations des différents cas morbides, dont le processus peut changer rationnellement la marche ordinaire, et le réduire à la seule valeur d’une pétition de principe.

On voit par là quelle expérience physiologique une telle science exige du thérapeute, au cours de la pratique, et combien un véritable savant des sciences expérimentales, pour diagnostiquer sûrement, doit être un philosophe, plus encore qu’un médecin.

∴

Établissons ici le schéma de la vie normale, ainsi que le présage le précédent exposé : on reconnaîtra, à la disposition des sept éléments, leurs relations respectives dans le composé humain, et leurs tendances parallèles et de sens contraires ; on remarquera l’étroite union du *Thân* et du *Khi*, l’indication des influences et la valeur des trois nodus à l’état de santé. On remarquera enfin (et l’on donne parfois ceci comme preuve que les doctrines chinoises ne sont pas panthéistiques) la solitude de l’élément supérieur, dont la présence lie entre eux les six éléments, mais qui n’est lié à aucun d’eux que par sa volonté propre ; et, à l’autre extrémité du composé, on remarquera aussi la situation concordante du dernier élément, qui est affecté par le composé, mais non relié à lui, fait singulier, dont on extrait, en psychologie orientale, les théories les plus audacieuses, l’une d’entre elles étant celle-ci : que l’homme n’a pas besoin, pour vivre, de l’apparence humaine que nous appelons corps.

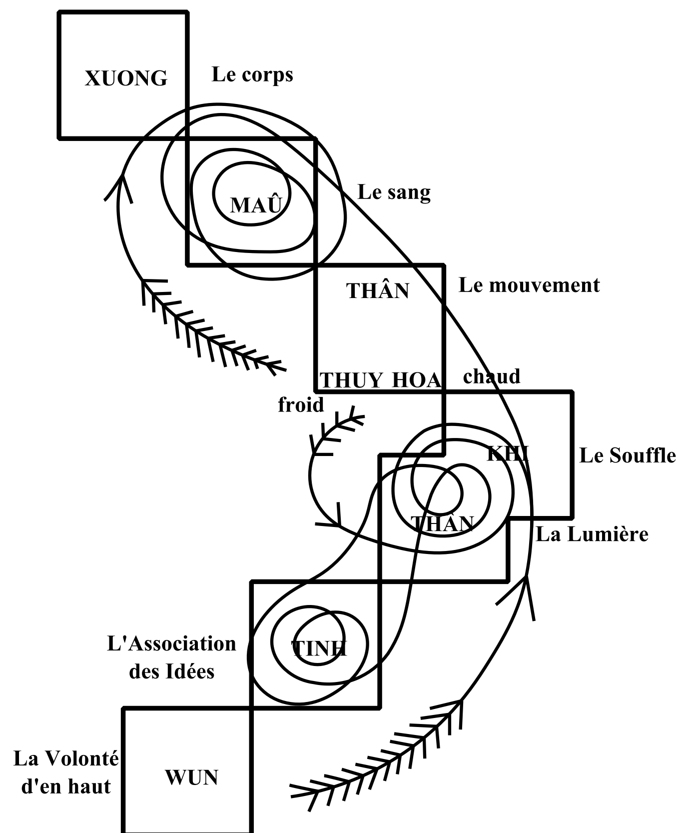


Fig. 1 – La vie.

Ce schéma est l'origine graphique de toute la représentation de la pathogénie. Car, à l'inspection des prognoses d'une maladie, le thérapeute se reportera à ce schéma, et, appliquant l'observation expérimentale de telle ou telle souffrance (manque ou pléthore de l'économie organique), en déduira d'abord le nodus affecté, puis le moteur, ou le calorique ou le lumineux, entravé, diminué, ou augmenté, puis l'entrée morbide originelle, enfin l'élément du composé humain qui se trouve spécialement attaqué. Et, de cette longue inspection psychologique, découle seulement son diagnostic, lequel sera souvent différent de celui qu'il aurait donné au seul examen superficiel des prognoses.

Tous les états normaux de la vie humaine sont ainsi réduisibles en schémas, presque toujours concordants avec les données empiriques. La règle pour les établir est analogue à celle par laquelle on établit les schémas morbides. Partant du schéma de la vie, on observe, au moyen des symptômes, la caractéristique du nouvel état normal par où passe le composé humain. On observe l'élément spécialement intéressé par le changement d'état, celui dont les fonctions deviennent différentes, par ralentissement, diminution ou augmentation. La logique conduit, par analogie, à l'impression éprouvée par l'élément et par les moteurs correspondants, une déduction stricte mène à l'immédiate conséquence, dans l'organisme général. Et, si la conséquence est bien déduite, le schéma doit la traduire, sans aucune restriction, dans un graphique, non pas symbolique, mais directement commentateur.

Établissons dès lors, sur les mêmes raisonnements, les schémas des deux états normaux de l'homme sain, en dehors de l'état de vie habituelle, l'état de sommeil et l'état de mort.

En l’état de sommeil naturel (se rappeler ici l’influence de la volonté sur les diverses sortes de sommeil), le ralentissement de la circulation du sang, l’indépendance rendue à l’association des idées, et même à l’idée simple, sont les deux symptômes caractéristiques, physique et intellectuel. Le schéma traduit tout de suite ces deux différences.

Les conséquences sautent immédiatement aux yeux, et graphiquement. Le *Khi* localisé dans les poumons (cette portion prend le nom de *Khiphoî*) étant moins considérable, et la preuve en est que le sang, auquel il correspond, subit un mouvement ralenti – il s’ensuit que la quantité de *Khi* qui s’applique au *Thân* (avec localisation au cœur) est augmentée d’autant ; et l’union, appelée *Thânkhi*, est, non pas plus étroite, mais plus active et plus subtile.

D’autre part, la fonction normale intellectuelle du *Thânkhi* (actionnement de l’élément *Tinh*, dans l’intérieur du composé humain) lui échappe, puisque l’indépendance du *Tinh* est un des deux symptômes du sommeil. Donc, le *Thânkhi*, n’ayant plus de fonctions, *sort de sa localisation*. Le schéma tout de suite l’indique (car un élément ne peut être localisé que pour un but immédiat ; le but se dérobant, la cause de la localisation cesse, et l’élément *subtil*, reprenant son caractère d’ubiquité, perd sa localisation).

Le *Thânkhi* quitte donc l’homme endormi ; et, comme il n’est pas lié au *Tinh*, il n’est plus doué de volonté, ne va pas où il veut, et se trouve indépendant du dormeur : il est soumis aux influences du temps, du lieu, de l’espace.

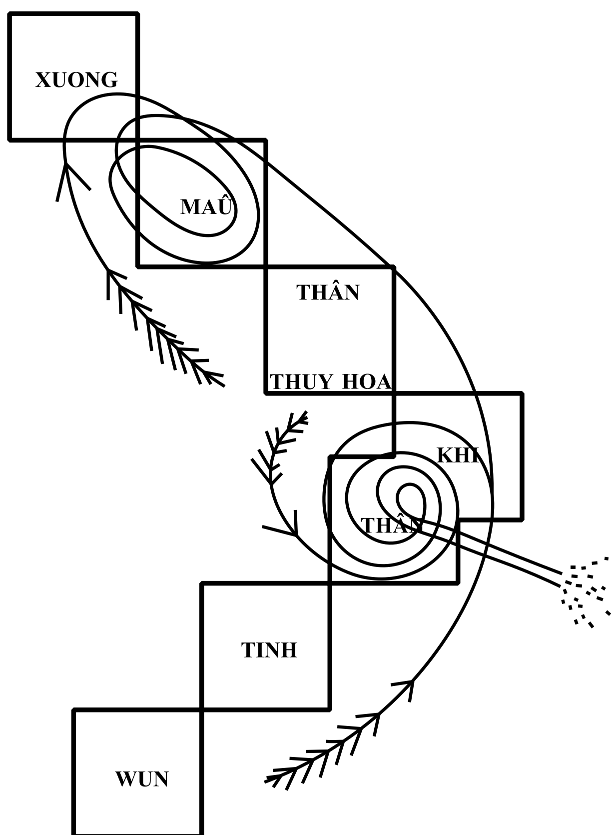


Fig. 2 – Le sommeil.

Ce schéma donne l’explication de tous les rêves, et même de ces sortes d’hallucinations qu’on attribue au souvenir d’une chose vue, à une mémoire obscure

du passé, à une préoccupation du possible, ou à une prévision (dans la littérale étymologie du terme) de l'avenir.

Cet éloignement du *Thânkhi* donne la raison du danger que l'on court à un réveil brusque, qui rappelle violemment au dormeur le *Thânkhi* lointain, parfois intéressé ailleurs, à un point tel que sa rentrée violente peut causer une catastrophe intérieure. Ce fait physiologique est d'ailleurs connu depuis longtemps, depuis le bon Montaigne lui-même, qui recommandait qu'on éveillât les adolescents au son d'une musique très douce. L'explication du désordre possible est toute physique : le réveil brusque cause aux éléments inférieurs et au *Khiphoî* la surprise de l'éveil physique précédant l'éveil intellectuel (et on peut se rendre compte de ce fait en observant que, au réveil, on éprouve une sensation avant d'être capable d'un sentiment, et, *a fortiori*, d'un raisonnement : par exemple, on ressent la piqûre d'une épingle avant de percevoir que c'est une épingle qui pique, et que c'est une personne qui tient l'épingle). Or l'éveil physique, si le *Thânkhi* n'est pas rentré, appelle le *Thânkhi* ; et, par suite, le moment, très imperceptible, qui sépare l'éveil physique de l'éveil total, est un moment de déséquilibre général, provenant d'un manque de l'intellectuel.

Or toute surprise violente (comme celle d'un éveil brutal) cause une diastole et une systole également violentes, correspondant à un rétrécissement ou à un engorgement passager des artères au voisinage immédiat du cœur. Ce phénomène a lieu justement au moment où le *Thânkhi*, brusquement rappelé, veut réintégrer sa localisation physiologique. Il se trouve donc arrêté dans sa voie normale par un obstacle physique.

Or la non-rentrée du *Thânkhi* dans le composé humain serait la mort ; comme elle n'est pas prévue, et que *Wun* assiste toujours à cette existence, que sa présence contraint, *Thânkhi* est tenu de forcer sa localisation normale, ou d'en trouver une autre ; dans ce second cas, comme *Thânkhi* est formé d'un *immortel*, il va à la localisation immédiatement *supérieure* à la sienne, le cerveau, localisation de *Tinh*. Le cerveau se trouve donc en proie à une chaleur et à un mouvement inusités (prodromes de la méningite et des fièvres pernicieuses). Tels sont les délires, migraines, attaques de nerfs, désespoirs et larmes incoercibles, etc., des personnes réveillées en sursaut.

La doctrine des *Tinhdzuoc* va même plus loin : elle affirme que le *Thânkhi* est doué de facultés de perceptions spéciales ; sans quoi, dit-elle, on peut imaginer une volonté ou un hasard constants assez puissants pour forcer les *Thânkhi* de deux hommes endormis, à changer, en réintégrant les corps opposés, les personnalités humaines des dormeurs ; elle admet que, dans le rappel du *Thânkhi* par le réveil, celui-ci ne peut se tromper de lui-même, et reconnaît psychiquement le composé dont il fait partie.

Poussant à la conséquence, les *Tinhdzuoc* admettent comme pernicieux le changement fait à un corps, pendant le sommeil par une cause extérieure, comme, par exemple, le changement d'habits et la teinture du visage : spécialement ils déclarent que la teinture en noir du visage d'un jaune ou d'un blanc endormi, en cas qu'on le réveille brusquement, conduit inévitablement au délire et à la folie passagère. J'ai connu des *Thay-Thuoc* (docteurs) qui affirment avoir vu une chose semblable. En tout cas, la transformation artificielle de la couleur d'un homme pendant son sommeil est un

crime prévu par la glose des Lois Traditionnelles (mais non pas par les Lois Rituelles) et condamné à l'exil de première catégorie.



Le schéma des léthargies (état de rapport, catalepsie ou hypnose profonde, car ces différents états sont obtenus par des influences extérieures dont l'action se superpose en un schéma identique) indique bien que la léthargie est un *sommeil aggravé*. En effet, le symptôme du ralentissement de la circulation va jusqu'à l'arrêt complet chez les léthargiques. Le symptôme de l'indépendance de l'intellect va jusqu'à l'emprise de cet intellect par une volonté étrangère, amie ou ennemie (ce que les hypnoses démontrent tous les jours pratiquement). Le schéma traduit ces symptômes et en tire les déductions logiques.

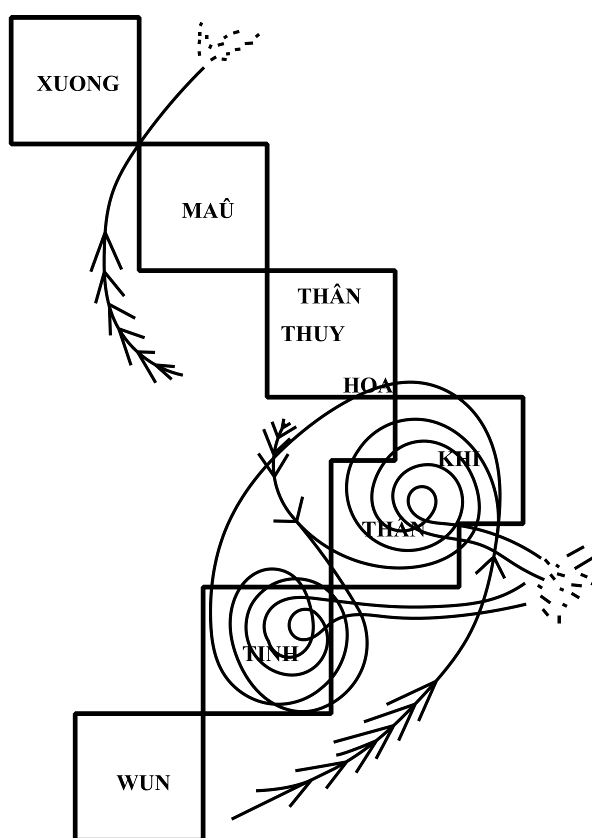


Fig. 3 – La léthargie.

L'influence du *Thânthuy* sur le sang étant arrêtée, la localisation d'une partie du *Khi* dans les poumons (*Khiphoî*) n'a plus d'utilité pratique ni de raison d'être ; donc elle disparaît. Tout le *Khi* se reporte donc sympathiquement vers le *Thân* (en effet, le léthargique est insensible, et va jusqu'à présenter toutes les apparences de la mort). D'autre part, le *Thân* est excité outre mesure par le *Khi* tout entier, qui l'affecte avec une valeur et une intensité supérieures aux normales. Il y a donc augmentation de mouvement et de chaleur ; et le *Thânkhi* forme, au lieu d'un, deux plexus ; d'ailleurs l'effet réflexe analogique veut que la disparition du nodus sanguin se répercute dans l'apparition d'un nodus nouveau, dans les éléments supérieurs graphiquement opposés.

Le premier nodus A, semblable à celui du schéma du sommeil, tourbillonne sur lui-même, et, n'ayant plus de raison de se localiser, s'extériorise dans les mêmes conditions que pendant le sommeil. Le nodus B, de valeur équivalente, comme quantité de mouvement, à la valeur normale du *Khiphoî*, se rend dans *Tinh*, suivant sa normalité, l'affecte, et l'excite à sa fonction. Mais *Tinh* ne peut se manifester corporellement, puisqu'il ne peut agir sur les éléments inférieurs que par l'intermédiaire du nodus A, qui est extériorisé. La localisation du nodus B en *Tinh* est par suite inutile ; donc ce nodus aussi s'extériorise, *entraînant avec lui la faculté de concevoir et d'associer les idées* dont il s'est revêtu. Dès lors, la présence de *Wun* reste la seule raison de l'existence, laquelle n'a plus de manifestation ; si longtemps que dure cet état, la vie humaine n'est pas menacée.

Mais il faut remarquer que, du moment où le nodus B a emporté *Tinh* dans son voyage extérieur, le dédoublement psychique et intellectuel est accompli, et encore dans les conditions les plus mauvaises pour le composé humain. En effet, *Tinh* ne pouvait plus se servir des éléments inférieurs ; mais sa présence au-dessus de ces éléments empêchait toute volonté ou force extérieures de s'en servir ; à présent les corps (*Xuong* et *Maû*) abandonnés sont à la merci d'une volonté clairvoyante, et même d'une force naturelle passant là fortuitement. On pourrait voir la vérité de cette affirmation toute orientale le jour où l'on ferait sur des léthargiques profonds des expériences raisonnées d'électricité ou d'un dynamisme dosé quelconque.

Telle est l'explication du fait aujourd'hui avéré, et pour lequel le bûcher n'était pas de trop jadis : que la volonté de l'hypnotiseur s'introduit dans les éléments de l'hypnotisé, les tient sous sa domination et comme à son service. Mais c'est là que gît la responsabilité des expérimentateurs, qui sont souvent doués de plus de curiosité que de volonté, et qui, ignorant encore bien des choses, ne prévoient ni ne pressentent l'approche de forces extérieures égales ou supérieures à leur volonté même, attirées par le phénomène anormal produit, et s'emparant, grâce à leur valeur, d'un ou de plusieurs des éléments humains abandonnés.

Quant-au *Thânkhi* et au *Tinh*, ils ne sont sujets qu'à la volonté assez forte pour réglementer leur vol capricieux. Ils peuvent donc être assez facilement saisis par l'opérateur, qui provoque leur sortie, et est par suite prévenu de leur passage ; il peut donc leur imposer sa volonté. Grâce à la ténuité, à la subtilité de ces éléments immortels, il peut les envoyer au loin, les rappeler : il peut se servir de leurs qualités spéciales pour connaître par eux ce qu'il ne pourrait connaître par lui-même, par exemple pour percevoir ce qui existe déjà, mais que, à cause de la rudesse de nos organes et de l'imperfection des notions de temps et d'espace, nous disons devoir exister seulement dans le futur. L'opérateur est ainsi maître du corps et de l'esprit du sujet (il n'est pas maître du composé humain ni de sa vie, car il ne peut provoquer directement la mort du sujet, *au moins dans le cas spécial qui nous occupe*). Et là, sa responsabilité est beaucoup plus grande que dans la seule possession du corps. En effet; l'expérimentateur devrait, avant d'envoyer les éléments supérieurs du sujet en un lieu ou temps quelconques, connaître par avance toutes les forces vives errantes qui s'opposeront au voyage que ces éléments effectuent à son commandement. Car une force supérieure à celle du metteur en mouvement peut arrêter les éléments dans leur course ; et, comme ceux-ci ne sont jamais maîtres de leur conduite, ils se brisent

à cette barrière imprévue. À un autre plan, ces éléments peuvent – étant donné surtout le domaine qu'on leur fait explorer d'habitude – rencontrer une volonté savante ou dégagée de nos formes imparfaites, qui, bien supérieure à la volonté de l'opérateur, se saisit elle-même de ces éléments voyageurs (ceci arrive dans les pays où l'hypnotisme est en honneur, et arrivera certainement un jour ou l'autre en Occident, lorsqu'on aura vulgarisé les pratiques expérimentées assez à la légère depuis quelques années), les applique à des desseins spéciaux, et ignorant ou dédaignant leur origine, les remet, après s'en être servie, à l'aventure, désorientés, aveuglés, aussi incapables de retrouver le composé d'où ils sont sortis que l'opérateur premier est incapable de les remettre en sa puissance. Il est inutile d'énumérer les catastrophes qui peuvent résulter d'une éventualité semblable.

Dans ces conditions léthargiques, le réveil imprévu ou sans précautions est fatal. C'est un fait partout reconnu, et je n'ai pas besoin de rappeler quels accidents surviennent quand de mauvais plaisants ou des ignorants réveillent en sursaut de simples somnambules.

Ce schéma n'offre plus guère qu'un cas à l'examen, cas qui soulève un coin des voiles de l'un des plus graves et obscurs problèmes : c'est le cas du savant qui a acquis assez de volonté, de savoir, de puissance sur lui-même, pour pouvoir, après s'être mis lui-même en état léthargique, développer consciemment hors de lui, une somme de personnalité suffisante pour entrer en possession de ses éléments supérieurs indépendamment des inférieurs, et pouvoir ainsi lui-même, à l'aide de lui-même, franchir les bornes de la nature imparfaite et se trouver en un état psychique supérieur. Malgré les recherches jusqu'à aujourd'hui opérées, une telle proposition serait tout de suite rangée par les Occidentaux parmi les hypothèses irréalisables ; cependant, cette hypothèse est du domaine des vérités et des réalités : le fait arrive en Orient, non pas fréquemment, mais assez souvent pour n'être pas taxé de merveille.

D'ailleurs, et sans tenter ici de rien établir, je ne fais qu'une technie didactique, tentant de démontrer la logique déductive de certains faits qui semblent extraordinaires, et qu'il serait extraordinaire, au contraire, de voir se produire sous un autre mode ou ne pas se produire du tout. Un cas comme celui que je viens de citer est une chose possible ; il n'a contre lui nulles barrières. En de telles conditions, évidemment difficiles à réaliser, le schéma montre que le danger pour l'opérateur qui s'opère lui-même est fort rare, mais que, lorsqu'il se présente, il est inévitable et mortel.

En effet, la force extériorisée des éléments humains est suffisante au but qui lui est proposé, car la volonté de l'homme connaît dès l'abord l'instrument psychique dont il va se servir, et il évite de lui demander des choses inutiles ou dangereuses (parce que relativement inatteignables). Une raison du péril est donc évitée. Mais, si les éléments viennent à être rencontrés par une volonté supérieure, ou bien ils sont captés (et avec eux la volonté de l'endormi), ou bien la volonté de l'homme aux aguets voit le péril et, pour y échapper, se précipite rapidement, avec les éléments voyageurs, vers sa localisation corporelle. Et la rentrée violente des éléments, le contact brutal des supérieurs avec les inférieurs par un *Khi* tout émotionné et non rééquilibré, est propre à causer plus de catastrophes encore que le retour violent à la vie normale des endormis naturels, des somnambules et des cataleptiques.

Je n’ajouterai ici aucune considération. Je veux seulement montrer que les schémas pathogéniques du septénaire humain, schémas qui existent depuis près de cinq mille années, contiennent, en ce qui concerne les faits intermédiaires, le germe et les inéluctables conséquences des découvertes modernes, et que, en les pressant, un écrivain qui aurait assez de science et assez de temps en ferait jaillir des propositions et des corollaires encore insoupçonnés.

Le dernier schéma normal qui offre quelque intérêt est celui de la mort. J’entends ici (comme le font les maîtres chinois) par mort, la mort normale par usure, sans maladie mentale ni décomposante ; c’est-à-dire que, un instant avant les dissociations finales du composé humain, tous les éléments de ce corps composé ont leur valeur relative, leur mouvement, leur action rationnels. Dans ces conditions, le schéma de la mort dressé en Extrême-Orient va nous conduire à de singulières constatations, qui réjouiront les modernes psychistes. L’entrée en agonie enlève au corps une partie de sa sensibilité, à l’intelligence une partie de sa lucidité. À ces symptômes s’ajoutent un ralentissement de toutes les fonctions et un refroidissement général des organes. Mouvement, chaleur, lumière, diminuent proportionnellement jusqu’à la disparition, qui est la mort (dissociation des éléments par disparition du *Khi*).

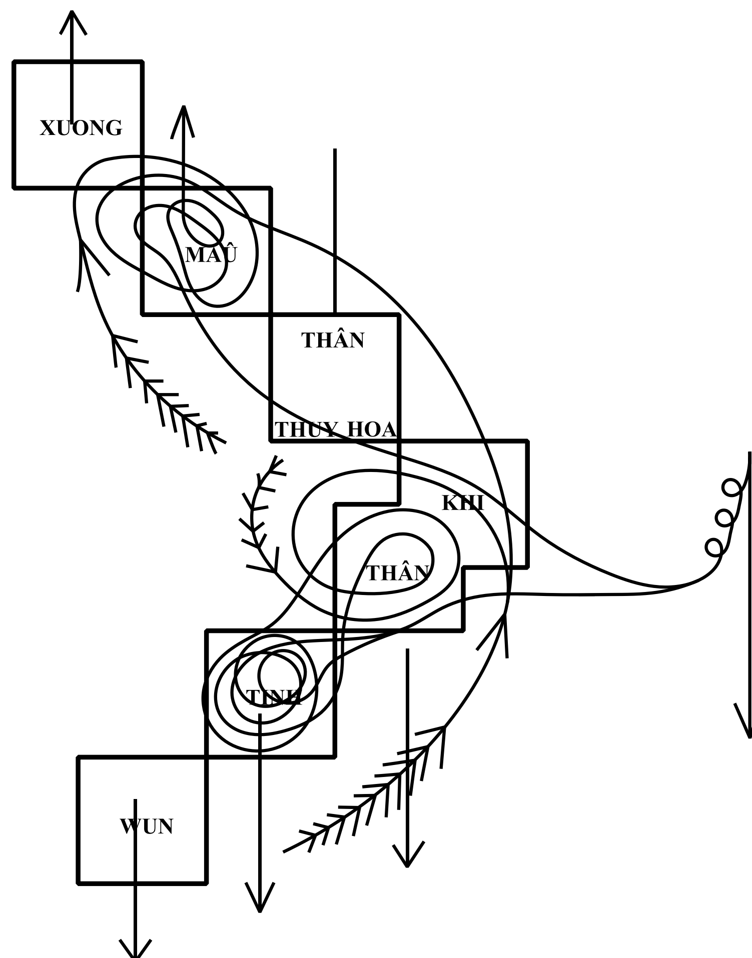


Fig. 4 – La mort.

Les diverses périodes de cette dissociation ressortent dans le schéma avec une singulière clarté ; il permet de voir à la fois quels éléments sont atteints les premiers, et aussi combien de temps la mort apparente peut durer sans amener la mort véritable,

et enfin comment, tant que l'élément essentiel de la coordination n'a pas disparu, il est possible de rappeler à la vie un composé qui, atteint de tous côtés, n'a pas subi cependant la dissociation totale.

L'élément *Xuong* est prêt à se dissoudre, à cause de la tendance vers zéro du mouvement *Am,* sorti du *Thânthuy*, l'élément *Maû* est voisin de l'arrêt et du refroidissement, à cause de la tendance du retour, au *Khi* central, du *Khiphoî* particularisé qui anime le *Maû*. L'élément *Thân (Thânthuy* ou *Thânhoa*) est atteint directement par l'usure, et se rapproche sans cesse de l'immobilité (qui est sa mort individuelle, puisque sa raison d'être est le mouvement). Le *Khi*, en tant que *Khiphoî*, tend à perdre sa localisation, car le *Khi* du *Thân*, diminuant peu à peu, le *Khi* du *Phoî* tend à le remplacer, pour éviter la solution de continuité entre éléments inférieurs et supérieurs. Le *Thânkhi*, de moins en moins fort en valeur et en quantité (toujours dans le cas normal de la mort par usure), puisqu'il ne trouve plus dans le composé humain les moteurs ni les mobiles où appliquer son activité, se retire peu à peu. L'élément *Thân,* qui n'est plus excité par le mouvement *Hoa* et qui n'a plus suffisamment de *Khi* pour s'y attacher davantage, tend à la dissociation et à son retour vers les immortels. L'élément *Tinh* n'est plus excité par le *Thân*, qui emploie le peu qui lui reste de forces à sa vitalité seule, sans aucune démonstration, et tend à sa dissociation par suite de son inutilité. L'élément *Wun*, tout en restant présent, s'éloigne peu à peu ; et on prévoit le moment où, à force de s'éloigner, il ne sera plus visible, et où, par la suite, le composé humain, manquant de la manifestation divine, disparaîtra.

Tel est le moment de vie diminuée, mais encore normale, moment le plus voisin de la mort. Les phénomènes successifs qui le provoquent peuvent se décomposer et se résumer ainsi : Le *Thânkhi* diminuant peu à peu, l'attraction matérielle et la répulsion instinctive de tout élément pour la dissociation forcent le *Khiphoî* à aller retrouver dans sa localisation physiologique le *Thânkhi* devenu impuissant ; et c'est là le premier symptôme de la mort. Le *Khi* disparaît de tous les éléments visibles du composé ; le pouls tombe, la circulation s'arrête, le sang se retire et se refroidit ; l'immobilité, l'insensibilité, la pâleur siègent dans les éléments inférieurs : telle est la *mort animale*. Elle n'est pas distincte essentiellement de la plus profonde léthargie, mais seulement différente en modalité ; cela est reconnu aujourd'hui, même en Occident, où l'on prend fréquemment pour la mort la léthargie totale, et où l'on inhume parfois des gens qui ne sont pas morts, et qui ne meurent véritablement que parce qu'ils ont été inhumés. On prescrit certes d'attendre quarante-huit heures entre les phénomènes mortels et l'inhumation ; mais il y a des léthargies – des morts animales – qui durent plusieurs semaines et plusieurs mois sans amener la mort véritable ; on recommande aussi l'incinération des extrémités ; mais il n'est pas certain que la brûlure elle-même rappelle de la léthargie ; ou, si elle en rappelle, n'est-ce pas, peut-être, d'une façon si brusque, que le patient ne revienne à la vie que pour mourir immédiatement ? Il est certain absolument que l'on inhume une certaine quantité d'individus qui ne sont pas morts ; il est certain que – si la coutume de l'incinération totale subsiste – on brûlera vivants plusieurs malades (quoique moins fréquemment qu'au cas de l'inhumation). Mais il est plus assuré encore que les médecins abandonneront, comme morts, certains patients que des

soins appropriés, et surtout donnés à un moment précis, pourraient empêcher de mourir ; il est assuré que – convaincus de la mort en leur conscience – ils ne font absolument rien pour arriver à diagnostiquer sûrement la mort totale, et pour éclairer, sur ce point capital, leur science encore enténébrée.

La mort animale est suivie immédiatement de la disparition de tout mouvement (en effet l'élément *Thân* est le premier affecté des inférieurs, au sommet desquels il se trouve). La mort du *Thân* affecte directement le *Tinh*, qui se trouve à son tour privé de la force qui lui permet de s'unir au mouvement du *Khi* et de vivifier ainsi l'entendement. *Thân* (et par suite *Thânkhi*, puisque *Khi* et *Thân* sont indissolublement liés jusqu'au dernier moment) reste donc en lui-même, et son rayonnement ne vient plus affecter les éléments voisins ; l'élément *Tinh* disparaît donc de l'économie, et, tout en subsistant (puisque *Wun* lui-même ne s'est pas encore retiré), ne prend plus sa part du composé humain, quoique restant virtuellement capable d'être rappelé ; il n'a souffert en rien ; seul son lien avec le composé humain a disparu. Tel est le deuxième moment.

Le troisième moment est le plus fugitif ; c'est celui où *Khi* (et ceci malgré l'opposition du *Khiphoî*) est trop usé, trop faible pour conserver, dans le composé si ébranlé, le *Thân* immortel, qui n'est sujet à aucune diminution essentielle, mais qui a besoin, pour demeurer en l'homme, d'une force appropriée à la sienne et qui l'y maintienne. Désorienté, *Thân* s'échappe donc lentement et comme à regret et monte dans les supérieurs. C'est la mort animique.

La disparition du *Thân* fait mourir le composé humain, mais seulement indirectement, attendu que, même alors, *Wun,* « tout en étant à l'extrémité de la vue, n'a pas encore complètement disparu ». *Thân*, n'étant plus dans le composé, la localisation de *Khi* devient inutile ; *Khi* abandonne donc les éléments inférieurs. Mais « il se tient un instant au-dessus du corps qu'il vient de quitter, comme s'il le regrettait ». En effet, il diminue peu à peu, et il n'y a pas de raison qu'il cesse brusquement ; il s'en va doucement, comme la flamme d'une lampe sans huile. C'est pour cela que les rites commandent symboliquement au fils du père mort d'aller sur le toit de la maison pour appeler l'esprit du mort qui n'est pas encore parti. C'est pour cela que les *Tinhdzuoc*, et surtout les *Phanac*, déclarent que le savant qui a suivi tous les phénomènes de la maladie et de la mort, et qui se trouve, au moment voulu, près du corps, qui a épié les successivités mortelles, peut, avec un traitement adéquat, et dans le court espace de temps qui nous occupe, provoquer une anagenèse encore possible, et rappeler la vie entière dans le corps humain, sur lequel le *Khi* seul, agent de l'existence totale, veille encore.

Mais cet instant est extrêmement fugitif. Rapidement le *Khi*, abandonné, diminue jusqu'à perdre son être même ; il tend vers sa nature, vers le *Thân* enfui ; insensiblement, il s'évanouit, il s'échappe, il meurt, à ce moment précis où *Wun* disparaît. La mort est consommée.

Mais à peine est-il mort, pour satisfaire à la loi des éléments inférieurs, qu'il ressuscite et s'élance vers les éléments supérieurs, de la nature desquels il participe, et se réunit au *Thân*, afin de reprendre une nouvelle existence, et de reconstituer, avec d'autres éléments, mais avec la même personnalité, la vague de vie immortelle.

Tel est le schéma oriental de la mort. Il est difficile de n'être pas pénétré d'admiration devant de semblables conceptions ; il est difficile surtout de ne pas se rappeler, devant cette doctrine, qui a bientôt cinq mille années d'existence, le dogme du *corps glorieux* humain indissociable que prêche l'apôtre saint Paul, avec lequel et par lequel il déclare que tous les hommes, jouissant ou souffrant, vivent et vivront éternellement. (Saint Paul : *Romains,* VI, 5 ; VIII, 37, 38, 39. – *Cor.* : 1ère épître, VI, 13,14 ; XV, 19, 20, 21, 22, 42, 43, 44, 52, 53, 54. – *Cor.* : 2e épître, V, 4.) Sous des vocables différents, la croyance est la même, et donne aux disciples de Fohi et de Laotseu, comme à ceux véritables du Christ, la confiance en la récompense, par d'autres existences ou par une seule, des labeurs de l'existence présente, et l'assurance consolante de ne jamais perdre cette personnalité mystérieuse que nous aimons d'autant plus que son mystère nous a fait davantage hésiter, travailler et souffrir.



C'est cette méthode des schémas qu'il convient d'appliquer à la recherche du diagnostic des maladies accidentelles et des protopathies, et surtout à la détermination déductive des remèdes directs qu'il faut leur apporter, par le traitement immédiat de l'élément dont l'anormalité passagère est la cause du mal. C'est dire que, après avoir – par le symptômatisme – donné exactement la valeur et la portée de l'« ingressus » morbide, le raisonnement psychologique doit conduire au siège du mal. Dès lors, tout le reste, qui est la thérapeutique proprement dite, se fera par une opération analogue à celle que fait le savant qui, ayant trouvé une formule trigonométrique exacte, la spécialise en une solution, à l'aide d'une table logarithmique.

De peur de répétitions fastidieuses, on exposera seulement ici les raisonnements pathogéniques établis sur deux maladies, toutes deux particulières à l'Extrême-Orient, et dont les prognoses sont si analogues, qu'on hésite le plus souvent pendant les deux ou trois premiers jours de l'invasion ; il s'agit du choléra et des fièvres à formes pernicieuses.



Fig. 5 – Le choléra.

Le premier symptôme du choléra (je ne parle pas des symptômes extérieurs, crampes, vomissements, etc., qui ne sont que des corollaires) est une diminution générale de la chaleur organique. Cette diminution persiste, s'accentue avec la maladie, jusqu'à devenir le phénomène principal.

C'est l'élément *Thân* qui est donc amoindri ; l'entrée morbide (ingr. m.) ne peut donc être que dans le *Thânhoa*, localisation physique du mouvement du *Thân*, et cette entrée morbide est à retenir dans la médication. Examinons-en les conséquences. Le *Thân*, quoique ne recevant pas l'effort moteur, n'est nullement attaqué dans son essence (il ne peut l'être, étant immortel, que par une manifestation *a retro* de l'élément *Wun*). Or, du moment qu'il a toute sa vigueur, mais qu'il ne reçoit pas le moyen de l'employer, il sort de sa localisation et de son utilité naturelle ; il est toujours intimement lié à *Khi*, puisque la vie subsiste ; mais, à cause de la perte du mouvement, il n'atteint plus l'élément *Tinh*. Donc (et c'est par là que le choléra se distingue des fièvres pernicieuses), n'ayant à remplacer aucun des éléments inférieurs (qui sont tous, jusqu'à présent du moins, sains et normaux), le *Thânkhi* s'extériorise, et tend à s'échapper du composé. C'est la première chance de mort du choléra ; c'est elle qui agit dans le cas appelé « entérite spécifique foudroyante ».

Or, par l'attraction naturelle (on pourrait dire, demi-intuitive) qu'éprouve le *Khi* à venir remplacer l'intermédiaire qui fait défaut (cette tendance coutumière du quatrième élément a déjà été vue dans le schéma de la mort), *le Khiphoî,* inquiet comme tout l'organisme, vient suppléer de son mieux à l'absence du *Thânkhi* ; quittant l'élément *Maû*, il rompt le nodus sanguin et l'équilibre de l'organisme intérieur. C'est bien là le refroidissement du sang ; et, lorsque ce refroidissement

augmente de valeur, ou dure trop longtemps, elle est la deuxième chance de mort, celle à laquelle les malades succombent le plus communément.

Il est facile de reconnaître dans la maladie les phases du schéma, depuis le refroidissement du corps jusqu'à l'insensibilité, les hématémèses (le sang, lui aussi, s'extériorise de la façon qu'il peut) jusqu'à l'ignorance et à l'inconscience passagère, qui se montre au cours de la maladie, mais qui cesse généralement aux approches de la mort (à cause du retour du *Khiphoî* dans la localisation abandonnée par le *Thânkhi*). À ce moment a lieu un mieux passager, menteur pour la plupart du temps ; cependant, si le *Khiphoî* est extrêmement fort (si le malade est très solide d'éléments inférieurs), il peut rappeler le *Thânkhi*, par l'aimantation spéciale de cet élément, et peut ainsi sauver le patient.

C'est pour exacerber le Khi, par le moyen du *Khiphoî* que, dès la première atteinte, on administre au malade des excitants, tels que l'absinthe, le champagne. Mais, en cas de choléra endémique, le remède préventif est indiqué par la thérapeutique pathogénique, découlant du schéma, et doit être administré, même avant tout prodrome.

∴

Le schéma des fièvres pernicieuses n'est pas du tout semblable à celui du choléra, et cependant les deux maladies s'ouvrent similairement. C'est ici (et j'ai pris exprès cet exemple) que l'utilité, la nécessité même de l'examen pathogénique éclate.

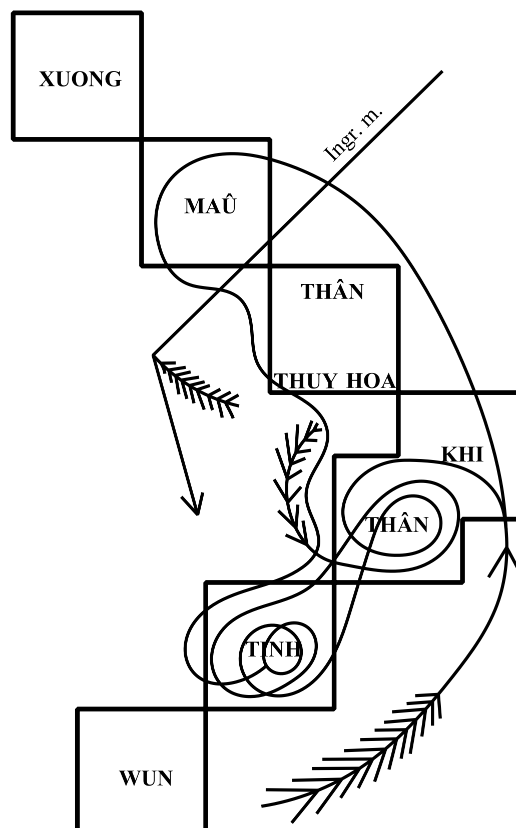


Fig. 6 - La fièvre pernicieuse.

Le symptôme premier des fièvres pernicieuses est également un refroidissement général, suivi des mêmes corollaires physiques (vomissements, déjections sanguinolentes, crampes). Mais la suite de 1a maladie permet de déclarer que, pour un effet analogue, la cause est toute différente. En effet (et on ne saurait expliquer autrement les phénomènes morbides conséquentiels), l'ingressus de la maladie frappe le *Thânthuy*, c'est-à-dire le mouvement des éléments inférieurs (tandis que le choléra affecte le mouvement des éléments supérieurs). La disparition de ce mouvement cause, dans le tourbillon sanguin, un désordre qui se traduit par un ralentissement et un refroidissement, cause directe et seconde du premier symptôme de la maladie. Lorsque l'ingressus morbide est subit et violent, la secousse produite est telle, qu'elle peut amener la mort : le patient semble alors succomber au refroidissement soudain ; et c'est ce qu'on appelle l'accès pernicieux de forme algide, qui est en effet fréquemment foudroyant. Sinon, les phénomènes se suivent avec une logique implacable. Le mouvement du *Thânthuy*, détourné et non détruit, erre du côté du mouvement du *Thânhoa*, pour exacerber le *Thân*. Le *Thân* se trouve donc excité à un point tel, qu'il s'empare du *Khi* tout entier (de même qu'une électricité, violemment dégagée, prend comme conducteur tout ce qui se trouve à sa portée). Dans certains cas, le *Khiphoî*, dont il s'empare, le traîne à la suite dans ce tourbillon sanguin (cas des natures musculaires et sanguines). Et alors, comme d'autre part le sang n'est pas actionné par son mouvement coutumier, le *Thânkhi* prend, dans le tourbillon inférieur, la place du mouvement qui fait défaut, et cause, dans un organisme non préparé pour sa venue, le même ravage que causerait une force de cent chevaux, développée soudain dans un mécanisme qui n'est fait que pour supporter l'effort de dix chevaux. Il y a donc en ce cas, dans les éléments inférieurs, une stagnation, en même temps qu'une combustion violente du sang, favorable à la zymotique, et un exhaussement de température capable des plus grands désordres.

Mais cela ne suffit pas à caractériser le schéma ni la marche de la maladie. En effet, il reste (à cause de l'exacerbation du *Thân* par un moteur plus puissant que dans la vie normale) un excédent de *Thân* inoccupé ; de plus, le *Khi*, enlevé à son rôle d'intermédiaire, tend naturellement à venir le remplir, et, pour ce, à abandonner le rôle anormal de destruction, par surchauffe, qu'il joue dans les éléments inférieurs. Pour ce double motif, un moment vient où une partie de ce *Thân* exacerbé se trouve libre, et en dehors de l'étreinte du *Khi* (tandis que dans l'état normal, c'est toujours le *Khi* qui est surabondant au *Thân*). Abandonné à lui-même, tant par effet réflexe que par son attraction élémentaire, le *Thân* se précipite vers le *Tinh*, qui n'est pas normalement affecté par le nodus intellectuel, et y porte les doubles ravages de son exacerbation et de son isolement : c'est là la dernière phase de l'accès pernicieux. Il correspond au délire, à la folie fiévreuse, avec, comme conséquence corporelle immédiate, l'hémorragie des méninges, l'hémiplégie, le coma et la mort insensible. Le schéma reproduit donc bien et prévoit, par la déduction logique de ses lignes, tous les phénomènes de l'accès.

Toutes les maladies directes peuvent être ainsi ramenées :

1° Par la constatation du premier symptôme ;

2° Par son application au schéma de la vie normale ;

à une construction graphique et à un raisonnement déductif, pour ainsi dire algébrique, tant ses conséquences découlent forcément et clairement l'une de l'autre. Ce raisonnement et cette construction indiqueront immanquablement l'élément attaqué spécialement à chaque phase du mal ; il devra, s'il a été exactement conçu, reproduire essentiellement tous les phénomènes extérieurs qui sont constatés sur le patient, et les reproduire sur le schéma au moment précis où ils se produiront dans la nature, coordonnés avec tels ou tels symptômes, telle ou telle transformation pathologique.

Il serait évidemment superflu d'aller plus loin : l'étude de cent schémas ne serait pas plus convaincante que l'étude de deux seuls. On peut voir, en prenant l'expérience par la réflexion, quels résultats une telle méthode peut donner. Cependant, pour faire la preuve par des exemples bien inédits je m'arrêterai à deux cas spéciaux : celui où, sans avoir une maladie, l'organisme humain est en proie à des influences extérieures, soit bénéfiques, soit délétères, influences qui changent temporairement ses modalités (telles sont, par exemple, les influences des inébriants et de tous les agents organoleptiques), et celui où l'ingressus morbide, ne s'attaquant à aucun des éléments inférieurs, échappe à la pathologie : je veux parler des maladies mentales et des maladies nerveuses, que la science n'a pas encore réduites, parce qu'elle en ignore ou en méconnaît le siège. Ces maladies ne peuvent précisément être circonscrites que par une méthode de pathogénie psychologique comme celle que je viens d'exposer, méthode où les moyens de diagnostic et les moyens de traitement sont au même plan intellectuel, moral ou psychique, que les affections qu'ils prétendent découvrir et guérir.

∴

L'ivresse physique peut être résumée en l'ivresse du vin ou de tout alcool. L'ivresse intellectuelle peut se résumer en celle de l'opium (mais non pas en celle de la morphine, ou autres stupéfiants, dont les effets ne sont pas du tout analogues, car ils agissent d'abord sur les inférieurs, ensuite seulement sur les supérieurs).

Les schémas des ivresses sont surérogants, c'est-à-dire que l'effet de la vie normale n'est pas arrêté par eux, mais qu'il faut, pour avoir la véritable vie du composé humain sous les influences en question, superposer les schémas des ivresses sur le schéma de la vie, sans faire influer les graphiques des unes sur le graphique de l'autre. C'est ainsi que, dans l'existence, l'influence des ivresses vient se superposer momentanément aux influences vitales des organes.

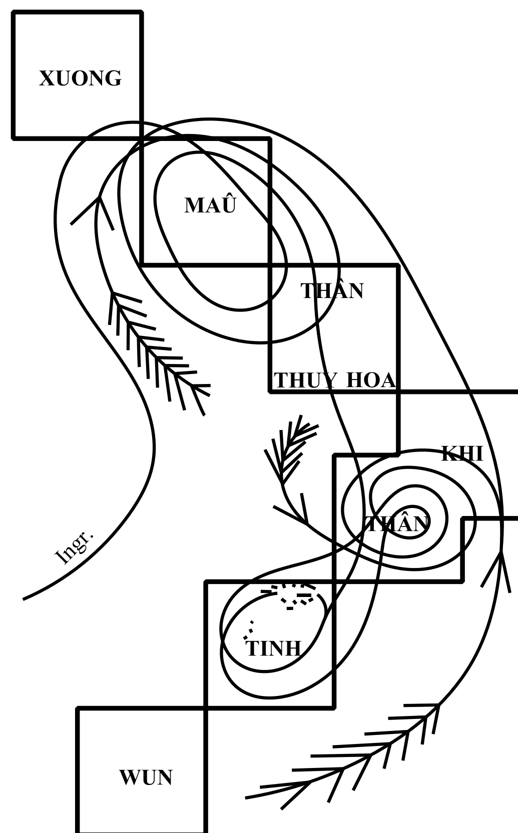


Fig. 7 – L’ivresse physique.

Dans le cas des ivresses physiques, le symptôme est un accroissement de chaleur dans le sang, et de vitesse dans sa circulation. C’est en effet dans l’élément *Maû* que l’ivresse alcoolique a son ingressus d’influence. Le calorique et le mouvement, introduits par l’alcool dans l’organisme, se portent immédiatement sur le nodus physique, qu’ils accélèrent, et dont ils augmentent l’amplitude. Dans ces conditions, le *Khiphoî* ne suffit plus, avec sa valeur ordinaire, à réglementer le nodus ; et, pour éviter tout trouble direct, il fait appel à une quantité de *Khi*, correspondant à la quantité d’influence extérieure introduite ; cette quantité de *Khi* vient à son secours, et détermine une marche superficielle normale des inférieurs, mais avec un exhaussement de température, dû à l’accroissement quantitatif du tourbillon. Cet exhaussement et cette accélération déterminent la cirrhose. – Or le *Thânkhi* voit sa composition s’altérer, et le *Thân* devenir, à l’inverse de la norme, l’élément dominant ; la quantité de *Thân*, correspondant à la quantité de *Khi* qui a quitté le *Thânkhi*, se trouve libre et s’égare en *Tinh*, où elle cause le dommage accoutumé ; c’est le délire et l’agriothymie des ivresses. Si l’influence extérieure augmente encore, la température du tourbillon sanguin augmente aussi, et, de même, la quantité de *Thân* libéré ; au delà d’une limite que la thérapeutique arrive facilement à déterminer, l’état de l’*ivre-mort* paraît, avec, dans le nodus sanguin exacerbé outre mesure, l’attaque nerveuse et la dégénérescence du cœur, et, dans le nodus intellectuel, privé d’un élément, la catalepsie, le delirium tremens, le coma. Pour une raison d’analogie matérielle, un brusque changement de température extérieure, comme le passage subit à un air vif, est préjudiciable à l’organisme en état d’ivresse physique, et mène à la congestion possible.

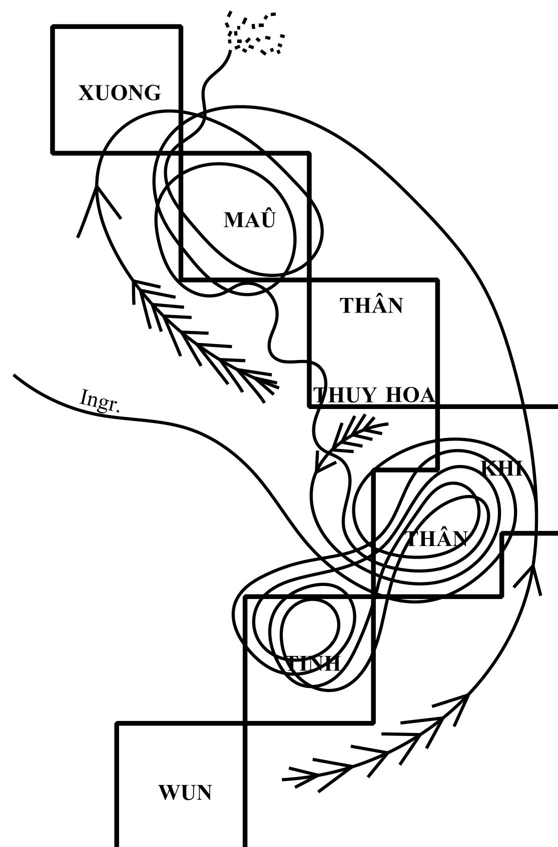


Fig. 8 – L'ivresse mentale.

L'ivresse intellectuelle a son symptôme dans une légèreté singulière apparente des éléments inférieurs, où fourmille une acrodynie douce et passagère. Elle frappe sur le *Thân*, exacerbe les facultés du *Thânkhi*, excite son activité ; le premier effet est de chasser toute lourdeur d'esprit et tout sommeil, d'éclairer l'intelligence, d'élucider les idées, de rappeler le passé, d'augmenter la mémoire. Mais, pour être maintenu dans ses limites coutumières, le *Thân* en cet état exige une plus grande quantité de *Khi* ; et le *Khi*, avec une intuition instinctive que sa présence est nécessaire, est attiré sympathiquement vers le *Thân* ; il y a donc diminution du *Khiphoî* et, par suite, ralentissement et refroidissement du nodus sanguin, qui se manifeste immédiatement (dans les pays chauds surtout) par l'adiaphorèse. Si l'influence augmente encore, la clarté du *Tinh* impondérée peut aller jusqu'à l'hallucination (extase, dédoublement, bilocation et tous autres phénomènes psychiques). Par analogie réflexe, l'achromasie survient, l'anémie s'empare du corps, qui se dessèche, se cachectise, et peut descendre jusqu'à la misère physiologique tabide la plus irrémédiable.

Cette observation rigoureuse amène déjà une conséquence pratique, à savoir que nul n'a menti en déclarant l'opium le Népenthès universel, et que toutes les guérisons, tous les soulagements, et aussi tous les éclaircissements intellectuels peuvent être procurés par un usage de la drogue adéquat au résultat cherché, mais d'un dosage scrupuleux et d'une utilisation peu fréquente. Et il est vrai également que l'abus, ou même l'excès passager, peut amener des désordres graves. Il en faut donc toujours user avec sagesse et discernement, au cas opportun. Mais il est à remarquer, dès maintenant, que l'ivresse (ou mieux l'exacerbation) de l'opium ne peut en rien être comparée aux ivresses de l'alcool, pas plus qu'un intellectuel à un animal,

puisque la première satisfait aux curiosités de l'esprit, tandis que l'autre assouvit les appétits désordonnés de la brute.

On remarquera en outre que l'usage de l'alcool à dose enivrante est pernicieux tout autant que l'abus, auquel il conduit fatalement ; tandis que l'usage de l'excitation par l'opium est salutaire parfois, inoffensif toujours, à la condition (et cela ne demande pas un bien grand effort de volonté), que cette excitation soit maintenue toujours en dedans des mêmes limites.

L'effet de l'abus de l'alcool est la congestion sanguine, le délire nerveux et l'anémie cérébrale ; l'effet de l'abus de l'opium est la cachexie corporelle, l'allotropisme nerveux, l'hallucination mentale. On le verra facilement d'ailleurs en comparant leurs schémas au double schéma des folies.



La pathogénie orientale entre hardiment dans le domaine des maladies mentales (intellectuelles) et des maladies nerveuses (psychiques). À ces deux classes d'affections, elle applique rigoureusement sa méthode déductive de diagnostic diacritique et de traitement. Je ne prétends pas qu'elle réussisse en tout et toujours ; cependant, nous verrons, dans les applications pathologiques, que, sous certaines conditions, les *Tongsang* orientaux guérissent radicalement l'épilepsie. Il en est de même aux Indes septentrionales, en Birmanie, au Thibet. Je ne crois pas m'aventurer en déclarant véridique l'hypothèse qui peut conduire à un résultat pratique aussi extraordinaire.

Dans les vésanies, le mal (nous n'avons pas à nous occuper ici des symptômes, puisque le mal est psychique, et que le symptôme ne peut être que physique ou intellectuel) vient directement sur le *Thân*, pour en diminuer la valeur, et pour en arrêter, en son milieu, la marche normale.

C'est ici le cas de noter combien importante est la question de l'entrée morbide, et quelle différence on constate, suivant sa nature, dans les résultats immédiats. (Comparer, en effet, les maladies qui frappent en premier, soit le *Thân*, pour le diminuer ou l'augmenter, soit le moteur du *Thân*, pour augmenter ou diminuer ses fonctions ou ses modalités, ou son attraction vers le *Khi*, de telle sorte que les premières maladies affectent sa nature même, tandis que les autres n'affectent que ses manifestations).

La conséquence première de cette diminution d'efficacité du *Thân* est une anémie cérébrale (se localisant dans les troubles de la vision, et plus tard dans ceux de la moelle épinière). La seconde conséquence est celle-ci : le *Thân* ayant perdu la force nécessaire pour se mouvoir en *Tinh*, n'a rien perdu toutefois de lui-même, et le *Thânkhi* subsiste psychiquement intact. Il faut donc qu'il se meuve, et il ne se meut plus suivant sa direction normale ; donc il s'éloigne de *Tinh*, et peut aller jusqu'à sortir du composé humain.

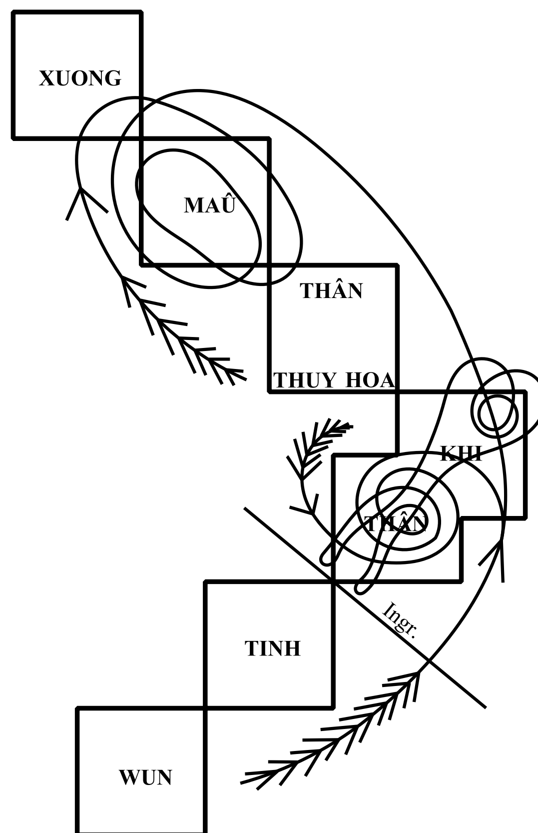


Fig. 9 – L'idiotie.

C'est d'abord la simplicité, puis les hésitations de langage, puis la perte de l'association des idées, enfin l'oubli même de l'idée (plutôt que la perte intrinsèque de l'idée), c'est-à-dire l'idiotie, et la parole, devenue inutile, parce qu'elle n'a plus rien à exprimer, transmuée en cris d'animaux. On remarquera enfin que le nodus sanguin conserve sa vigueur et son mécanisme intacts ; et, en effet, la santé du corps est rarement altérée chez les idiots, et seulement par effet réflexe. Voilà ce qu'indique le schéma de la « folie calme et inerte » : n'est-il pas concordant avec les observations des aliénistes et des directeurs médicaux des maisons de santé ?

Dans la folie furieuse, l'entrée morbide se fait aussi sur le *Thân*, psychiquement. Mais, au lieu d'aller à l'inverse du mouvement imprimé par le *Thânhoa*, le mal vient dans le même sens, et accélère ledit mouvement hors de toute proportion, en exaspérant le *Thân* hors de ses limites.

La première conséquence est que le *Khi*, soulevé par une force anormale, forme un nodus de *Thânkhi*, en plus de celui de la localisation ; il se porte du cœur au cerveau, et la folie apparaît. Si la cause morbide continue, le *Thân* vient encore en excédent de valeur, et, libéré du *Khi*, déjà occupé tout entier, cause les plus grands ravages : ce sont les accès de délire furieux, de folie sauvage, où tout l'organisme est secoué, et où l'on est obligé de défendre le fou contre lui-même par des moyens coercitifs. Enfin, lorsque cet effroyable état dure longtemps, le *Khiphoî*, ébranlé par ces commotions, abandonne le nodus sanguin pour venir – inutilement d'ailleurs la plupart du temps – tenter de rétablir l'équilibre psychique rompu. C'est à cette période que l'on remarque l'alanguissement morbide des fous et leur anémie générale.

On voit, au schéma, que la folie furieuse est corporellement plus dangereuse que l'idiotie, et que, sans compter l'hémorragie cérébrale, toujours possible au cours des accès, elle offre de nombreuses chances de mort. Mais elle offre une chance de guérison que la folie calme n'offre en aucun cas.

En effet, toute diminution psychique agissant d'abord sur l'intellectuel, les moyens – non pas de parer préventivement au mal possible – mais de remédier au mal accompli, ne sont pas au pouvoir de l'homme : il n'existe pas, il ne peut pas exister de remède matériel agissant sur l'intellectuel lorsque le médiateur *Thânkhi* a quitté sa localisation et s'est, par suite, soustrait à toute tentative. Il y a là une différence de *nature* entre le but et les moyens qui fait que le but ne peut être atteint, et que, si un malheureux atteint d'idiotie guérit, c'est – suivant la terminologie coutumière – un pur effet du hasard, ou une manifestation spéciale de l'Au-Dessus.

Dans la folie furieuse, au contraire, s'il n'est pas possible, dans les circonstances de la vie ordinaire, d'agir sur le *Thân* explétif, du moins il est possible, en usant presque de la violence matérielle, d'agir sur le *Khi*, de manière à le rendre aussi démonstratif, aussi agile que le *Thân* exacerbé, à la rapidité duquel il ne correspondait plus. Ce traitement, qui porte tout entier sur le *Thânkhi*, ne peut se faire qu'en transportant le *Khi* tout entier au plan du *Thân*, c'est-à-dire au grand détriment de l'organisme inférieur. Mais il est dans les choses possibles, dans les choses à tenter ; et, s'il parvient à réussir, rendre la vigueur aux éléments inférieurs exténués est un problème bien moins grave et délicat que celui qui aura été précédemment résolu.

Je tente d'ailleurs, en thérapeutique, d'indiquer (toujours sommairement, car le cadre de ce travail synthétique ne peut prétendre aux très intéressants développements d'une thèse didactique, et ne fait que préciser les causes et indiquer les effets à l'intelligence du lecteur, lequel doit élucider les uns et développer les autres) le genre de traitement adéquat, suivant l'Orient, à cette classe de maladies qui, en Occident, se trouvent à côté des sciences modernes, et ne pardonnent guère à leurs victimes.



Je terminerai cette courte étude pathogénique (dont j'aurais pu faire un gros volume, si j'avais eu le loisir et la curiosité d'étaler de faciles déductions) par la détermination de l'ingressus morbide de la maladie réputée incurable, l'épilepsie.

Le schéma ne représente qu'une des secousses vibrantes du plein accès, secousses essentiellement passagères ; car la prolongation de durée – si faible soit-elle – de l'état indiqué au schéma entraînerait infailliblement la mort, par la disjonction violente de l'élément double *Thânkhi*. On voit, à l'inspection des lignes, qu'à l'état ordinaire, l'épileptique est en santé normale ; les actions du *Thânthuy* sur le sang, du *Thânhoa* sur le *Thân* ont lieu régulièrement, et le *Khi* vivificateur se manifeste d'une façon ordonnée. L'ingressus morbide ne vient donc pas frapper un des éléments, mais il s'insinue entre deux éléments, et précisément entre le *Thân* et le *Khi*, dont l'union étroite et constante est la condition inéluctable de l'existence. L'épilepsie n'est donc que la lutte intermittente entre la cause morbide, qui cherche à

disjoindre le *Tkânkhi*, et ces deux éléments, qui, ne pouvant vivre séparés, se rejoignent sans cesse. L'attaque épileptique n'est que la suite directe des soubresauts imprimés au nodus psychique en péril. Ce mouvement de va-et-vient prend, en Chine, le nom de *Bat-Giaoi*.

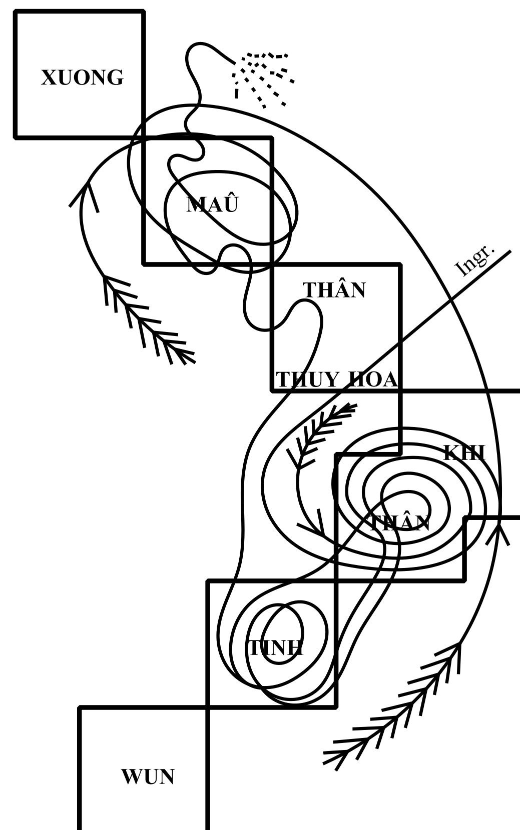


Fig. 10 – Les vésanies.

Dans ce presque imperceptible moment critique, le *Thân e*t le *Khi* n'agissent plus l'un sur l'autre ; ils ne cessent pas d'être essentiellement liés, puisque la vie subsiste ; mais la cause répulsive qui les dresse l'un contre l'autre, dirige en sens contraire leurs modalités et leurs manifestations. Le *Thân*, privé de régulateur, envahit seul le *Tinh*, dont il détruit l'ordonnance, et y produit une suite de révolutions si rapides, qu'elles n'arrivent pas à frapper les éléments supérieurs de la victime ; le nodus psychique est essentiellement détruit ; toute sensibilité est abolie, ainsi que la persistance de tout sentiment ; l'amnésie est totale, sans récognition possible ; l'union des deux groupes d'éléments, sans être rompue, ne produit plus aucun effet réciproque ni réflexe. Arraché violemment à sa vie normale, le *Khi* se précipite avec exubérance vers le nodus sanguin, qu'il exacerbe, qu'il développe, et dont il détruit l'harmonie par la surabondance : d'où s'ensuivent les troubles nerveux, les arrêts et les intercadences du pouls, les convulsions, les contractures éclamptiques, qui accompagnent les crises, parfois même la fixité désorbitée de la pupille et la rigidité tétanique. Tout l'organisme est alors soumis à une excitation violente, coupée d'arrêts brusques, et repartant dans un mouvement désordonné, qui ébranle la machine humaine. Mais il faut bien retenir que cette dislocation, qui ne laisse en place aucun des éléments, n'affecte l'essence d'aucun d'eux, et que, par suite, la vie de l'épileptique n'est pas en danger. La seule cause d'affaiblissement est l'usure des éléments inférieurs, prématurément surmenés ; la seule hypothèse de péril est, dans

une crise plus violente, un tel éclat du *Thân*, qu'une vésanie passagère survive à l'accès. Mais, en aucun cas l'épilepsie ne peut, intrinsèquement, amener la mort que si, par un grand hasard, la cause disjonctive avait une prolongation d'effet suffisante pour, à travers les modalités affectées du *Thânkhi*, atteindre profondément la substance de l'élément et provoquer ainsi la mort subite par la désagrégation imprévue de l'élément véhicule de la totale existence.

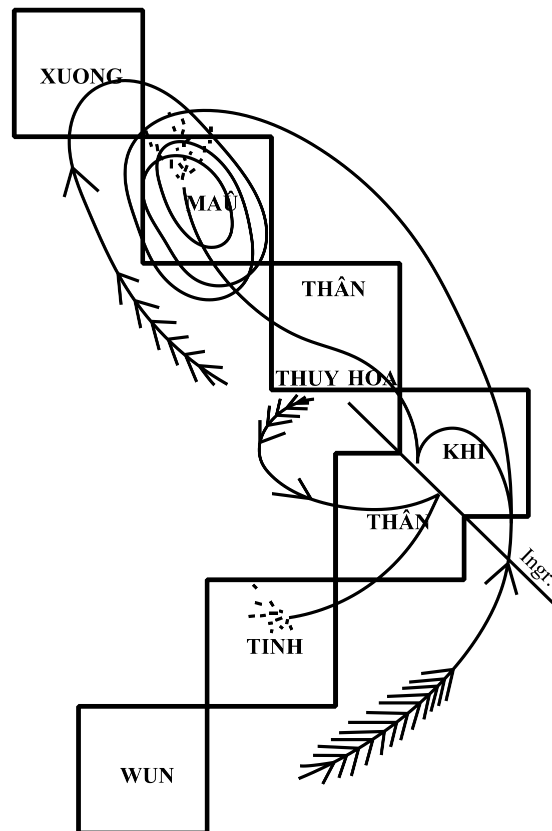


Fig. 11 - L'épilepsie.

Voilà ce que, en dehors de toute observation, indique le schéma du *Dongkinh* (épilepsie), pressé dans ses conséquences. Il faut reconnaître que c'est l'exacte description des symptômes, de la marche et des suites de la maladie, ainsi que des phénomènes accompagnateurs des crises. Il est donc juste de croire que, puisque le principe a donné logiquement des conséquences dont l'expérience constate tous les jours la véracité, ce principe est exact.

Il reste à trouver le remède propre – au plan similaire – à la disparition de la cause première : c'est de quoi s'occupe la thérapeutique.

∴

En terminant ce rapide exposé d'une étiologie inconnue, il me sera permis d'insister sur le caractère particulièrement certain du diagnostic pris d'après de tels principes, et sur la certitude presque prophétique de la durée d'un mal ou de la valeur d'une force, calculées pour ainsi dire mathématiquement sur de telles données. La grande habitude que les thérapeutes orientaux ont de ces formules et de leur

immédiate adaptation à tous les cas possibles, la longue étude, patiemment commencée dès leur enfance, de principes constamment éprouvés sous leurs yeux (car de telles sciences sont presque toujours héréditaires), leur profonde acognosie, l'habitude de l'œil et de la main dès longtemps acquise, la subtilité toute spéciale d'un esprit aussi ténu dans ses distinctions que hardi, en ses conceptions, et, par-dessus tout, peut-être, l'innée confiance des Sages en l'antique science qu'ils professent – confiance qui est passée dans tout le peuple – donnent aux enseignements et aux pratiques des thérapeutes une sûreté, une sorte d'infaillibilité de diagnostic, de conclusions et de prévisions, qui semble confiner à la vision interne du caché et à la perception divinatoire du futur.

Nous ne nous étonnerons donc plus des récits de cures merveilleuses, des solutions proposées à des problèmes dont l'exposé seul effraie, ni du succès extraordinaire de cet enseignement, ni même de l'invraisemblance apparente de telle ou telle chose vraie. Car nous songerons que, avec une habileté que peut seule donner une longue connaissance des hommes, les thérapeutes ont – en faisant mine de la dédaigner – entretenu l'admiration des races, et que, pour réussir, par-dessus leur expérience et la science des Ancêtres, sans cesse augmentée par leurs méditations, ils ajoutent le souverain levier de la foi populaire en leurs forces thaumatopiques, foi qui les double, les vivifie, les rend invincibles, cette foi que tous les grands fondateurs ont réclamée pour leurs œuvres, et qui rend l'impossible facile, et l'incompréhensible clair.

CHAPITRE IX

Le Taoïsme Contemporain

J'ai dit, dans les pages qui précèdent, tout ce que l'on peut dire du Taoïsme. J'en ai dit beaucoup plus qu'on n'en avait dit avant moi. Sauf des révolutions ethniques, qui ne sont pas à prévoir, et qui seraient, en tout cas, précédées de la victoire violente et conquérante de la race jaune sur la race blanche, on n'en dira jamais davantage.

Mais il faut savoir que le Taoïsme, tel qu'il nous a été révélé, est bien autre que ce que nous en disons : il faut savoir surtout que le Taoïsme, tel qu'il est, est bien autre que ce qu'on a bien voulu nous en dire. Si préparé qu'il soit, si sympathique qu'il paraisse, un homme blanc ne parviendra jamais à la connaissance totale – je ne dis pas, de la Tradition Primordiale Jaune – mais des conséquences que cette Tradition Primordiale porte en elle, et tous les jours enfante, pour les temps modernes comme pour les temps futurs.

Comme le fait prévoir un des précédents chapitres, l'étude du Taoïsme n'est pas aujourd'hui fermée seulement aux esprits analytiques, et à tous les éléments qui sont, *a priori*, revêches à la reconstitution raisonnée de la synthèse initiale : le Taoïsme, âme aujourd'hui du mouvement ethnique chinois, et même sino-japonais, sans cesser d'être une tradition abrupte aux Occidentaux, est devenu une science fermée aux blancs. Après avoir été un moyen d'ascèse souverain et impérieux, il est devenu aussi une méthode d'évolution ethnique, et peut-être un levier de révolution politique ; et, comme tel, il est devenu aussi inviolable et sacré qu'ont pu l'être, en Europe, les plus intimes secrets des défenses nationales.

Depuis qu'il est devenu l'apanage, le moteur et le pivot des sociétés secrètes chinoises, le Taoïsme ne se défend plus seulement par l'extrême hauteur de ses aperçus et l'extrême rigidité de sa logique ; il est défendu, des indiscrétions et même des connaissances possibles, par tous ceux qui, faisant, à un titre quelconque, partie d'un mouvement occulte, considèrent le Taoïsme comme un héritage exclusif, et comme le plus puissant metteur en action des destinées futures de l'Asie.

Et pas plus qu'autrefois – moins encore qu'autrefois – il n'y a de fraternité possible entre des collectivités jaunes et des collectivités blanches. Il ne peut y avoir que des affiliations individuelles de blancs à des collectivités jaunes, celles-ci ayant pour but, non seulement d'attirer intellectuellement, mais aussi et surtout d'annihiler politiquement ceux qu'elles entraînent. Par contre je ne connais pas, et je crois foncièrement impossible l'affiliation d'un individu jaune à une collectivité blanche.

Mais, je le répète très nettement, il n'y a pas de terrain d'entente pratique entre les sociétés collectives des deux races ; et si, par impossible, par suite d'une

organisation dont les moyens nous échappent, ce terrain d'entente pratique venait à exister, les collectivités jaunes refuseraient d'y descendre.

C'est pourquoi il est impossible d'ajouter foi à une information déjà ancienne – et dont je n'aurais certes pas parlé, si sa répétition dans le volume l'*Invasion jaune*, par le commandant Driant, n'avait appelé l'attention sur elle – information d'après laquelle une société secrète jaune et un groupe occultiste européen auraient uni fraternellement leurs buts et leurs symboles.

« Nous sommes heureux d'annoncer, dit la revue l'*Initiation* de mars 1897 (et le commandant Driant le répète dans l'*Invasion jaune*, p. 486), au Suprême Conseil, la création à San-Francisco de la première loge martiniste chinoise, sur laquelle nous fondons de grandes espérances, pour l'entente de notre ordre avec la *Société de Hung* ».

Et le commandant Driant ajoute : « La *Société de Hung* est la société mère des *Boxers* chinois. Ces relations de sectes paraîtront invraisemblables à nombre de lecteurs, qui ne voient pas les progrès des sociétés occultes visant à l'internationalisme. Elles sont rigoureusement vraies ».

Ces affirmations sont *rigoureusement* une fable. Je ne sais pas si des Chinois, ni quels genres de Chinois se sont introduits dans la loge martiniste de San-Francisco, ni même s'il y a jamais eu une loge martiniste à San-Francisco. Ce que je sais et affirme, c'est que jamais la *Société de Hung* – puisque *Société de Hung* il y a et qu'on semble viser une société entre toutes, et le nom spécial et temporaire d'une secte de cette société – ne s'est affiliée au Martinisme ; c'est que jamais la *Société de Hung*, ni quelque autre société secrète chinoise que ce soit, n'a entretenu la moindre relation même épistolaire, avec le Martinisme, ni avec quelque autre société occulte occidentale que ce soit.

Pour se livrer ainsi, les Chinois connaissent trop bien le tempérament blanc, et combien peu secrètes sont leurs sociétés occultes.



D'ailleurs, par leur constitution même et par leur but, les sociétés secrètes de l'Orient et de l'Occident présentent une parfaite antithèse, de même que le Taoïsme et une religion occidentale (le Christianisme romain, par exemple, ou le Christianisme luthérien ou le génevois) présentent d'absolues divergences (je ne parle plus ici, bien entendu, de la doctrine) au point de vue de la valeur représentative, de l'influence, de la synthèse, de l'intellectualité ethnique, etc. Et cette détermination indiquera parfaitement comment le Taoïsme est le réceptable de la tradition jaune, et comment il a été et sera le générateur de tous les mouvements qui expliquent et transforment cette tradition. On verra ainsi pourquoi et de quelle façon la pérennité semble acquise à cette Tradition primordiale, et comment elle est appelée à jouer toujours le rôle principal et conducteur dans les évolutions de la race.

Entre les sociétés comme entre les traditionnelles religions des deux races, l'antithèse qui se présente est identique à elle-même. Le groupe occulte occidental se

compose d'une minorité d'individus qui cherchent à imposer leur manière de voir à la nation. La société secrète orientale est composée d'individus qui, après avoir cherché, connu et déterminé les aspirations profondes, les nécessités continues de la race, créent, pour elle, une doctrine nouvelle, ou y adaptent la doctrine ancienne.

Le groupe occidental, pénétré de son intérêt particulier, de son avantage de groupe, veut y conformer l'intérêt général, et plier la nation à des idées ou à des actions qui lui sont indifférentes, ou même nuisibles, et qui sont, en tout cas, étrangères à ses besoins ethniques et collectifs. La société orientale éclaire, s'il le faut, la race sur son intérêt général, et lui présente les moyens, intellectuels et matériels, d'obtenir ces avantages.

Le groupe occidental, pour convaincre la nation d'une illusion, est tenu à un éclat, à une propagande, à des démarches publiques, à une action politique, en un mot, à toutes les actions qui ont pour but d'établir, sur de brillants dehors, une conviction sentimentale et irraisonnée. La société orientale s'en tient, dans la plus absolue réserve et dans un secret qui fait toute sa force, à l'exposé simple et logique d'une situation dont chaque citoyen connaît les défauts, et à laquelle elle apporte, pour chaque citoyen, des améliorations immédiates.

Le groupe occidental, après avoir créé une conviction, est tenu, pour qu'elle ne se consume pas de son propre néant, de la diriger : il lui faut, occultement ou non, le pouvoir de l'autorité publique. Il « lie » donc, conduit et commande directement les actes de la nation. La société orientale, après avoir montré la voie au peuple, lui donne les moyens de s'y engager, le « délivre » de ceux qui la lui barrent, et l'y laisse s'y conduire lui-même, dans le sens, évident pour tous, et normal, du meilleur intérêt.

Le groupe occidental génère donc inévitablement l'autorité, le goût de l'autorité et l'ambition ; la société orientale génère inévitablement la liberté, le goût de l'indépendance et l'indifférence aux honneurs.

Le groupe occidental, pour compenser, vis-à-vis de la nation, la liberté collective qu'il a dû lui enlever pour la conduire vers ses desseins, est tenu de lui offrir des satisfactions hors de cette liberté. Il contraint la nation à se créer des besoins nouveaux ; il exacerbe les besoins anciens ; et en les satisfaisant, même s'ils sont contraires à l'hygiène et à la loi naturelle, il donne à cette nation une somme de jouissances matérielles dont elle lui demeure reconnaissante, par la partie la plus basse du collectif national, et grâce auxquelles elle oublie la perte de sa liberté, le désir de son avantage général, et son propre aveuglement. La société orientale, qui n'a rien cherché pour elle-même, et qui a porté la race vers sa voie normale et bénéfique, sans, égoïsme, et sans heurts à la Tradition ethnique ou à la nature, la société orientale, au lieu d'avoir assumé le devoir d'une compensation inférieure, a acquis le droit de conseil ; et elle enseigne, par son seul exemple, que la race, en possession de sa situation juste et de son destin normal, touche au bonheur, non pas en accumulant ses jouissances, mais en restreignant ses désirs.

Or quel est le résultat de cette conduite, si rapidement résumée ? Le voici, indubitablement. L'homme, simple et confiant tout d'abord, n'est pas éternellement dupe. Les sophismes, dont il fut le crédule approbateur, les erreurs dont ensuite il fut la facile victime, lui font de l'expérience, et lui inspirent, avec la réflexion, une défiance salutaire. Ainsi, ce sont ceux-là mêmes, qui le trompèrent, qui lui

apprennent à ne plus se tromper. Donc, l'homme qui a compris qu'il avait été abusé de lui, pour le conduire dans une voie qui n'était pas celle de l'humanité, mais celle seulement de quelques individus ou de quelques groupes, retire sa confiance et son estime à ceux qui l'ont guidé, et prend le ferme propos de se guider lui-même ou de se faire guider par d'autres. Mais, comme il n'arrive à cette clairvoyance et à cette résolution qu'au moment où ceux qui l'ont abusé sont devenus ses maîtres, il n'a de recours que dans l'intrigue, la révolte, la révolution ; et, malgré l'éducation qui lui fit une fausse nature, la première nature réclame à la fin si impérieusement, qu'il se résigne à user de violence ou de ruse pour récupérer sa normalité. Et ainsi, combattant son vainqueur avec ses propres armes, il forme de nouveaux groupes occultes, à l'image des premiers, mais qui ne valent pas davantage pour le but auquel il tend, et n'atteindra vraisemblablement jamais. Là est la cause, le secret et le mécanisme de la maladive instabilité ethnique, économique et politique de l'Occident.

Le résultat obtenu par les sociétés secrètes orientales est tout contraire. Eclairé constamment, sans avoir été contraint à une obligation réciproque quelconque, sur sa voie et l'intérêt général et continu qu'il a à s'y conformer, l'homme de race jaune, par l'action de la société secrète, qui est la quintessence ethnique de cette race, atteint à la fois la connaissance de son avantage et le pouvoir de se le procurer. Non pas par gratitude, mais par la conviction qu'il se sert lui-même, il est porté à appeler à côté de lui les groupes grâce auxquels il occupe une si solide et bénéfique situation ; et tout naturellement, il provoque et utilise, dans. la tranquillité de la paix et de la puissance, les conseils de ceux qui lui ont fait obtenir la paix et la puissance. Ce que les sociétés secrètes n'ont point cherché, elles le trouvent dès lors avec d'autant plus de certitude que précisément elles ne l'ont pas cherché : l'« influence », ou l'exercice du pouvoir sans le titre, c'est-à-dire sans les inconvénients attachés au pouvoir, l'envie, l'inquiétude et l'ambition. Et, dans cet état social, il n'y a point de mécontents, parce que chacun est suffisamment heureux suivant sa condition ; et chacun est heureux parce que tout le monde est à sa place, dans l'État comme dans l'univers.

∴

Nous pouvons faire d'analogues constatations en ce qui concerne l'état religieux de l'Occident et l'état traditionnel de l'Orient. Et nous saisissons tout de suite comment les « révélations » occidentales participent de l'insécurité et du vague sentimentalisme des blancs, et comment la tradition orientale participe de la logique, et de l'immuable netteté des jaunes.

La religion ou la tradition, car c'est absolument la même chose, ne peut pas être en contradiction avec l'humanité, et elle ne peut pas la contraindre, et cela par définition. La Tradition n'est pas autre chose, en effet, que le résumé des enseignements primordiaux sur quoi l'humanité s'est établie, éclairée et élevée ; c'est une synthèse raccourcie, qui contient en germe tout ce que l'homme peut être : c'est le magma intellectuel des ancêtres, c'est la quintessence cosmique de l'humanité. Puisque c'est tout ce dont est sortie la conception humaine, les conceptions des

hommes ne sauraient lui être opposées. Et elle est en réalité la normale naturelle de l'humanité qu'elle a faite, qu'elle contient en puissance, que continuellement elle génère, et qu'elle pousse à son évolution bienfaisante. Si donc la Tradition demeure elle-même, c'est-à-dire si elle n'est pas rétrécie ou défigurée par ceux qui ont la charge de la transmettre, l'humanité lui demeure toujours conforme ; car elle a des généralités humaines dont l'humanité ne saurait s'affranchir sans cesser d'être l'humanité ; et elle n'a pas de spécialisations si étroites (et si contraires par conséquent à sa nature même et à son objet) que les divers progrès intellectuels et scientifiques, conséquence naturelle du labeur évolutif humain, ne puissent s'y accorder. Et on pourrait presque dire que la meilleure démonstration que la Tradition est intacte, c'est que tous les âges, toutes les situations, tous les mouvements de l'humanité s'y accordent et s'y réfèrent.

De ce principe découle une conséquence bien intéressante, sur laquelle nous reviendrons plus tard, dans la *Voie sociale*, mais qu'il convient d'indiquer ici. Cette conséquence est que la Tradition n'est jamais sentimentale. Le sentiment n'est pas une chose générale ; c'est une contingence acquise par l'humanité, et cette contingence s'est créée et se crée tous les jours, dans les individus, sous l'action des événements auxquels ces individus assistent ou dont ils sont contemporains. Il y a donc des sentimentalités différentes pour toutes les époques de l'histoire, pour toutes les nations du globe, bien mieux, pour tous les continents et pour tous les climats. Une Tradition qui aurait un côté sentimental serait donc une tradition temporaire et locale, et manquant à la condition nécessaire de la généralité ; elle ne serait plus la Tradition.

Donc, et *a priori*, toute tradition sentimentale est une tradition fausse, ou au moins une déformation péjorative de la Tradition.

La Tradition, toujours semblable à elle-même en son essence, et si générale qu'elle contient et permet tous les progrès faits et à faire, embrasse donc et serre de tout près toute l'humanité, qu'elle inspire. Les hommes sont vraiment ses enfants, et elle ne forme avec eux qu'un seul tout, elle dans la direction et la puissance, eux dans la suite et dans l'application. Ainsi se continue et s'éternise l'harmonie primitive. Et à la fois, par la force toute-puissante de cette harmonie, et par l'action multiplicatrice de cette continuité, il n'est pas de résultats humains qu'on ne puisse atteindre.

Je n'ai pas ici, bien entendu, le goût de critiquer quelque religion ou quelque occidentalisme que ce soit ; mais, il m'est permis de mettre, en regard du développement constant, pratique et harmonieux de la race jaune le long de sa Tradition, les cataclysmes, les à-coups, les violences et les persécutions qui ont secoué l'Occident. Il m'est permis de relater la triple forme de la révélation la plus moderne, celle du Nouveau Testament, ce Nouveau Testament Christique, contraire et non pas conséquentiel à l'Ancien Testament Jéhoviste. Sous cette triple forme, nous voyons l'histoire inévitable des dogmes, passés, présents et à venir, du moment qu'ils ont besoin, pour s'imposer à la multitude, d'une autorité, d'où qu'elle vienne. L'admirable enseignement oriental et essénien du Christ Jésus, qui prit au berceau de l'esprit humain sa doctrine et son nom même, se répandit, comme un feu ardent, à travers toute la race blanche, qui reconnut instinctivement là la clarté et la fraîcheur de la source primitive, et s'y abreuva toute entière, malgré Hérode, malgré Rome et

les bêtes du cirque. Plus tard, les ambitions rivales des successeurs des Apôtres, les créations successives des papes, en détournant la tradition christique de la voie humaine naturelle, firent que, pour faire admettre leurs visées nouvelles, les chefs de la révélation déformée durent employer la force pour imposer à la fois les croyances qu'ils avaient édictées et leur influence personnelle, à laquelle ils tenaient autant qu'à leurs croyances. Et enfin, un millénaire plus tard, découronnés de leur prestige par la révolte des hommes désabusés (qu'ils s'appelassent Huss, Luther, Calvin ou autrement), et dépossédés de leur pouvoir matériel par des souverains indifférents, lorsque ceux qui s'étaient proclamés les maîtres d'une religion, où le fondateur n'avait vu que des frères, se sentirent déchus de leur pouvoir sur les corps, ils le remplacèrent par le pouvoir sur les âmes, en offrant aux malheureux l'appât de compensations lointaines, et en faisant trébucher leurs dogmes dans la fallacieuse douceur du sentimentalisme.



La Tradition – dont le Taoïsme est la synthèse intellectuelle adéquate au cerveau des jaunes – la Tradition, additionnée des formes que les générations lui prêtent successivement, est en réalité le modèle de l'ascèse humaine, présentée à l'ensemble des hommes qui vivent, par la totalité des hommes qui sont venus à la vie, et qui en sont sortis. Le façonnement est réciproque ; et s'il est vrai que chaque génération apporte à la Tradition un peu de sa compréhension particulière, il est encore bien plus vrai que la Tradition imprègne chaque génération de sa sève immuable et toujours à soi identique, et qu'ainsi, à travers les prismes changeants des coutumes, des initiations et des âges, la race, appuyée à la Tradition, présente à l'histoire universelle un. type homogène, où le jaune d'il y a cinq mille ans, se reconnaîtrait, aussi bien que le jaune à venir dans cinq mille ans.

Ce type homogène est en réalité un prototype ; c'est une sorte d'Adam (pris au sens occulte) à l'usage du jaune ; c'est l'homme de la race ; c'est le Grand Ancêtre terrestrisé. C'est à ce collectif ethnique, substratum de toute conception métaphysique jaune, que tous les vivants se réfèrent ; c'est en lui que, après la mort, chaque génération rentre, *aux yeux de la génération prochaine* ; et chacune de ces générations, par cette réintégration fictive – qui n'est réellement que le fait du recul des années – apporte à la *Race* son coefficient d'évolution et son motif spécial d'énergie pour la marche en avant le long des cycles des jours et de la spirale des ascèses. Je ne désire pas approfondir plus longtemps cet arcane ; chacun peut le faire aussi bien que moi, sur les données que je viens d'exposer. Il faut seulement savoir que c'est là l'origine de ce « culte des ancêtres », qui a fait couler tant d'encre de la plume des sinologues, et tant de bile de l'âme des missionnaires.

Je ne veux pas prétendre, quoique la civilisation ait pénétré très avant dans toutes les classes de ce peuple, qui était déjà plus civilisé que les Grecs, au temps même des républiques de l'Hellade et du Péloponèse, je ne prétends pas qu'un tel concept métaphysique soit familier aux laboureurs et aux marchands ; je crois bien plutôt que ceux-ci, eu honorant « les Ancêtres », honoraient les vieux aînés qu'ils

avaient connus ou dont ils avaient entendu parler, et dont la « tablette » présidait encore à la plus convenable place du logis familial. Mais, chez tous les lettrés – et on sait combien ils sont nombreux et qu'ils sont de tous les niveaux sociaux imaginables – il est certain que le culte des Ancêtres n'est autre que la vénération de l'Ancêtre collectif, lequel s'augmente tous les jours, et n'atteindra sa plénitude d'être, que lorsque, le cycle humain terminé, tous les hommes se trouveront réunis dans son Unité.

C'est donc, si on veut bien creuser à fond le symbolisme, c'est, sur le plan de l'humanité, l'adoration de l'Absolu. À ceux qui, dans cette vénération toute métaphysique, ont cru distinguer un « culte » rendu à des êtres humains morts, il a manqué un peu de patience, beaucoup d'études, et sans doute plus encore de véritable intelligence[1].



En terminant ce long exposé de la Tradition primordiale et du Taoïsme qui en émane, on comprendra mieux les précisions sur lesquelles j'ai, en commençant, insisté[2]. La Tradition, en demeurant générale, le Taoïsme, en ne se spécifiant pas une religion, ne se sont point diminués, en restreignant leur plan d'application.

Une religion – si sainte qu'elle soit (en admettant qu'une chose sainte puisse être pratiquée par des hommes), si divine qu'elle soit (en admettant qu'une chose divine puisse se restreindre à la compréhension et au régentement d'individus) – se diminue et s'appauvrit, par le fait et dans le moment même qu'elle se dit une religion. Elle satisfait immédiatement l'homme, lequel, a dit un philosophe ironique, est un animal religieux. Mais l'homme est autre qu'un animal religieux ; il est en même temps un animal passionné, volontaire, instinctif, appétitif, etc. Pendant tout le temps qu'il satisfait à ces innombrables qualités, il ne se satisfait point comme animal religieux ; et donc, pendant ce même temps, il oublie sa religion, et qu'il y en a une. Ainsi considérée, la religion est la satisfaction d'un besoin ; et, lors même que ce besoin n'existe plus, qu'il s'est amoindri ou oblitéré (comme les dernières vertèbres et l'appendice), l'homme y satisfait quand même, par habitude, par obéissance ou par crainte. Tel est le sort de toute religion qui s'est faite contingente, croyant par là mieux intéresser, mieux saisir, mieux commander l'individu contingent qu'est l'homme.

La Tradition, qui demeure tradition, c'est-à-dire ignorante volontairement de l'existence même de toute contingence (existence qui, comme on sait, n'est qu'une relation), la Tradition n'affecte pas l'homme en tant qu'animal religieux ; elle l'affecte en tant qu'homme, avec tous les qualificatifs, c'est-à-dire sans qualificatif et sans détermination. L'homme religieux se satisfait avec une certaine compréhension

---

[1] On reviendra dans la *Voie sociale* sur le Culte des Ancêtres.
[2] *Voie Métaphysique*, Chap. I.

de la Tradition ; l'homme logique, avec une autre ; et, de même, l'homme affectif, passionné, rituel, social, pauvre, riche, marchand, lettré, solitaire, familial, *etc.*, *etc.*

Partout, la Tradition l'étreint, qu'il y pense ou qu'il n'y pense point. C'est la Tradition qui lui fait ses lois, qui lui conserve son statut, qui a créé sa politique, qui lui indique le respect aux morts et la politesse aux vivants, et les règles sociales, et l'ambition littéraire, et le goût de la connaissance et de l'étude, et les hiérarchies, et les rites, et jusqu'à la manière de mourir. Elle est tout lui, et il est tout en elle. Il ne peut s'y soustraire ; et d'ailleurs il ne le veut pas et n'y songe pas ; car il est si fortement appuyé sur elle qu'il y est, pour ainsi dire, identifié, au point d'en être comme la forme passagère et vivante, au même titre que les Ancêtres en sont l'expression synthétisée et immortelle.

C'est pourquoi, à l'inverse des traditions qui se sont spécialisées en religions pour mieux saisir les passions de l'homme, qui ont pris des passions pour le commander en lui ressemblant, et qui, avec ses passions, ont pris sa faiblesse mortelle, la Tradition jaune communie, même en son passage sur la terre, à l'immobilité consciente et à la pérennité des principes qu'elle représente et dont elle émane, et elle conduit à cette pérennité les adeptes fidèles qui la suivent, et qui désormais, grâce aux précautions de ses Sages et à un long atavisme, ne peuvent plus ne plus la suivre. – Telle est l'ampleur et la durée de la Tradition jaune. On ne crée point une Tradition immortelle ; elle se crée soi- même, et tous les jours s'agrandit et se fortifie par les énergies que lui apportent, après leur mort, ceux qui l'ont aimée.



Ce n'est qu'à des esprits superficiels et à des politiciens dont la courte vue s'arrête aux mouvements de l'heure présente, que le fameux « réveil de la race jaune » peut paraître contraire aux enseignements qui précèdent, et ne pas être une directe conséquence du traditionalisme que nous venons d'étudier.

Nous aurons occasion d'en parler en détail dans la *Voie sociale*. Il faut cependant en dire ici quelques mots. J'eusse préféré sans doute conserver cette question, d'ordre tout social et pratique, pour le livre où, ayant traité la doctrine confucéenne, je montrerai l'application, à la vie journalière de l'homme terrestre, des principes métaphysiques de la Tradition primordiale et du *Tao*. Mais je ne sais pas très bien le moment où ce fort labeur sera terminé, et pourra, par conséquent, voir le jour. Je sais encore moins exactement le moment où éclatera au grand jour la formidable évolution ethnique que, dans les collèges rituels et les sociétés secrètes, la Chine prépare. C'est pourquoi, si cette évolution doit venir la première, je ne dois pas, pour l'honneur de la science où j'ai goûté, avoir paru l'ignorer ou ne la point comprendre.

Rien de nouveau –au sens exact du mot – ne se prépare en Chine, rien qui n'ait de tout temps été préparé, et qui, depuis la chute des Ming, n'ait été plusieurs fois essayé. Le mouvement actuel n'est qu'une répétition, pour les mêmes souverains motifs, des mouvements antérieurs. Seulement, comme ces mouvements antérieurs remontent à plusieurs siècles, et que les blancs, encore confinés en Europe, n'en

furent pas les témoins immédiats, ils n'y attachèrent pas l'importance que, *a priori*, ils accordent au mouvement actuel, avant même qu'il se soit déclaré.

Depuis l'intronisation violente de Kang-Hi, la Tradition est méconnue, et le Taoïsme est ignoré par les Mandchoux, qui ont conquis, avec l'empire, le trône du Fils du Ciel. Les Chinois du Nord, race d'une puissante force de succion, ont englobé, dans leur statut ethnique, assimilé et finalement annihilé ces Mandchoux vainqueurs, comme font ces fleurs étranges, dévoratrices de chair, avec les mouches qui se posent imprudemment sur leurs pétales. Mais, en absorbant le sang mandchou, ils n'ont pu lui donner le cerveau chinois. Et c'est pourquoi la « Grande Patrie » n'est point satisfaite.

Les Chinois du Sud, qui n'ont pas souffert de l'invasion triomphale, qui n'ont pas participé aux honneurs de la cour et aux dignités dynastiques, et qui ont conservé sans mélange leur sang, leurs sciences et leurs espoirs, les Chinois du Sud travaillent, depuis trois siècles, comme ils avaient déjà travaillé, il y a huit cents ans, pour restituer la Chine aux fils de Han, c'est-à-dire aux pieux gardiens du Taoïsme et de la Tradition.

Au milieu du siècle dernier, ils faillirent déjà réussir : la révolte des Taïping donna un empereur chinois à Nanking ; et, sans l'aide anglaise, la dynastie mandchoue eût à cette époque disparu dans la houle de la révolution jaune. L'heure en a été reculée ; elle s'approche. Elle va bientôt sonner. Mais qui de nous l'entendra ?

Je ne veux pas dire – et que l'on me comprenne bien – que les résultats de l'évolution qui vient n'affecteront rien ni personne hors de Chine, et même hors des lieux géographiques où la race jaune vit et sans cesse se développe ; il se peut que les puissances, voisines en Asie de ce mouvement, en ressentent un désagréable contre-coup ; il se peut même que, sur tout le vieux continent, certaines conditions économiques de l'existence soient changées. Mais il faut être sûr que ce n'est pas dans ce but que les agitateurs d'aujourd'hui préparent la révolution jaune.

Ils entendent la faire chez eux, pour eux, et pour leurs descendants. Ce n'est pas à la conquête du monde qu'ils pensent, quand ils empruntent dédaigneusement aux civilisations européennes leurs méthodes de violence, leurs armées et leurs canons ; s'ils ont un jour cette conquête à faire, ils la feront pour d'autres buts et par d'autres moyens. Non ; ils tendent à rentrer chez eux et à rendre, à tout leur héritage intellectuel, la place prépondérante qui lui est naturelle et qu'il a perdue.

Je n'ai ni le droit ni le temps de m'étendre ici en des considérations prophétiques, qui sont extrêmement naturelles à déduire pour ceux qui ont étudié et qui ont vu. Mais on peut assurer que le triomphe du mouvement ethnique qui se prépare (et que faussement nous appelons un mouvement national) aura pour conséquence d'instituer, sur la terre chinoise, le régime taoïste, de réinstaller dans l'âme chinoise totale la discipline taoïste. Sans vouloir insister là-dessus, on le verra à l'événement.

Et c'est ainsi que, tout prochainement et, avant de s'acheminer vers un rôle plus universel, la direction et le bonheur du tiers de l'humanité seront de nouveau et, espérons-le, pour toujours, confiés à la Tradition qui a régné, qui règne et qui régnera,

jusqu’à la fin du monde que nous connaissons, sur les intelligences dont la volonté pieuse a su déterminer l’excellence de leur destin.

APPENDICE I

De l’autre côté du mur (*Extrait*)

Par la nuit complète, le ciel couvert des épaisses ténèbres d’un orage rapproché, l’ombre étant, à dix pas, opaque et presque matérielle. À un détour du chemin, sous des multipliants gigantesques, à proximité d’un étang à moitié desséché, la pagode apparaît découpée plus sombre encore sur le ciel noir.

Tout semblait solitaire et silencieux ; Ong Luu monta les degrés, jaunis et usés par le passage de tant de fidèles. Sa voix s’éleva sonore sous les auvents et sous les toits.

« – Es-tu là, Phap ? »

Une voix lointaine blanche, presque plaintive, répondit dans l’obscurité troublante où passaient des souffles de mystères :

« – Je suis là, Luu, je prie les Dieux ».

Ong Luu s’avança lentement, frôlant les piédestaux de pierre, franchissant les passages étroits et longs ménagés entre les rangs des statues, montant précautionneusement les degrés cachés dans l’ombre qui s’étageaient jusqu’à l’autel final. L’immense pagode doublait encore d’étendue dans les ténèbres.

Dans la pénombre lugubre, tout le peuple des dieux d’Annam semblait veiller et vivre.

Sur l’autel de tête qui, au milieu de l’immense péristyle, cachait les degrés qui menaient aux autres autels était le grand Khiu-Lang de Thap-Khiep, jeune Dieu d’or massif, où gît le secret des sages, dernière manifestation de l’absolu, issant de la fleur génératrice entr’ouverte et portée par quatre Thieu-Tien en prières, dieux accompagnateurs, également recouverts de plaques d’or et symbolisant l’hommage des quatre mondes : sensible, sentimental, intellectuel et mystique. Autour de lui, le nimbait une gloire d’or aux nuages amoncelés, d’où sortaient les têtes de dix génies serviteurs ; et, du nuage supérieur, les ailes déployées, les cornes droites, s’envolait en triomphe le dragon sur qui chevauche, à travers le temps et l’immensité, l’idée de l’incommunicable Éternel.

Cette masse d’or, œuvre géniale de quelque Saint aux doigts d’artiste et au front de penseur, ouvrait magnifiquement, pour la foule, le sanctuaire des merveilles, et pour les sages, le temple du mystère.

Autour de lui, des Bo-That immortalisés en la posture de dieux bienveillants, amis de l’homme et veilleurs de sa destinée, symbolisaient, par leur face et leurs mains dorées, l’illumination intérieure que leur avait donnée la connaissance universelle, au-dessus des textes et en dehors des gnoses.

Et derrière eux, en forme de cour, les An-Khadiep, Khoa-Tu, dieux de la paternité physique et intellectuelle, debout, les mains jointes, la figure argentée ; le Pho-Huc, assis, tenant en ses mains croisées, un bouton de fleur et une fleur éclose, image de la science imparfaite et transmise, et de la science entière, que l'étude seule peut acquérir ; et, autour de lui, les Om-Thé-Thi, faits à sa ressemblance, souvenirs matérialisés des bonzes pieux, des Phap audacieux, des Phu-Tuy solitaires, des Tong-Sang découvreurs de mystères, qui, par leurs travaux, ont atteint sur terre les derniers degrés de la vertu, de la puissance et du savoir.

À droite et à gauche de ce premier autel, légèrement en contre-bas, dix statues de guerriers sanctifiés, en robe jaune, figurent les Thap-Dien, esprits des rois morts, monuments funéraires dédiés au Thân, élément psychique des souverains disparus, lequel plane toujours au-dessus des pays qu'ils ont commandés, tutélaire des bons serviteurs, mais changeant, et inquiet du bien qu'il aurait pu faire et qu'il a négligé d'accomplir ; et c'est ainsi que les Thap-Dien demeurent à l'entrée de l'infini, jusqu'à ce que l'esprit de leurs successeurs ou l'accumulation mathématique de leurs mérites supplée, grâce au temps, à l'insuffisance de leurs œuvres terrestres.

Devant leur double théorie, Ma-Dien et Ngheu-Dau – que l'opinion populaire appelle des esprits malfaisants – gardent les images de toute souillure ; épouvantail des âmes simples, l'un à tête de cheval, armé d'une lance sacrée, l'autre à tête de buffle armé d'une massue à pointes de fer, ils avertissent les chercheurs du danger de leurs recherches et arrêtent sur le chemin qui côtoie le mal, ce précipice moral, et la folie, ce précipice intellectuel, les cœurs et les esprits prompts à s'effaroucher des apparences.

Sur le même rang que l'autel qui soutient le Khiu-Lang de Thap-Khiep, sont les deux Ho-Phap, colossales statues des gardiens du seuil, géants veilleurs des trésors, l'un à la figure douce et blanche, tenant en main une boule d'or, l'autre, punisseur du sacrilège, assis sur une chimère prête à bondir, la figure rouge, le poing droit, l'œil menaçant ; autour d'eux, les Bo-That bienveillants et donneurs de conseils étagent leurs figures blanches, leurs mains à l'index dressé.

Enfin, le long des murs de soutènement de la pagode, à moitié sculptés dans la pierre dure, encastrés pour jamais dans l'édifice dont ils semblent soulever les toits de leurs robustes épaules, les huit Kim-Kuong, dieux de la guerre, esprits combattants, les muscles saillants, le masque rouge au visage, le sabre clair, menaçant de tous leurs gestes et de toute leur masse, arrêtent l'inquiet, épouvantent le pusillanime, stupéfient l'indifférent et, portant au cœur des foules une crainte salutaire, rendent la science plus inaccessible et les savants plus révérés.

Une grande cloche de bronze, autour de laquelle se tord le dragon symbolique, attend l'appel des fidèles et double les bruits extérieurs dans ses cavités merveilleusement sonores.

Tel est le péristyle de Phu-Nhi. Formidable aux jours de fête, il arrête les fidèles prosternés et impressionne la foule jusqu'au cri.

Ong-Luu traversa le cénacle des divinités immobiles et, le flambeau à la main, s'engagea sur les *degrés ténébreux du mystère*.

Sur de grands cubes de pierre, dont chacun dépasse en hauteur celui qui le précède, et qui semblent des tables d'holocauste, s'élèvent de façon à ce que d'un seul coup d'œil elles soient embrassées toutes, les figures les plus augustes du culte primordial.

Là, Qua-Haï, le traverseur des mers, recouvert d'une seule plaque d'or et les mains jointes vers la terre, se tient debout. Là, Ta-Nam-Tao et Hiu-Eac-Dao, dieux témoins de la naissance et de la mort des hommes, assis en leurs vêtements rouges brodés d'or, la chevelure et la barbe blanches, hiératiquement coiffés, tiennent entre leurs mains les livres célestes, où l'humanité toute entière passe en laissant une trace individuelle. Là, les quatre Co-Thien, à genoux dans leurs robes quadricolores, personnifient les quatre mondes adorateurs de l'Être universel.

Là, Ngoc-Quang, empereur céleste, dresse sa taille triple de la taille humaine au-dessus de tous les autres dieux, et de ses mains, blanchies par l'éternité, compte, par autant de plaques noires, à son cou suspendues, les humanités qu'il fait vivre et les existences qu'il distribue ; là dix-huit Khiu-Lang, symbole des offrandes des Bo-That qui se sont succédé dans la vie, noircis par les âges et les voyages, sont empilés sur des tables de marbre ; là, Tho-Dia et Thanh-Tong assis, la figure noire, esprits de la terre et des forces matérielles, le livre de l'étudiant et le bâton du voyageur à la main, représentent la matière adorant l'action créatrice.

Et le degré s'élève encore : voici le Daï-Rida, colossal, enfermé dans une plaque dorée de quatre mètres de haut, chevelu, crépu, dieu de la justice immanente et finalement victorieuse, assis, les mains jointes, dans l'attitude suprême de celui qui a le temps, entouré de deux Thê-Tu qui, debout, lui présentent les livres où sont inscrits les actes des hommes.

Voici la déesse aux douze bras, la déesse du fond des mers, qui de ses membres multiples, symbolisant les signes archétypes, apporte l'hommage des actions et des pensées. Voici Ba-Thi-Kinh, la déesse de la pureté, assise sous une gloire blanche, un fruit d'argent à la main. Voici le dieu-déesse qu'on ne nomme point et qui préside, une fois sous la terre, aux magies et aux divinations.

Enfin un socle de deux mètres de haut arrête le regard, et, les pieds à la hauteur des icones précédentes, voici Tam-Thé et la Trinité Céleste, la triplicité se confondant en l'unité représentative de la vision directe ; tous quatre si élevés, que le peuple qui est en bas ne les voit point et que, au-dessus des fleurs épanouies dont ils sortent, ils sont cachés par les frises multicolores de l'édifice ; ainsi ils personnifient les mystères de l'invisible, et la foule, les croyant la plus haute manifestation du grand inconnu, cherche à percer l'ombre des voûtes et l'opacité du métal, tandis que, caché mieux qu'ailleurs, au beau milieu de la lumière, l'impénétrable s'étale au jour sous leurs yeux inconscients.

Contre le mur terminal de la pagode, Thanh-Da, dieu des combats, dressait son masque rouge entre ses deux acolytes, les Tho-Song noirs. Là Thanh-Trang, habillé d'or, tendait les bras aux saints de l'avenir et, à côté de lui, le dieu des harmonies, au corps bleu, réjouissait son esprit des accords divins ; tout autour les Thap-Ba-La-Han, deuxième chœur céleste, âmes protectrices des savants et des sages, formaient un cercle respectueux.

Là enfin, Thap-Bat-Lang, dieu de la vitesse, maître des inférieurs et de la mort, habillé de rouge et d'or sombre, était assis dans une ngaï-diuh de métal, voyant avec un rictus complaisant l'humanité dresser des autels à la négation omnipotente, au grand obstacle qui fait choir sur le chemin du Vrai ; et au pied de la monstrueuse idole, le Phap habillé, ceinturé et coiffé de blanc, le visage perdu dans une barbe immense, était accroupi.

Derrière lui, masquant une porte secrète donnant accès sur l'enclos extérieur où poussaient tous les toxiques et toutes les médicinales de l'Annam, était dressée la grande pyramide symbolique, l'une des merveilles de l'empire, l'iconique amoncellement qui faisait de la pagode de Phu-Nhi la reine des pagodes du Nord.

C'était une pyramide quadrangulaire, dont la base occupait la moitié des parois, et dont le sommet se perdait dans les solives ouvragées du toit supérieur. Sur chacune des faces était personnifié, par ses attributs et par la symbolisation de ses qualités essentielles, l'un des quatre mondes sensibles de l'univers extérieur. Sur cet amoncellement, trois cent soixante statues étaient à même sculptées dans la pierre énorme, éclatant témoignage de l'ardeur de la foi, du génie de l'art, et de la puissance du concept.

Sur la face nord, un enchevêtrement de blocs figuraient les montagnes et les pics ardus ; là les quatre-vingt-dix statues cyclopéennes des esprits de la nature abrupte gardaient les grottes, traversaient les fleuves, paissaient les troupes des éléphants et des tigres, forgeaient le fer et découvraient l'or ; et dans une caverne profonde, Nhac-Phu, le dieu des montagnes, était accroupi, les genoux aux dents, gardant le feu central, et sur son épaule, équilibrant l'univers.

Sur la face ouest, les flots pressés couraient les uns sur les autres en volutes bleues, et figuraient l'empire changeant des mers ; là, les quatre-vingt-dix statues marines des Esprits des eaux guidaient les navires, peuplaient les abîmes, se jouaient sur les eaux courroucées, et retenaient, au fond des mers, les épaves enlacées dans leurs bras multiples ; et dans une grotte toute pavée de nacre, Thuy-Phu, le dieu des eaux, soulevait d'un geste les tempêtes furibondes et les débordements féconds.

Sur la face sud, s'étendait en couleurs vertes l'empire des bois et de la terre ; là les quatre-vingt-dix statues androgynes des Esprits du sol construisaient les villes, semaient le riz, et amenaient partout le bonheur de la paix et de l'abondance. Et Gi-Lac, dieu de la richesse, étendu, gras et joyeux, dans la rizière féconde, souriait aux efforts des humbles et des croyants.

Sur la face est enfin, des nuages blancs et dorés représentaient l'empire des airs ; là, les quatre-vingt-dix statues ailées des esprits de l'espace faisaient étinceler le soleil, rayonner les étoiles amies, et orbitaient les mondes infatigables dans leurs courses sans fin ; et sur un nuage figurant la profondeur de l'immensité, Te-Tien-Daï-Thanh, dieu de l'Éther, entouré de l'immaculée blancheur du vide, dressait son front superbe, nimbé d'un rayon de la céleste lumière.

Cet échafaudage incroyable, cette pyramide qui résumait la matérialité des choses et l'immatérialité des idées, dressait dans une stèle splendide, jusqu'aux pieds de l'Éternel, l'envolée adoratrice de l'universalité des êtres créés.

Ong-Luu passa, familier devant toutes ces choses, et parla bas à l'oreille du Phap immobile ; après avoir écouté et un moment réfléchi, celui-ci leva la tête et montra des yeux vides de regard absorbés dans la contemplation des pensées intérieures.

– Va donc, dit-il, de la même voix surprenante qui tout à l'heure avait accueilli et fait tressaillir Ong-Luu ; vas, prie suivant les rites ; appelle souvent les formules. Je te secourerai de mon ministère : à ta science et à ta puissance j'ajouterai ma science et ma vertu. J'invoque *Dieu* pour que les *dieux* t'exaucent.

Et il retomba dans son mutisme, ayant posé son flambeau. Ong-Luu, des bâtons parfumés à la main, et ayant écrit des caractères sur un papier de soie ambrée qu'il mit à sa gorge, ôta ses sandales, revint sous le péristyle et, les bras vers l'Orient et l'Occident, s'agenouilla sur les talons, se tournant à mesure de ses paroles vers l'image immobile des dieux qu'il priait.

« – Être infini dont nul n'a jamais osé prononcer le nom, par tes dix mille attributs je t'appelle ; par tes dix mille manifestations je t'invoque ; fidèle aux préceptes, aux enseignements traditionnels, à la succession des rites, je conjure la lumière des quatre mondes de venir à ma voix, revêtir une apparence rayonnante.

« Dieu distributeur de l'existence, devant toi je suis semblable à l'animal qui ne pense pas, et dont la sensibilité seule dirige les actes ; cependant dans le temple qui est consacré spécialement à ta puissance mystérieuse, je t'implore par les sept sagesses correspondantes des sept éléments pour que tu donnes un peu de la lumière, éparse par les mondes, aux choses encore sans vie afin que durant un instant je conçoive ce qui a été, est et sera. Dieux bien aimés, témoins de la vie et de la mort, je vous appelle, vous qui portez en vos esprits nos existences passagères et qui rappellerez un jour au centre universel la parcelle éternelle qui fait le maître Luu.

« Père des sages, O Dieu de Luu, depuis le jour sacré ou j'ai connu la Loi, pour la première fois la faute de mon cœur obscurcit la lumière de mon âme, O Than-Trang, je ne vois plus, donne-moi tes yeux ».

« Et toi, Thap-Khiep, Dieu solitaire et ignoré, que le peuple prend pour une incarnation ridicule, toi dont une lèvre profane n'a jamais prononcé le nom, ô Khien, toi que nul n'a vu ni compris, et qui du geste de tes deux mains montre l'actif d'en haut et le passif d'en bas, Force et Vertu, et qui demeures au milieu Tao, synthèse universelle et inintelligible, toi-même, adorable et redoutable inconnu, je t'appelle, centre intangible où convergent toutes les perfections dans l'unité, qui est la perfection des perfections ; vois ma parole, mon offrande, ma prière. Juge, exauce, promets ».

Il s'arrêta, baissant la tête, le regard perdu. Soudain, parut devant lui le Phap, enveloppé de sa grande robe blanche et sa barbe d'argent.

D'un doigt long et froid, il lui toucha l'épaule :

« – Viens, fit-il ».

Ayant marché jusqu'à la place sacrée et s'y étant prosternés, ils se turent, regardant en dedans d'eux.

PUIS ONG-LUU APPUYA SON FRONT À CELUI DU PHAP IMMOBILE.

Au bout de quelques instants, le Phap se leva et sortit silencieusement…

APPENDICE II

Les Adieux du Sage

« … Les gens des races lointaines de l'Occident ont déclaré que toute la Science était enviable pour tous ; aussi, ils se sont, à corps perdu, jetés dans le tourbillon des notions entassées par l'humanité toute entière ; dans cette attaque sans raison de toutes les forteresses de l'Idée, dans cette compilation sans ordre de tous les écrits et de tous les verbes, ils ont perdu le guide sûr du synthétisme. Restant à peine à mi-côte des montagnes qu'il leur eût fallu gravir, ils n'ont pas assisté au panorama qui se découvre tout entier aux yeux seuls du savant véritable. Ils ont dès lors attribué la faiblesse de leur vue à l'imperfection des choses ; là où ils ne voyaient plus rien, ils ont cru qu'il n'y avait plus rien à voir ; et ils ont posé là les bornes infranchissables du savoir humain.

« Grâce à la science insuffisante qu'ils possédaient, ils ont nié les secrets de la science totale. Alors, d'autres gens des mêmes pays ont déclaré mauvaise la diffusion de la science ; ils l'ont comparée à un poison qui, dosé par une main expérimentée, fortifie l'organisme ou excite l'intelligence, tandis que, versé par un malhabile, il jette l'un contre l'autre les éléments humains révoltés, et détruit l'être en une dissociation furieuse.

« Cependant, petit frère cadet, aucun degré de la Science n'est nuisible, à la condition qu'il soit compris ; c'est-à-dire qu'on ne doit gravir le deuxième échelon des connaissances qu'après s'être assuré fermement sur le premier. Presque tout est incompréhensible à l'homme ; rien n'est inintelligible ; c'est-à-dire que ton ignorance n'est pas imputable à la hauteur des concepts, mais à ta personnelle infériorité ; il ne faut donc jamais craindre de travailler ni d'acquérir. Ce qu'il faut craindre, c'est de n'y être pas bien préparé, car il ne faut pas se préparer seulement de l'esprit, mais aussi du cœur et du corps.

« Si ton corps commande en différents cas, si ses désirs sont des nécessités pour toi, tu n'es pas préparé à connaître. Si ton cœur n'est pas droit et pur de toute passion, ou seulement si tu cherches dans la science une approbation de tes convictions ou une justification de tes sentiments, ou, en un mot, autre chose que la seule conquête de l'Idée, tu n'es pas prêt à connaître, car le penchant pervers de ton cœur te conduira en des chemins sans issue.

« Sache, tout d'abord, que la Science est une suite d'affirmations ascendantes, et que le jour où tu aboutiras par ton étude à la négation d'un principe ou d'un ordre général, tu te seras trompé, et qu'il te faudra recommencer après avoir prié le Ciel de te pardonner ton insuffisance.

« Travaille avec un esprit clair et ardent, mais aussi avec un corps muet et docile, et avec un cœur humble et sans détours. Ainsi, tu n'auras point d'égarements à craindre : et le peu que tu apercevras ne te poussera qu'à la saine curiosité, et non pas à l'imbécile négation du davantage.

« Si tu écris ou si tu parles – et tu y seras forcé par la nature invincible que te firent tes ancêtres occidentaux, – prends bien garde à la science que tu vas répandre. Ici, elle est douce, passant de ma voix lente à tes oreilles attentives et à ton esprit discret ; elle t'a enchanté, par les longues nuits de nos indulgents hivers, dans les spirales de la fumée, ou dans les éclatantes nuits de nos étés, où nous regardions les astres sans les interroger, parce que nous connaissions leurs secrets. Mais, prends garde que, répandue au dehors, elle ne soit comme un dragon vengeur ou un tigre maléficiant. Car, suivant qu'elle tombera en bonnes ou en mauvaises âmes, elle sera comme la lame de l'épée dont l'éclair illumine, ou dont le fil ensanglante. Tu es un ambassadeur chargé de présents dangereux.

« Sois assuré d'ailleurs que, pour dix qui liront, pour un qui comprendra, dix mille ignoreront toujours, et, dédaigneux du bon fruit, ne toucheront pas, craintifs, à la pulpe vénéneuse. – À quoi bon, dès lors, faire une autre œuvre que la tienne ? et pourquoi diminuer ton régal intellectuel d'un plat que tu offriras vainement à des appétits grossiers ?

« N'ignore pas que toute production est une diminution de soi-même, et que tu seras moins fort, tes idées répandues, que si tu les gardes en toi. J'ai accompli envers toi, une charge que je n'accomplirais pas envers une foule sans danger pour elle et pour moi…

« Mais sache bien que la science que je t'ai divulguée n'est rien à côté de la mienne, que la mienne n'est rien à côté de celle des Livres, que celle des Livres n'est rien à côté de celle qui Est ; c'est celle-là seule qui, s'ils pouvaient la comprendre, pourraient tirer tes compatriotes de l'erreur finale. Si je la prévoyais, cependant, je te la donnerais sans hésiter, et sans penser changer leurs destins.

« Le Yiking, notre Maître, l'a dit : "En piétinant sur la givre de la mauvaise habitude, la glace du mal et du malheur survient" ; or, voilà des siècles que ceux d'Occident piétinent sur le givre, et ils en ont fait une muraille de glace telle que la chaleur de la vérité jamais ne la fondra.

« Vous avez brûlé les temples, ruiné les enfants, dispersé les os des Ancêtres. Ainsi firent jadis les Mongols dans le nord de l'Empire, mais ce n'est pas là votre plus grande faute… Jadis, vous avez reculé devant l'avant-garde d'une des vingt-deux armées de l'empire[1]. Songez à ce que vous feriez s'il s'armait tout entier contre vous. Mais ce n'est pas ce danger qui vous menace…

« Mais voici votre crime majeur : tandis que nous avons pieusement conservé, vous avez oublié votre origine et votre destin ; vous ignorez même ce que vous êtes, et vos savants, à vos applaudissements, vous prétendent des fils de singes ; quand, par

[1] Allusion au combat de Bang-Bô, le long de la muraille de Chine, dans la vice-royauté de Quangsi, pendant la campagne du Tonkin, en 1885.

hasard, vous vous rappelez le nom de l’Absolu, c’est pour le traîner dans la boue de votre ignorant mépris. Vous avez éteint, au profit du corps imbécile, toutes les clartés de l’esprit ; pour la perfection des rouages de vos horloges et de vos machines, vous avez perdu la connaissance du mouvement de l’Univers. Et vous vaguez orgueilleusement dans les ténèbres entières, à tel point que toi – que je crois être un mandarin de ta race – la flamme vacillante que je t’ai mise dans la main t’aveugle comme un soleil.

« Vois, homme du froid, combien vous êtes et combien nous sommes. Sans compter ni les Mongols, ni les Giaochi, ni les Nhetban, les seuls Chinois sont deux fois plus nombreux en Chine que les blancs en Europe ; et même il y a de nos frères dans les Indes, dans les grandes îles et jusqu’en Amérique. L’Empire, qui a des parties fertiles, mais qui contient aussi de grands déserts, de hautes montagnes, et des brousses improductives, ne pourra bientôt plus ni les retenir, ni les nourrir. Là où, il y a cinq cents ans, il n’y avait qu’un seul homme, il y en a maintenant dix, et il n’y a pas un grain de riz de plus pour les nourrir. Pendant de longues années, ils se serreront les uns à côté des autres, et ils ne mangeront pas à leur faim ; et cela pendant si longtemps que, ni toi, ni moi, ni nos fils, ne verrons se passer autre chose.

« Mais, un jour viendra qu’ils ne pourront plus ainsi vivre. Alors, les cadets, laissant la rizière à l’aîné, se lèveront et emporteront les tablettes des ancêtres ; et ils s’en iront sans regrets, car ils auront ainsi emporté leur foyer et l’esprit de leur race. Ils ne seront ni cent, ni mille, mais dix mille fois des myriades. Ils arriveront ; ils n’auront besoin ni d’armes ni de violence ; ils seront trop.

« L’immense et toujours grandissante fécondité de la race vous poussera dans la mer, vous chassera de vos royaumes et enlèvera le dernier grain de riz à vos bouches affamées. Ils y viendront dans de longues années ; parfois, dans mes rêves, mon esprit lucide vole jusqu’aux choses de l’avenir, et je vois, je vois de longues files marcher interminablement vers les brumes de ton pays ; et j’entends, sur les sentiers qui vont à l’Ouest, le claquement des sandales de ces milliers d’hommes. Que nos cœurs émus saluent la nuit des temps dont ils vont sortir.

« Ils arriveront ; devant le nombre effroyable, vous n’aurez de recours qu’en votre Dieu, car toute force serait inutile ; et c’est alors que l’oubli du Ciel et l’ignorance de vos esprits vous seront fatals, et que vos injures se dresseront pour votre ruine. Ni vos civilisations efféminées, ni vos systèmes matérialistes, ni vos plastiques perverses, ni vos actes sensualisés ne vous donneront même le courage qu’il faut pour bien mourir. Vos corps, amaigris d’un énervement volontaire, vos âmes, fatiguées du vertige de vos philosophies, vos esprits, engourdis par une négation de vingt siècles, tous vous roulerez dans le torrent de vos vices ; et vous disparaîtrez devant la Race antique qui a su maintenir intact le principe de Sagesse éternelle, qui flamba devant nos communs aïeux.

« C’est notre consolation, à nous, humbles étudiants, qui mourons sur les Livres avant qu’ils nous aient tout révélé, d’avoir prédit et préparé la victoire finale des sages, et de l’avoir dressée, dans l’espoir de nos enfants, comme les prémisses des récompenses dues aux fidèles servants du Tao…

« Va donc, mais prends garde à la valeur de ton effort ; ne sois jamais un vulgarisateur ; que ton enseignement ne s’éclaire que pour quelques-uns et reste voilé

pour la foule ; fais, si tu peux, des adeptes. Bien que ta voie ne puisse rien changer à la Voie finale, enorgueillis-toi de la suivre. Mais suis, pas à pas, sans jamais t'arrêter, le Mystère ; si tu hésitais un instant, comme le tigre traqué, il se retournerait sur toi et t'absorberait. Et, quelque lumière que ta pensée acquière en se repliant sur elle-même pendant des années, songe que tu n'es rien auprès d'autres hommes, qui ne sont eux-mêmes rien auprès de la vérité. Et qu'alors ta prière supplée à ta science.



Un avertissement encore. Le monde qui t'entoure n'est rien, que ce que le fait ta pensée. Tu as appris que, en vérité, entre l'Idéal et la Forme, il n'y a rien qu'un mode de réalité. La génération du concept idéal peut atteindre la perfection indéfinie ; mais le travail de la mise en œuvre infériorise le travailleur, et n'aboutit qu'à un résultat désenchanteur. Or, tu vas être tenu de vivre dans le monde extérieur, lequel n'est que le détestable reflet d'aspirations matérielles innombrables. Toi même, tu te sentiras enveloppé des émanations décourageantes de la Terre, et par elles immobilisé, diminué, contraint dans ton effort.

« L'émanation d'une collectivité est au-niveau de la plus basse portion du collectif ; tu seras donc attiré par des succions puissantes et imprévues vers une destinée médiocre. Tu y résisteras ; tu les combattras ; avec l'aide de nos enseignements, tu les vaincras. Mais la somme de pensée et d'énergie que tu représentes sera, en partie, employée à ce combat ; et tout ce que tu donnes aujourd'hui à l'Idée – que les hommes appellent parfois le Rêve – sera diminué d'autant. Avec plus de fatigue, tu progresseras donc moins, et ta lenteur te sera souvent la cause de grands affaissements.

« En effet, quelle en sera la conséquence ? Une diminution générale de ton esprit, et, si tu n'y prends garde, une chute de toutes tes idées à un plan, peut-être encore élevé, mais intellectuellement inférieur : comme si, après avoir vu, parées des reflets divins, les Idées s'agiter dans ton âme noblement (idées auxquelles ton concept a donné, hors de toutes formes, un être), tu les voyais, quoique toujours semblables à elles-mêmes d'essence, contraintes de jouer la même épopée tournée en farce, sur un théâtre inférieur, et couvertes d'oripeaux vulgaires. De cela, tu ne te consoleras jamais. Tous les jours, ton cœur sera crevé d'une profanation semblable, et tous les jours tu souffriras de l'involontaire déshonneur, infligé en toi, malgré toi, à l'Esprit vivant par l'illusoire contingence.

« Suppose même – et je vais ici jusqu'à l'impossibilité matérielle – une solitude où, éloigné des hommes, ou maître du peu qui y seraient, tu n'aies plus qu'à vaincre la complice inertie de la nature : *jamais* tu ne réaliseras ton Rêve. Jamais, avec des éléments matériels, tu ne traduiras la perfection ténue de ces concepts et, parmi les imaginations les plus fantastiquement riches, tu ne représenteras jamais à tes yeux choqués que des apparences vulgarisées. Tu arriveras au médiocre, au passable, au mieux peut-être, jamais au bien ; tu n'iras jamais du Comparatif à l'Affirmatif ; et tu te perdras dans cette course à l'impossible. Jamais tu ne feras, ni même ne simuleras, le Vrai avec le tangible et le visible : à heurter à l'Inaccessible, tu

te désoleras de ne rien pouvoir agir conformément à ta pensée ; et, dégoûté des choses qui ne sont que des apparences, et des prétendues marques de réalisation, qui ne sont que des chaînes tendues en travers du chemin du Vrai, tu aspireras ardemment à d'autres destinées.

« Je veux te le dire, tu aspireras à la mort ; car tu sais que la mort est le briseur de chaînes, le destructeur de tes imperfections originelles, de ces besoins inférieurs de voir, de goûter, d'agir, besoins qui seuls nous rattachent à la matière étrangère, et cependant nôtre.

« Tu seras donc tenté. Dans tes longues courses sur les sables altérés de l'erreur, la mort te paraîtra la source où étancher ta soif de la vérité ; tu en seras tenté, quand tu sentiras à ta portée, sous la forme d'une sève concentrée d'arbre ou d'une excessive fumée, la solution de tous les problèmes auxquels tu auras martyrisé ton cerveau.

« Dans l'ascension indéfinie que, sous la volonté continue du ciel et passagèrement sous la tienne, parcourt ton être – ascension dont tu as trouvé, à ta naissance, la progression antérieure concentrée dans tes facultés, tes passions et tes désirs naturels – tu sais bien que la mort est le passage d'un échelon à un autre, que tu graviras quand les efforts, accomplis sur le degré que tu quittes, te mériteront une amélioration. Or, pour nous, donc pour toi, ce passage, dont les modes sont inconnus, mais dont la valeur est certaine, ce passage ne peut et ne doit être que le plus grand désir de ton existence présente, puisque lui seul te donne une assurance de rapprochement vers le But, toujours cherché, parfois entrevu, jamais conquis. Cette mort, qui rapproche de l'Esprit et éloigne de la matière, est à la fois la joie de ceux de l'esprit, et l'effroi de ceux de la matière. Sa venue, à une heure dite, est inévitable ; inévitable aussi, son résultat. Ton mérite, à toi, souffrant des ténèbres, sera alors de rester prosterné devant la lumière plutôt que de l'affronter de tes yeux hardis. Sache que les esprits seuls ont des yeux sans cils et sans paupières, dont le regard clair ne souffre pas du soleil.

« Aspire donc à la mort, mais ne la cherche pas ; elle ne viendra que lorsque tu l'auras méritée ; accepte la vie présente comme une expiation de médiocrités antérieures, filles d'une responsabilité limitée et déjà éteinte, et dont tu as l'obscure, mais constante mémoire ; n'abrège pas toi-même cette pénitence. Car, si tu appelles la Mort sans qu'elle vienne à toi, et qu'alors, curieux impatient, tu ailles vers elle, et que tu la contraignes à te départir d'avance les trésors qu'elle ne doit qu'à une certaine somme d'efforts et de mérites, tu ne jouiras du bien mal acquis qu'en possesseur malhonnête ; et dans l'autre vie que tu te seras procurée trop tôt, les dons qui en font l'avantage se tourneront contre toi, et seront eux-mêmes le châtiment de leur ravisseur.

« Toutefois, fais bien attention à ceci ; les circonstances de la mort ne sont pas plus indifférentes que celles de la naissance. Laisser le hasard déterminer l'époque et les conditions où nous nous rapprocherons du Ciel est le dernier des sacrilèges, qui n'a d'égal que la vilenie suprême de laisser le consentement fatigué d'une femme ou l'excitation nerveuse d'un alcool déterminer la naissance de nos enfants. Maître et auteur responsable, quoique d'autorité limitée, de tous les actes de ta vie terrestre, tu dois encore et surtout être maître du dernier, en ce qu'il a du moins de terrestre, et le

diriger dans le sens où tu as orienté ta vie toute entière. Honte aux ignorants et aux lâches, qui s'en remettent, pour leur bien futur, à la seule direction des êtres supérieurs, et qui offrent stupidement l'inertie de leur corps, de leur cœur et de leur cerveau, comme un don agréable aux affections du Ciel. Vis-à-vis de l'Universel, le Nombre Total, que tu appelles Dieu, existe ; mais pour toi, homme, il n'existe qu'en toi-même.

« L'arcane très profond de la raison des Dix Mille Êtres concilie la liberté de tes intérêts prochains avec l'obéissance à la Volonté suprême. Par ta mort, tu peux forcer la modification de ton perfectionnement ; mais tu n'acquiers le droit à cette contrainte, que si tu as préparé et combiné les circonstances qui doivent accompagner la désagrégation de tes éléments. Dans une vie déréglée un court effort serait risible, parmi des circonstances imprévues, toute une vie de science et de vertu deviendrait inutile ; te croirais-tu préparé, toi, clairvoyant, si tu rencontrais fortuitement la mort parmi l'assoupissement des repas copieux ou des femmes généreuses ? Tous les actes méritant préparation, ce dernier, ta mort, en exige une, d'autant plus longue et plus subtile qu'il détermine de plus nombreuses et hautes conséquences. Toi-même et tout ce qui est autour de toi, si tu veux mourir heureux, doit être parfait. Or, la perfection humaine est un point que l'on peut atteindre, mais où l'on ne se maintient jamais. Dès lors que tu es parfait, il te faut mourir ; et tu dois avoir calculé les étapes de ta perfection, de telle sorte que la Mort apparaisse à la dernière, et la couronne.

« Enfin, souviens toi que, comme le corps, l'esprit est parcellaire et divisé ; tu n'obtiendras la splendeur de l'Unité qu'en rassemblant ces débris épars ; la bénévole influence du Ciel précipite ces parcelles les unes vers les autres ; tâche à les reconnaître et à les recevoir : c'est ainsi que tu vivras réellement, après avoir paru vivre…

« … Je me tairai dès lors ; t'en dire plus long serait précipiter fâcheusement le moment où tu ouvriras les yeux ; telle n'est pas ma fonction, c'est la tienne seule ; ce jour-là, tu sais où trouver les subtils intermédiaires qui empêchent l'esprit de vaciller et l'intelligence de s'obscurcir. L'enseignement des Sages ne va pas plus loin ; au delà, tu seras élevé par la vue directe de la Lumière.



« Voici mes derniers conseils pour toi. Il eût mieux valu sans doute que tu restasses parmi nous ; les banyans du jardin étaient accoutumés à ta présence ; les enfants te souriaient, les chiens n'aboyaient plus sur ton passage ; les cœurs les plus fermés t'avaient ouvert leurs profondeurs ; et tu avais lu dans ma race comme dans un livre familier. Dans la paix des flamboyants amis et de la fontaine toujours couverte de mousse, sous la fauve chaleur des couchants et sous l'ombre bénévole d'un toit pieux, au pied de l'autel où veille l'Esprit des Ancêtres, tu eusses trouvé toujours le repas de science servi trop copieusement pour ta faim. Corps immobiles, nos esprits légers et subtils nous eussent conduits à travers les notions humaines, jusqu'à la porte du Ciel transformateur. Tu eusses toujours trouvé ici le bol de riz qui nargue la faim, la coupe de thé qui nargue la soif, et l'odorante fumée qui mène à l'extase ; tu eusses

vécu dans la paix, oublieux jusqu'au nom des hommes et des choses du dehors, en un tel repos que celui de la Mort seul t'eût semblé préférable. Tu ne peux ? Tu n'oses ? Que la volonté du Ciel s'accomplisse. Dans la tempête, souviens-toi de mon conseil ; quand tu seras dans les brumes et dans les luttes, souviens-toi du jardin de science et de lumière qui est aussi le jardin de calme et de bonheur. Et si, dans les lourds sommeils qui couperont tes fatigues, ton Esprit fidèle te ramène à mon seuil, souviens-toi qu'il est toujours ouvert devant les pas de l'ami.

« Le soleil monte ; va, mon petit frère cadet. Que rien ne t'effraye : armé de la Voie, tu es à la matière sacré. Ne t'émeus pas de l'abandon des multitudes ; celui qui possède le flambeau ne marche jamais seul. Va tranquille ; tu portes la vérité ».

TABLE DES MATIÈRES